



CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIECLE.



CH.^{ES} DUCLOS
Historiographe de France
de l'Académie Françoise
et de celle des Belles Lettres

Dessiné par C.N. Cochin en 1763. *gravé par [illegible]*

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIECLE,

PAR M. DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & de celle des Belles-Lettres ; de l'Académie de Berlin, & de la Société Royale de Londres.





A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

Ex libris Adolfo Levi 3/16

AU ROI.

SIRE,

Le bonheur d'être attaché perſonnellement à Votre Majeſté par la place dont elle m'a honoré * , les bontés dont elle m'a comblé, & l'approbation qu'elle a daigné accorder à l'ouvrage que j'oſe lui préſenter ** , ſont mes titres pour lui en offrir l'hommage. Ma vie ſera déſormais conſacrée à raſſembler les monumens du regne le plus fécond en événemens glorieux. Tous les écrivains s'empreſſeront de peindre le héros & le pacificateur de l'Europe ; j'aurai de plus l'avantage d'être à portée de faire connoître le

* La place d'hiſtoriographe de France , par brevet du 20 Septembre 1750.

** Ce fut la ſeconde édition de cet ouvrage dont le roi daigna accepter la dédicace, en 1751.

roi vertueux, le prince à qui l'humanité eſt chere. Pour rendre à Votre Majeſté le tribut d'éloges qui lui eſt dû, je n'ai qu'à écouter la voix de la renommée & de la vérité. Voilà mes guides & mes garans; l'éloge d'un grand roi doit être l'hiſtoire de ſa vie.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très obéiſſant & très-fidele ſujet & ſerviteur,
DUCLOS.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

INTRODUCTION, Page 1

CHAPITRE I. *Sur les Mœurs en général,* 5

CHAP. II. *Sur l'Education & ſur les Préjugés,* 20

CHAP. III. *Sur la Politeſſe & ſur les Louanges,* 35

CHAP. IV. *Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur,* 51

CHAP. V. *Sur la Réputation, la Célébrité, la Renommé & la Conſidération.* 79

CHAP. VI. *Sur les Grands Seigneurs,* 103

CHAP. VII. *Sur le Crédit,* 121

CHAP. VIII. *Sur les Gens à la mode,* 122

CHAP. IX. *Sur le Ridicule, la Singularité, & l'Affectation,* 183

CHAP. X. *Sur les Gens de Fortune*, 149
CHAP. XI. *Sur les Gens de Lettres*, 168
CHAP. XII. *Sur la manie du Bel-Esprit*, 185
CHAP. XIII. *Sur le rapport de l'Esprit & du Caractere.* 207
CHAP. XIV. *Sur l'Estime & le Respect.* 219
CHAP. XV. *Sur le prix réel des choses.* 238
CHAP. XVI. *Sur la Reconnoissance, & sur l'Ingratitude.* 348
DISCOURS DE M. DUCLOS, *prononcé à l'Académie Françoise, lorsqu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé* MONGAULT, *le Jeudi* 26 *Janvier* 1747. 355
RÉPONSE *de M. l'Abbé Comte de* BERNIS, *Directeur de l'Académie Françoise, au Discours de M.* DUCLOS, 362

Fin de la Table des Chapitres.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES MŒURS
DE CE SIECLE.

INTRODUCTION.

J'AI vécu, je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Voilà le motif qui m'engage à rassembler quelques réflexions sur les objets qui m'ont frappé dans le monde. Les sciences n'ont fait de vrais progrès que depuis qu'on travaille par l'expérience, l'examen & la confrontation des faits, à éclaircir, détruire ou confirmer les systêmes. C'est ainsi qu'on en devroit user à l'égard de la science des mœurs. Nous avons quelques bons ouvrages sur cette matiere; mais comme il arrive des révolutions dans les mœurs, les observations faites dans un tems, ne sont pas exactement applicables à un autre. Les principes puisés dans la nature, sont toujours

Je me ſuis propoſé, en obſervant les mœurs, de démêler dans la conduite des hommes quels en ſont les principes, & peut-être de concilier leurs contradictions. Les hommes ne ſont inconſéquens dans leurs actions, que parce qu'ils ſont inconſtans ou vacillans dans leurs principes.

Quoique cet ouvrage ſemble avoir pour objet particulier la connoiſſance des mœurs de ce ſiecle, j'eſpere que l'examen des mœurs actuelles, pourra ſervir à faire connoître l'homme de tous les tems.

Pour mettre plus d'ordre & de clarté dans les différentes matieres que je me propoſe de traiter, je les diſtribuerai par Chapitres. Je choiſirai les ſujets qui me paroîtront les plus importans, dont l'application eſt la plus fréquente, la plus étendue, & je tâcherai, par leur réunion, de les faire concourir à un même but, qui eſt la connoiſſance des mœurs. J'eſpere que mes idées s'éloigneront également de la licence & de l'eſprit de ſervitude; j'uſerai en citoyen de la liberté dont la vérité a beſoin.

Si l'Ouvrage plaît, j'en ferai très-flatté; j'en ferai encore plus content, s'il est utile.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les Mœurs en général.

AVANT que de parler des mœurs, commençons par déterminer les différentes idées qu'on attache à ce terme ; car, loin d'avoir des ſynonymes, il admet pluſieurs acceptions. Dans la plus générale, il ſignifie les habitudes naturelles ou acquiſes pour le bien ou pour le mal. On l'emploie même, pour déſigner les inclinations des différentes eſpeces d'animaux.

On dit d'un poëme, de tout ouvrage d'imagination, que les *mœurs* y ſont bien gardées, lorſque les uſages, les coutumes, les caracteres des perſonnages ſont conformes à la connoiſſance, ou à l'opinion qu'on en a communément. Mais ſi l'on dit ſimplement d'un ouvrage qu'il y a des *mœurs*, on veut faire entendre que l'auteur a écrit d'une maniere à inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Ainſi les *mœurs*

ſans épithetes s'entendent toujours des *bonnes mœurs*.

Les *mœurs* d'un tableau conſiſtent dans l'obſervation du *coſtume*. Les *mœurs*, en parlant d'un particulier & de la vie privée, ne ſignifient autre choſe que la pratique des vertus morales, ou le déréglement de la conduite, ſuivant que ce terme eſt pris en bien ou en mal. On voit dès-là que les mœurs différent de la morale qui devroit en être la regle, & dont elles ne s'écartent que trop ſouvent. Les bonnes mœurs ſont la morale pratique.

Relativement à une nation, on entend par les *mœurs*, ſes coutumes, ſes uſages, non pas ceux qui, indifférens en eux-mêmes, ſont du reſſort d'une mode arbitraire; mais ceux qui influent ſur la maniere de penſer, de ſentir & d'agir, ou qui en dépendent. C'eſt ſous cet aſpect que je conſidere les *mœurs*.

De telles conſidérations ne ſont pas des idées purement ſpéculatives. On pourroit l'imaginer d'après ces écrits ſur la morale, où l'on commence par ſuppoſer que l'homme n'eſt qu'un compoſé de miſere & de

corruption, & qu'il ne peut rien produire d'eftimable. Ce fyftême eft auffi faux que dangereux. Les hommes font également capables du bien & du mal; ils peuvent être corrigés, puifqu'ils peuvent fe pervertir; autrement pourquoi punir, pourquoi récompenfer, pourquoi inftruire! Mais pour être en droit de reprendre, & en état de corriger les hommes, il faudroit d'abord aimer l'humanité, & l'on feroit alors à leur égard jufte fans dureté, & indulgent fans lâcheté.

Les hommes font, dit-on, pleins d'amour-propre, & attachés à leur intérêt. Partons de-là. Ces difpofitions n'ont par elles-mêmes rien de vicieux, elles deviennent bonnes ou mauvaifes par les effets qu'elles produifent. C'eft la feve des plantes, on n'en doit juger que par les fruits. Que deviendroit la fociété, fi on la privoit de fes refforts, fi l'on en retranchoit les paffions? Qu'importe, en effet, qu'un homme ne fe propofe, dans fes actions, que fa propre fatisfaction, s'il la fait confifter à fervir la fociété? Qu'importe que l'entoufiafme patriotique ait fait trouver à

Régulus de la ſatisfaction dans le ſacrifice de ſa vie ? La vertu purement déſintéreſſée, ſi elle étoit poſſible, produiroit-elle d'autres effets? Cet odieux ſophiſme d'intérêt perſonnel, n'a été imaginé que par ceux qui, cherchant toujours excluſivement le leur, voudroient rejeter le reproche qu'eux ſeuls méritent ſur l'humanité entiere. Au lieu de calomnier la nature, qu'ils conſultent leurs vrais intérêts, ils les verront unis à ceux de la ſociété.

Qu'on apprenne aux hommes à s'aimer entr'eux, qu'on leur en prouve la néceſſité pour leur bonheur. On peut leur démontrer que leur gloire & leur intérêt ne ſe trouvent que dans la pratique de leurs devoirs. En cherchant à les dégrader, on les trompe, on les rend plus malheureux ; ſur l'idée humiliante qu'on leur donne d'eux-mêmes, ils peuvent être criminels, ſans en rougir. Pour les rendre meilleurs, il ne faut que les éclairer, le crime eſt toujours un faux jugement.

Voilà toute la ſcience de la morale, ſcience plus importante & auſſi ſûre que celles qui s'appuient ſur des démonſtra-

tions. Dès qu'une ſociété eſt formée, il doit y exiſter une morale & des principes ſûrs de conduite. Nous devons à tous ceux qui nous doivent, & nous leur devons également, quelque différens que ſoient ces devoirs. Ce principe eſt auſſi ſûr en morale, qu'il eſt certain en géométrie, que tous les rayons d'un cercle ſont égaux, & ſe réuniſſent à un même point.

Il s'agit donc d'examiner les devoirs & les erreurs des hommes; mais cet examen doit avoir pour objet les mœurs générales, celles des différentes claſſes qui compoſent la ſociété, & non les mœurs des particuliers; il faut des tableaux & non des portraits; c'eſt la principale différence qu'il y a de la morale à la ſatyre.

Les peuples ont, comme des particuliers, leurs caractères diſtinctifs, avec cette différence, que les mœurs particulieres d'un homme peuvent être une ſuite de ſon caractere, mais elles ne le conſtituent pas néceſſairement; au lieu que les mœurs d'une nation forment préciſément le caractere national.

Les peuples les plus ſauvages ſont ceux

parmi lesquels il se commet le plus de crimes : l'enfance d'une nation n'est pas son âge d'innocence. C'est l'excès du désordre qui donne la premiere idée des loix : on les doit au besoin, souvent au crime, rarement à la prévoyance.

Les peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples & séveres ne se trouvent que parmi ceux que la raison & l'équité ont policés, & qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. Les peuples policés valent mieux que les peuples polis. chez les Barbares, les loix doivent former les mœurs : chez les peuples policés, les mœurs perfectionnent les loix, & quelquefois y suppléent ; une fausse politesse les fait oublier. l'état le plus heureux seroit celui où la vertu ne seroit pas un mérite. Quand elle commence à se faire remarquer, les mœurs sont déja altérées, & si elle devient ridicule, c'est le dernier degré de la corruption.

Un objet très-intéressant seroit l'examen des différens caracteres des nations, & de la cause physique ou morale de ces diffé-

rences : mais il y auroit de la témérité à l'entreprendre, ſans connoître également bien les peuples qu'on voudroit comparer, & l'on feroit toujours ſuſpect de partialité. D'ailleurs, l'étude des hommes avec qui nous avons à vivre, eſt celle qui nous eſt vraiment utile.

En nous renfermant dans notre nation, quel champ vaſte & varié ! Sans entrer dans des ſubdiviſions qui feroient plus réelles que ſenſibles, quelle différence, quelle oppoſition même de mœurs ne remarque-t on pas entre la capitale & les provinces ? Il y en a autant que d'un peuple à un autre.

Ceux qui vivent à cent lieues de la capitale, en ſont à un ſiecle pour les façons de penſer & d'agir. Je ne nie pas les exceptions, & je ne parle qu'en général : je prétends encore moins décider de la ſupériorité réelle, je remarque ſimplement la différence.

Qu'un homme, après avoir été longtems abſent de la capitale, y revienne, on le trouve ce qu'on appelle *rouillé ;* peut-être n'en eſt-il que plus raiſonnable, mais

il eſt certainement différent de ce qu'il étoit. C'eſt dans Paris qu'il faut conſidérer le François, parce qu'il y eſt plus François qu'ailleurs.

Mes obſervations ne regardent pas ceux qui, dévoués à des occupations ſuivies, à des travaux pénibles, n'ont par-tout que des idées relatives à leur ſituation, à leurs beſoins, & indépendantes des lieux qu'ils habitent. On trouve plus à Paris qu'en aucun lieu du monde, de ces victimes du travail.

Je conſidere principalement ceux à qui l'opulence & l'oiſiveté ſuggerent la variété des idées, la bizarrerie des jugemens, l'inconſtance des ſentimens & des affections, en donnant un plein eſſor au caractere. Ces hommes-là forment un peuple dans la capitale. Livrés alternativement & par accès à la diſſipation, à l'ambition, ou à ce qu'ils appellent philoſophie; c'eſt-à-dire, à l'humeur, à la miſantropie; emportés par les plaiſirs, tourmentés quelquefois par de grands intérêts ou des fantaiſies frivoles, leurs idées ne ſont jamais ſuivies, elles ſe trouvent en contradiction,

diction, & leur paroiſſent ſucceſſivement d'une égale évidence. Les occupations ſont différentes à Paris & dans la Province; l'oiſiveté même ne s'y reſſemble pas: l'une eſt une langueur, un engourdiſſement, une exiſtence matérielle; l'autre eſt une activité ſans deſſein, un mouvement ſans objet. On ſent plus à Paris qu'on ne penſe, on agit plus qu'on ne projete, on projete plus qu'on ne réſout. On n'eſtime que les talens & les arts de goût; à peine a-t-on l'idée des arts néceſſaires, on en jouit ſans les connoître.

Les liens du ſang n'y décident de rien pour l'amitié; ils n'impoſent que les devoirs de décence; dans la province ils exigent des ſervices: ce n'eſt pas qu'on s'y aime plus qu'à Paris, on s'y hait ſouvent davantage, mais on y eſt plus *parent*: au lieu que dans Paris, les intérêts croiſés, les événemens multipliés, les affaires, les plaiſirs, la variété des ſociétés, la facilité d'en changer; toutes ces cauſes réunies empêchent l'amitié, l'amour ou la haine d'y prendre beaucoup de conſiſtance.

Il régne à Paris une certaine indifférence

générale, qui multiplie les goûts passagers, qui tient lieu de liaison, qui fait que personne n'est de trop dans la société, que personne n'y est nécessaire : tout le monde se convient, personne ne se manque. L'extrême dissipation où l'on vit, fait qu'on ne prend pas assez d'intérêt les uns aux autres, pour être difficile ou constant dans les liaisons.

On se recherche peu, on se rencontre avec plaisir ; on s'accueille avec plus de vivacité que de chaleur ; on se perd sans regret, ou même sans y faire attention.

Les mœurs sont à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent & égalent dans la société les rangs qui sont distingués & subordonnés dans l'état. Tous les ordres vivent à Londres dans la familiarité, parce que tous les citoyens ont besoin les uns des autres ; l'intérêt commun les rapproche.

Les plaisirs produisent le même effet à Paris ; tous ceux qui se plaisent se conviennent, avec cette différence que l'égalité qui est un bien, quand elle part d'un principe du gouvernement, est un très-grand

mal, quand elle ne vient que des mœurs, parce que cela n'arrive jamais que par leur corruption.

Le grand défaut du François eſt d'avoir toujours le caractere jeune; par-là il eſt ſouvent aimable, & rarement ſûr : il n'a preſque point d'âge mûr, & paſſe de la jeuneſſe à la caducité. Nos talens, dans tous les genres, s'annoncent de bonne-heure : on les néglige long-tems par diſſipation, & à peine commence-t-on à vouloir en faire uſage, que leur tems eſt paſſé. Il y a peu d'hommes parmi nous qui puiſſent s'appuyer de l'expérience.

Oſerai-je faire une remarque, qui peut-être n'eſt pas auſſi ſûre qu'elle me le paroît; mais il me ſemble que ceux de nos talens, qui demandent de l'exécution, ne vont pas ordinairement juſqu'à ſoixante ans dans toute leur force. Nous ne réuſſiſſons jamais mieux dans quelque carriere que ce puiſſe être, que dans l'âge mitoyen, qui eſt très-court, & plutôt encore dans la jeuneſſe que dans un âge trop avancé. Si nous formions de bonne-heure notre eſprit à la réflexion, & je crois cette éducation

pôssible, nous serions, sans contredit, la premiere des nations, puisque, malgré nos défauts, il n'y en a point qu'on puisse nous préférer : peut-être même pourrions-nous tirer avantage de la jalousie de plusieurs peuples : on ne jalouse que ses supérieurs. A l'égard de ceux qui se préferent naïvement à nous, c'est parce qu'ils n'ont pas encore de droit à la jalousie.

D'un autre côté, le commun des François croit que c'est un mérite que de l'être : avec un tel sentiment, que leur manque-t-il pour être *patriotes ?* Je ne parle point de ceux qui n'estiment que les étrangers. On n'affecte de mépriser sa nation, que pour ne pas reconnoître ses supérieurs ou ses rivaux trop près de soi.

Les hommes de mérite, de quelque nation qu'ils soient, n'en forment qu'une entre eux. Ils sont exempts d'une vanité nationale & puérile ; ils la laissent au vulgaire, à ceux qui, n'ayant point de gloire personnelle, sont réduits à se prévaloir de celle de leurs compatriotes.

On ne doit donc se permettre aucun parallele injurieux & téméraire : mais s'il

eſt permis de remarquer les défauts de ſa nation, il eſt de devoir d'en relever le mérite, & le François en a un diſtinctif.

C'eſt le ſeul peuple dont les mœurs peuvent ſe dépraver, ſans que le fond du cœur ſe corrompe, ni que le courage s'altere; il allie les qualités héroïques avec le plaiſir, le luxe & la molleſſe; ſes vertus ont peu de conſiſtance, ſes vices n'ont point de racines. Le caractere d'Alcibiade n'eſt pas rare en France. Le déréglement des mœurs & de l'imagination ne donne point atteinte à la franchiſe; à la bonté naturelle du François: l'amour-propre contribue à le rendre aimable; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ſes talens & de ſes vertus, le préſerve en même tems des crimes noirs & réfléchis. La perfidie lui eſt étrangere, & il eſt bientôt fatigué de l'intrigue. Le François eſt l'enfant de l'Europe. Si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont diſparu, plutôt par le caractere national, que par la ſévérité des loix.

Un peuple très-éclairé & très-eſtimable



à beaucoup d'égards, se plaint que la corruption est venue chez lui au point qu'il n'y a plus de principes d'honneur, que les actions s'y évaluent toutes, qu'elles sont en proportion exactes avec l'intérêt, & qu'on y pouvoit faire *le tarif des probités.*

Je suis fort éloigné d'en croire l'humeur & des déclamations de parti; mais s'il y avoit un tel peuple, ce que je ne veux pas croire, il seroit composé d'une multitude de vils criminels, parce qu'il y en auroit à tout prix, & on y trouveroit plus de scélérats qu'en aucun lieu du monde, puisqu'il n'y auroit point de vertu dont on ne pût trouver la valeur.

Cela n'est pas heureusement ainsi parmi nous. On y voit peu de criminels par systême, la misere y est le principal écueil de la probité. Le François se laisse entraîner par l'exemple, & séduire par le besoin; mais il ne trahit pas la vertu de dessein formé. Or, la nécessité ne fait guere que des fautes quelquefois pardonnables; la cupidité réduite en systême fait les crimes.

C'est déja un grand avantage, que de

ne pas ſuppoſer que la probité puiſſe être vénale ; cela empêche bien des gens de chercher le prix de la leur ; elle n'exiſte plus dès qu'elle eſt à l'encan.

Les abus & les inconvéniens qu'on remarque parmi nous, ne feroient pas ſans remedes, ſi on le vouloit. Sans entrer dans le détail de ceux qui appartiennent autant à l'autorité qu'à la philoſophie, quel parti ne tireroit pas de lui-même un peuple chez qui l'éducation générale feroit aſſortie à ſon génie, à ſes qualités propres, à ſes vertus, & même à ſes défauts ?

CHAPITRE II.

Sur l'Éducation, & fur les Préjugés.

ON trouve parmi nous beaucoup d'inftruction, & peu d'éducation. On y forme des favans, des artiftes de toutes efpeces; chaque partie des lettres, des fciences & des arts y eft cultivée avec fuccès, par des méthodes plus ou moins convenables. Mais on ne s'eft pas encore avifé de former des hommes, c'eft-à-dire, de les élever refpectivement les uns pour les autres, de faire porter fur une bafe d'éducation générale toutes les inftructions particulieres; de façon qu'ils fuffent accoutumés à chercher leurs avantages perfonnels dans le plan du bien général, & que dans quelque profeffion que ce fût, ils commençaffent par être patriotes.

Nous avons tous dans le cœur des germes de vertus & de vices; il s'agit d'étouffer les uns & de développer les autres. Toutes les facultés de l'ame fe réduifent

à sentir & penser : nos plaisirs consistent à aimer & connoître ; il ne faudroit donc que régler & exercer ces dispositions, pour rendre les hommes utiles & heureux par le bien qu'ils feroient, & qu'ils éprouveroient eux-mêmes. Telle est l'éducation qui devroit être générale, uniforme, & préparer l'instruction qui doit être différente, suivant l'état, l'inclination & les dispositions de ceux qu'on veut instruire. *L'instruction* concerne la culture de l'esprit & des talens.

Ce n'est point ici une idée de république imaginaire : d'ailleurs, ces sortes d'idées sont, au moins, d'heureux modeles, des chimeres qui ne le sont pas totalement, & qui peuvent être réalisées jusqu'à un certain point. Bien des choses ne sont impossibles, que parce qu'on s'est accoutumé à les regarder comme telles. Une opinion contraire & du courage, rendroient souvent facile ce que le préjugé & la lâcheté jugent impraticable.

Peut-on regarder comme chimérique ce qui s'est exécuté ? Quelques anciens peuples, tels que les Egyptiens & les Spar-

tiates, n'ont-ils pas eu une éducation relative à l'état, & qui en faisoit en partie la constitution ?

En vain voudroit-on révoquer en doute des mœurs si éloignées des nôtres : on ne peut connoître l'antiquité que par le témoignage des historiens ; tous déposent & s'accordent sur cet article. Mais comme on ne juge des hommes que par ceux de son siecle, on a peine à se persuader qu'il y en ait eu de plus sages autrefois, quoiqu'on ne cesse de le répéter par humeur. Je veux bien accorder quelque chose à un doute philosophique, en supposant que les historiens ont embelli les objets ; mais c'est précisément ce qui prouve à un philosophe qu'il y a un fond de vérité dans ce qu'ils ont écrit. Il s'en faut bien qu'ils rendent un pareil témoignage à d'autres peuples, dont ils vouloient cependant relever la gloire.

Il est donc constant que dans l'éducation qui se donnoit à Sparte, on s'attachoit d'abord à former des Spartiates. C'est ainsi qu'on devroit dans tous les états inspirer les sentimens de citoyen, former des

François parmi nous, & pour en faire des François, travailler à en faire des hommes.

Je ne ſais ſi j'ai trop bonne opinion de mon ſiecle ; mais il me ſemble qu'il y a une certaine fermentation de raiſon univerſelle, qui tend à ſe développer, qu'on laiſſera peut-être ſe diſſiper, & dont on pourroit aſſurer, diriger & hâter les progrès par une éducation bien étendue.

Loin de ſe propoſer ces grands principes, on s'occupe de quelques méthodes d'inſtructions particulieres, dont l'application eſt encore bien peu éclairée ; ſans parler de la réforme qu'il y auroit à faire dans ces méthodes mêmes. Ce ne feroit pas le moindre ſervice que l'univerſité & les académies pourroient rendre à l'état. Que doit-on enſeigner ? Comment doit-on l'enſeigner ? Voilà, ce me ſemble, les deux points ſur leſquels devroit porter tout plan d'étude, tout ſyſtême d'inſtruction.

Des artiſans, les artiſtes, ceux enfin qui attendent leur ſubſiſtance de leur travail, ſont peut-être les ſeuls qui reçoivent des inſtructions convenables à leur deſtination ;

mais on donne abſolument les mêmes à ceux qui ſont nés avec une ſorte de fortune. Il y a un certain amas de connoiſſances preſcrites par l'uſage qu'ils apprennent imparfaitement; après quoi ils ſont cenſés inſtruits de tout ce qu'ils doivent ſavoir, quelles que ſoient les profeſſions auxquelles on les deſtine.

Voilà ce qu'on appèlle l'*éducation*, & ce qui en mérite ſi peu le nom. La plupart des hommes qui penſent, ſont ſi perſuadés qu'il n'y en a point de bonnes, que ceux qui s'intéreſſent à leurs enfans, ſongent d'abord à ſe faire un plan nouveau pour les élever. Il eſt vrai qu'ils ſe trompent ſouvent dans les moyens de réformation qu'ils imaginent, & que leurs ſoins ſe bornent d'ordinaire à abréger ou aplanir quelques routes des ſciences; mais leur conduite prouve du moins qu'ils ſentent confuſément les défauts de l'éducation commune, ſans diſcerner précifément en quoi ils conſiſtent.

De-là les partis bizarres que prennent, & les erreurs où tombent ceux qui cherchent

chent le vrai avec plus de bonne foi que de diſcernement.

Les uns ne diſtinguant, ni le terme où doit finir l'éducation générale, ni la nature de l'éducation particuliere, qui doit ſuccéder à la premiere, adoptent ſouvent celle qui convient le moins à l'homme que l'on veut former ; ce qui mérite cependant la plus grande attention. Dans l'éducation générale, on doit conſidérer les hommes relativement à l'humanité & à la patrie ; c'eſt l'objet de la morale. Dans l'éducation particuliere, qui comprend l'inſtruction, il faut avoir égard à la condition, aux diſpoſitions naturelles, aux talens perſonnels. Tel eſt ou devroit être l'objet de l'inſtruction. La conduite qu'on ſuit me paroît bien différente.

Qu'un ouvrage deſtiné à l'éducation d'un prince ait de la célébrité, le moindre gentilhomme le croit propre à l'éducation de ſon fils. Une vanité ſotte décide plus ici que le jugement. Quel rapport, en effet, y a-t-il entre deux hommes, dont l'un doit commander & l'autre obéir, ſans

avoir même le choix de l'espece d'obéissance ?

D'autres, frappés des préjugés dont on nous accable, donnent dans une extrémité plus dangereuse que l'éducation la plus imparfaite. Ils regardent comme autant d'erreurs tous les principes qu'ils ont reçus, & les proscrivent universellement. Cependant les préjugés même doivent être discutés & traités avec circonspection.

Un préjugé, n'étant autre chose qu'un jugement porté ou admis sans examen, peut être une vérité ou une erreur.

Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs, & ne sauroient être trop combattus. On ne doit pas non plus entretenir des erreurs indifférentes par elles-mêmes, s'il y en a de telles : mais celles-ci exigent de la prudence ; il en faut quelquefois même en combattant le vice ; on ne doit pas arracher témérairement l'ivraie. A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société, & qui sont des germes de vertus, on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter & suivre. Il est inutile de s'atta-

cher à démontrer des vérités admiſes, il ſuffit d'en recommander la pratique. En voulant trop éclairer certains hommes, on ne leur inſpire quelquefois qu'une préſomption dangereuſe. Eh ! pourquoi entreprendre de leur faire pratiquer par raiſonnement ce qu'ils ſuivoient par ſentiment, par un préjugé honnête? Ces guides ſont bien auſſi ſûrs que le raiſonnement.

Qu'on forme d'abord les hommes à la pratique des vertus, on en aura d'autant plus de facilité à leur démontrer les principes, s'il en eſt beſoin. Nous ſommes aſſez portés à regarder comme juſte & raiſonnable ce que nous avons coutume de faire.

On déclame beaucoup depuis un tems contre les préjugés, peut-être en a-t-on trop détruit: le préjugé eſt la loi du commun des hommes. La diſcuſſion en cette matiere exige des principes ſûrs & des lumieres rares. La plupart étant incapables d'un tel examen, doivent conſulter le ſentiment intérieur: les plus éclairés pourroient encore en morale les préférer ſou-

vent à leurs lumieres, & prendre leur goût ou leur répugnance pour la regle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode: quand on est bien intimement content de soi à l'égard des autres, il n'arrive guere qu'ils soient mécontens. On a peu de reproches à faire à ceux qui ne s'en font point; & il est inutile d'en faire à ceux qui ne s'en font plus.

Je ne puis me dispenser à ce sujet de blâmer les écrivains qui, sous prétexte, ou voulant de bonne foi attaquer la superstition, ce qui seroit un motif louable & utile, si l'on s'y renfermoit en philosophe citoyen, sapent les fondemens de la morale, & donnent atteinte aux liens de la société: d'autant plus insensés, qu'il seroit dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs, est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux, & des malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu qui aient alors le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles.

L'empressement avec lequel on lit ces

ſortes d'ouvrages, ne doit pas flater les auteurs qui, d'ailleurs, auroient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus miſérables écrivains, en ce genre, partagent preſqu'également cet honneur avec eux. La ſatyre, la licence & l'impiété, n'ont jamais ſeules prouvé d'eſprit. Les plus mépriſables par ces endroits peuvent être lus une fois : ſans leurs excès, on ne les eût jamais nommés ; ſemblables à ces malheureux que leur état condamnoit aux ténébres, & dont le public n'apprend les noms que par le crime & le ſupplice.

Pour en revenir aux préjugés, il y auroit, pour les juger ſans les diſcuter formellement, une méthode aſſez ſûre, qui ne ſeroit pas pénible, & qui dans les détails ſeroit ſouvent applicable, ſur-tout en morale. Ce ſeroit d'obſerver les choſes dont on tire vanité. Il eſt alors bien vraiſemblable que c'eſt d'une fauſſe idée. Plus on eſt vertueux, plus on eſt éloigné d'en tirer vanité, & plus on eſt perſuadé qu'on ne fait que ſon devoir ; les vertus ne donnent point d'orgueil.

Les préjugés les plus tenaces ſont tou-

jours ceux dont les fondemens sont les moins solides. On peut se détromper d'une erreur raisonnée, par cela même que l'on raisonne. Un raisonnement mieux fait peut désabuser du premier : mais comment combattre ce qui n'a ni principe ni conséquence? Et tels sont tous les faux préjugés. Ils naissent & croissent insensiblement par des circonstances fortuites, & se trouvent enfin généralement établis chez les hommes, sans qu'ils en aient apperçu les progrès. Il n'est pas étonnant que de fausses opinions se soient élevées à l'insu de ceux qui y sont le plus attachés ; mais elles se détruisent comme elles sont nées. Ce n'est pas la raison qui les proscrit, elles se succedent & périssent par la seule révolution des tems. Les unes font place aux autres, parce que notre esprit ne peut même embrasser qu'un nombre limité d'erreurs.

Quelques opinions consacrées parmi nous paroîtront absurdes à nos neveux : il n'y aura parmi eux que les philosophes qui concevront qu'elles aient pu avoir des partisans. Les hommes n'exigent point de preuves pour adopter une opinion ; leur es-

prit n'a beſoin que d'être familiariſé avec elle, comme nos yeux avec les modes.

Il y a des préjugés reconnus, ou du moins avoués pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage. Par exemple, celui de la naiſſance eſt donné pour tel par ceux qui ſont les plus fatigans ſur la leur. Ils ne manquent pas, à moins qu'ils ne ſoient d'un orgueil ſtupide, de répéter qu'ils ſavent que la nobleſſe du ſang n'eſt qu'un heureux haſard. Cependant il n'y a point de préjugés dont on ſe défaſſe moins : il y a peu d'hommes aſſez ſages pour regarder la nobleſſe comme un avantage, & non comme un mérite, & pour ſe borner à en jouir, ſans en tirer vanité. Que ces hommes nouveaux qu'on vient de décraſſer ſoient enivrés de titres peu faits pour eux, ils ſont excuſables ; mais on eſt étonné de trouver la même manie dans ceux qui pourroient s'en rapporter à la publicité de leur nom. Si ceux-ci prétendent par-là forcer au reſpect, ils outrent leurs prétentions, & les portent au-delà de leurs droits. Le reſpect d'obligation n'eſt dû qu'à ceux à qui l'on eſt ſubordonné par devoir, aux

vrais ſupérieurs, que nous devons toujours diſtinguer de ceux dont le rang ſeul ou l'état eſt ſupérieur au nôtre. Le reſpect, qu'on rend uniquement à la naiſſance, eſt un devoir de ſimple bienſéance; c'eſt un hommage à la mémoire des ancêtres qui ont illuſtré leur nom, hommage qui, à l'égard de leurs deſcendans, reſſemble en quelque ſorte au culte des images auxquelles on n'attribue aucune vertu propre, dont la matiere peut être mépriſable, qui ſont quelquefois des productions d'un art groſſier, que la piété ſeule empêche de trouver ridicules, & pour leſquelles on n'a qu'un reſpect de relation.

Je ſuis très-éloigné de vouloir dépriſer un ordre auſſi reſpectable que celui de la nobleſſe. Le préjugé y tient lieu d'éducation à ceux qui ne ſont pas en état de ſe la procurer, du moins pour la profeſſion des armes, qui eſt l'origine de la nobleſſe, & à laquelle elle eſt particuliérement deſtinée par la naiſſance. Ce préjugé y rend le courage preſque naturel, & plus ordinaire que dans les autres claſſes de l'état. Mais puiſqu'il y a aujourd'hui tant de moyens de

l'acquérir, peut-être devroit-il y avoir auſſi, pour en maintenir la dignité, plus de motifs, qu'il n'y en a, de la faire perdre. On y déroge par des profeſſions où la néceſſité contraint, & on la conſerve avec des actions qui dérogent à l'honneur, à la probité, à l'humanité même.

Si on vouloit diſcuter la plupart des opinions reçues, que de faux préjugés ne trouveroit-on pas, à ne conſidérer que ceux dont l'examen ſeroit relatif à l'éducation ? On ſuit par habitude & avec confiance des idées établies par le haſard.

Si l'éducation étoit raiſonnée, les hommes acquerroient une très-grande quantité de vérités avec plus de facilité qu'ils ne reçoivent un petit nombre d'erreurs. Les vérités ont entr'elles une relation, une liaiſon, des points de contact, qui en facilitent la connoiſſance & la mémoire; au lieu que les erreurs ſont ordinairement iſolées, elles ont plus d'effet qu'elles ne ſont conſéquentes, & il faut plus d'efforts pour s'en détromper que pour s'en préſerver.

L'éducation ordinaire eſt bien éloignée

d'être systématique. Après quelques notions imparfaites de choses assez peu utiles, on recommande pour toute instruction les moyens de faire fortune, & pour morale la politesse; encore est-elle moins une leçon d'humanité, qu'un moyen nécessaire à la fortune.

CHAPITRE III.

Sur la Politesse, & sur les Louanges.

CETTE politesse si recommandée, sur laquelle on a tant écrit, tant donné de préceptes, & si peu d'idées fixes, en quoi consiste-t-elle ? On regarde comme épuisés les sujets dont on a beaucoup parlé, & comme éclaircis ceux dont on a vanté l'importance. Je ne me flatte pas de traiter mieux cette matiere qu'on ne l'a fait jusqu'ici ; mais j'en dirai mon sentiment particulier, qui pourra bien différer de celui des autres. Il y a des sujets inépuisables : d'ailleurs il est utile que ceux qu'il nous importe de connoître soient envisagés sous différens aspects, & vus par différens yeux. Une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vue étendue & rapide.

La politesse est l'expression ou l'imitation des vertus sociales ; c'en est l'expres-

fion, fi elle eft vraie, & l'imitation, fi elle eft fauffe : & les vertus fociales font celles qui nous rendent utiles & agréables à ceux avec qui nous avons à vivre. Un homme qui les poffédéroit toutes, auroit néceffairement la politeffe au fouverain degré.

Mais comment arrive-t-il qu'un homme d'un génie élevé, d'un cœur généreux, d'une juftice exacte, manque de politeffe, tandis qu'on la trouve dans un homme borné, intéreffé & d'une probité fufpecte ? C'eft que le premier manque de quelques qualités fociales, telles que la prudence, la difcrétion, la réferve, l'indulgence pour les défauts, & les foibleffes d'autrui. Une des premieres vertus fociales eft de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à foi-même. Au lieu que le fecond, fans avoir aucune vertu, a l'art de les imiter toutes. Il fait témoigner du refpect à fes fupérieurs, de la bouté à fes inférieurs, de l'eftime à fes égaux, & perfuader à tous qu'il en penfe avantageufement, fans avoir aucun des fentimens qu'il imite.

On

On ne les exige pas même toujours, & l'art de les feindre eſt ce qui conſtitue la politeſſe de nos jours. Cet art eſt ſouvent ſi ridicule & ſi vil, qu'il eſt donné pour ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, pour faux.

Les hommes ſavent que les politeſſes qu'ils ſe font, ne ſont qu'une imitation de l'eſtime. Ils conviennent en général que les choſes obligeantes qu'ils ſe diſent, ne ſont pas le langage de la vérité, & dans les occaſions particulieres ils en ſont les dupes. L'amour propre perſuade groſſiérement à chacun que ce qu'il fait par décence, on le lui rend par juſtice.

Quand on ſeroit convaincu de la fauſſeté des proteſtations d'eſtime, on les préféreroit encore à la ſincérité, parce que la fauſſeté a un air de reſpect dans les occaſions où la vérité ſeroit une offenſe. Un homme ſait qu'on penſe mal de lui, cela eſt humiliant ; mais l'aveu qu'on lui en feroit ſeroit une inſulte, on lui ôteroit par-là toute reſſource de chercher à s'aveugler lui-même, & on lui prouveroit le peu de cas qu'on en fait. Les gens les plus unis & qui s'eſtiment à plus d'égards,

deviendroient ennemis mortels, s'ils se témoignoient complétement ce qu'ils pensent les uns des autres. Il y a un certain voile d'obscurité qui conserve bien des liaisons, & qu'on craint de lever de part & d'autre.

Je suis bien éloigné de conseiller aux hommes de se témoigner durement ce qu'ils pensent, parce qu'ils se trompent souvent dans les jugemens qu'ils portent, & qu'ils sont sujets à se rétracter bientôt, sans juger ensuite plus sainement. Quelque sûr qu'on soit de son jugement, cette dureté n'est permise qu'à l'amitié, encore faut-il qu'elle soit autorisée par la nécessité & l'espérance du succès. Les opérations cruelles n'ont été imaginées que pour sauver la vie, & les palliatifs, pour adoucir les douleurs.

Laissons à ceux qui sont chargés de veiller sur les mœurs, le soin de faire entendre les vérités dures; leur voix ne s'adresse qu'à la multitude; mais on ne corrige les particuliers, qu'en leur prouvant de l'intérêt pour eux, & en ménageant leur amour-propre.

Quelle eſt donc l'eſpece de diſſimulation permiſe, ou plutôt quel eſt le milieu qui ſépare la fauſſeté vile de la ſincérité offençante? ce ſont les égards réciproques. Ils forment le lien de la ſociété, & naiſſent du ſentiment, de ſes propres imperfections, & du beſoin qu'on a d'indulgence pour ſoi-même. On ne doit ni offenſer ni tromper les hommes.

Il ſemble que dans l'éducation des gens du monde, on les ſuppoſe incapables de vertus, & qu'ils auroient à rougir de ſe montrer tels qu'ils ſont. On ne leur recommande qu'une fauſſeté qu'on appelle politeſſe. Ne diroit on pas qu'un maſque eſt un remede à la laideur, parce qu'il peut la cacher dans quelques inſtans?

La politeſſe d'uſage n'eſt qu'un jargon fade, plein d'expreſſions exagérées auſſi vides de ſens que de ſentiment.

La politeſſe, dit on, marque cependant l'homme de naiſſance; les plus grands ſont les plus polis. J'avoue que cette politeſſe eſt le premier ſigne de la hauteur, un rempart contre la familiarité. Il y a bien loin de la politeſſe à la douceur, &

plus encore de la douceur à la bonté. Les grands, qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes, à force de respect sans attachement.

La politesse, ajoute-t-on, prouve une éducation soignée, & qu'on a vécu dans un monde choisi; elle exige un tact si fin, un sentiment si délicat sur les convenances, que ceux qui n'y ont pas été initiés de bonne-heure, font dans la suite de vains efforts pour l'acquérir, & ne peuvent jamais en saisir la grâce. Premiérement, la difficulté d'une chose n'est pas une preuve de son excellence. Secondement, il seroit à desirer que des hommes, qui de dessein formé renoncent à leur caractere, n'en recueillent d'autre fruit que d'être ridicules; peut-être cela les rameneroit-il au vrai & au simple.

D'ailleurs, cette politesse si exquise n'est pas aussi rare que ceux qui n'ont pas d'autre mérite, voudroient le persuader. Elle produit aujourd'hui si peu d'effet, la fausseté en est si reconnue, qu'elle en est quelquefois dégoûtante pour ceux à qui elle

s'adreſſe, & qu'elle a fait naître à certaines gens l'idée de jouer la groſſiéreté & la bruſquerie, pour imiter la franchiſe, & couvrir leurs deſſeins. Ils ſont bruſques ſans être francs, & faux ſans être polis.

Ce manége eſt déja aſſez commun, pour qu'il dût être plus reconnu qu'il ne l'eſt encore.

Il devroit être défendu d'être bruſque à quiconque ne feroit pas excuſer cet inconvénient de caractere, par une conduite irréprochable.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe joindre beaucoup d'habileté à beaucoup de droiture; mais il n'y a qu'une continuité de procédés francs, qui conſtate bien la diſtinction de l'habileté & de l'artifice.

On ne doit pas pour cela regretter les tems groſſiers où l'homme, uniquement frappé de ſon intérêt, le cherchoit toujours par un inſtinct féroce au préjudice des autres. La groſſiéreté & la rudeſſe n'excluent ni la fraude, ni l'artifice, puiſqu'on les remarque dans les animaux les moins diſciplinables.

Ce n'eſt qu'en ſe poliſſant que les

hommes ont appris à concilier leur intérêt particulier avec l'intérêt commun; qu'ils ont compris que, par cet accord, chacun tire plus de la ſociété, qu'il n'y peut mettre.

Les hommes ſe doivent donc des égards, puiſqu'ils ſe doivent tous de la reconnoiſſance. Ils ſe doivent réciproquement une politeſſe digne d'eux, faite pour des êtres penſans, & variée par les différens ſentimens qui doivent l'inſpirer.

Ainſi la politeſſe des grands doit être de l'humanité; celle des inférieurs de la reconnoiſſance, ſi les grands la méritent; celle des égaux, de l'eſtime & des ſervices mutuels. Loin d'excuſer la rudeſſe, il ſeroit à deſirer que la politeſſe, qui vient de la douceur des mœurs, fût toujours unie à celle qui partiroit de la droiture du cœur.

Le plus malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire, dans l'éducation, l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les grâces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen : nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon; au lieu d'être faux, pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en feront ni enorgueillis, ni corrompus; ils n'en feront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs.

La politeſſe, dont je viens de parler, me rappelle une autre eſpece de fauſſeté fort en uſage; ce ſont les louanges. Elles doivent leur premiere origine à l'admiration, la reconnoiſſance, l'eſtime, l'amour ou l'amitié. Si l'on en excepte ces deux derniers principes, qui conſervent leurs droits bien ou mal appliqués; les louanges d'aujourd'hui ne partent guere que de l'intérêt. On loue tous ceux dont on croit avoir à eſpérer ou à craindre; jamais on n'a vu moins d'eſtime & plus d'éloges.

A peine le haſard a-t-il mis quelqu'un



en place, qu'il devient l'objet d'une conjuration d'éloges. On l'accable de complimens, on lui adreſſe des vers de toutes parts ; ceux qui ne peuvent percer jusqu'à lui, ſe réfugient dans les journaux. Quiconque recevroit de bonne foi tant d'éloges, & les prendroit à la lettre, devroit être fort étonné de ſe trouver tout-à-coup un ſi grand mérite, d'être devenu un homme ſi ſupérieur. Il admireroit ſa modeſtie paſſée, qui le lui auroit caché jusqu'au moment de ſon élévation. On n'en voit que trop qui cédent naïvement à cette perſuaſion. Je n'ai preſque jamais vu d'homme en place contredit, même par ſes amis, dans ſes propos les plus abſurdes. Comme il n'eſt pas poſſible qu'il s'apperçoive quelquefois de cet excès de fadeur, je ne conçois pas que quelqu'un n'ait jamais imaginé d'avoir auprès de ſoi un homme abſolument chargé de lui rendre, ſans délation particuliere, compte du jugement public à ſon égard. Les fous que les princes avoient autrefois à leur cour, ſuppléoient à cette fonction ; c'eſt ſans doute ce qui fait regarder aujourd'hui com-

me fous ceux qui s'y haſardent. C'eſt pourtant bien dommage qu'on ait ſupprimé une charge qui pourroit être exercée par un honnête homme, & qui empêcheroit les gens en place de s'aveugler, ou de croire que le public eſt aveugle. Faute de ce *moniteur* qui leur ſeroit ſi utile, je ne ſais s'il y en a à qui la tête n'ait plus ou moins tourné en montant; cet accident pourroit être auſſi commun au moral qu'au phyſique. Je crois cependant qu'il y en a d'aſſez ſenſés pour regarder les fadeurs qu'on leur jette en face, comme un des inconvéniens de leur état; car ils ont l'expérience que dans la diſgrace, ils ſont délivrés de ce fléau, & c'eſt une conſolation, ſur-tout pour ceux qui étoient dignes d'éloges; car ils en ſont ordinairement les moins flattés. Les hommes véritablement louables ſont ſenſibles à l'eſtime, & déconcertés par les louanges. Le mérite a ſa pudeur comme la chaſteté. Tel ſe donne naïvement un éloge, qui ne le recevroit pas d'un autre ſans rougir, ou ſans embarras.

Un homme en dignité, à qui la nature auroit refuſé la ſenſibilité aux louanges,

feroit bien à plaindre ; car il en a terriblement à essuyer, & la forme en est ordinairement aussi dégoûtante que le fonds ; c'est la même matiere jetée dans le même moule. Il n'y a guere d'éloge dont on pût deviner le héros, si le nom n'étoit en tête. On n'y remarque rien de distinctif ; on risqueroit, en ne voyant que l'ouvrage, d'attribuer à un prince ce qui étoit adressé à un particulier obscur. On pourroit, en changeant le nom, transporter le même panégyrique à cent personnages différens, parce qu'il convient aussi peu à l'un qu'à l'autre.

C'étoit ainsi qu'en usoient les anciens à l'égard des statues qu'ils avoient érigées à un empereur. S'ils venoient à le précipiter du trône, ils enlevoient la tête de ses statues, & y plaçoient aussi tôt celle de son successeur *, en attendant qu'il eût le même sort. Mais tant qu'il régnoit, on le louoit exclusivement à tous ; on se gardoit bien de rappeller la mémoire d'aucun mérite qui eût pu lui déplaire : Auguste même inspiroit cette crainte à ses panégy-

* V. Suétone & Lampridius.

riſtes. On eſt fâché, pour l'honneur de Virgile, d'Horace, d'Ovide & autres, que le nom de Cicéron ne ſe trouve pas une ſeule fois dans leurs ouvrages. Ils n'ignoroient pas qu'ils auroient pu offenſer l'empereur : c'eût été lui rappeller avec quelle ingratitude il avoit abandonné à la proſcription le plus vertueux citoyen de ſon parti.

Quoique ce prince, le plus habile des tyrans, ſe fût aſſocié au conſulat le fils de Cicéron, on voyoit qu'il cherchoit à couvrir ſes fureurs paſſées du maſque des vertus. Sa feinte modération étoit toujours ſuſpecte. Plutarque nous a conſervé un trait qui prouve à quel point on craignoit de réveiller le ſouvenir d'un nom cher aux vrais Romains. Auguſte étant entré inopinément dans la chambre d'un de ſes neveux, s'apperçut que le jeune prince cachoit un livre dans ſa robe ; il voulut le voir, & trouvant un ouvrage de Cicéron, il en lut une partie ; puis rendant le livre : *c'étoit*, dit-il, *un ſavant homme, & qui aimoit fort la patrie.* Perſonne n'eût oſé en dire autant devant Auguſte.

Nous voyons des ouvrages célebres, dont les dédicaces, enflées d'éloges, s'adressent à de prétendus Mécènes, qui n'étoient connus que de l'auteur, du moins sont-ils absolument ignorés aujourd'hui; leur nom est enseveli avec eux.

Que d'hommes, je ne dirai pas nuls, mais pervers, j'ai vu loués par ceux qui les regardoient comme tels! Il est vrai que tous les louangeurs sont également disposés à faire une satyre; la personne leur est indifférente, il ne s'agit que de sa position.

Il semble qu'un encens si banal, si prostitué, ne devroit avoir rien de flateur; cependant on voit des hommes estimables, à certains égards, avides de louanges, souvent offertes par des protégés qu'ils méprisent, semblables à Vespasien, qui ne trouvoit pas que l'argent de l'impôt levé sur les immondices de Rome, eût rien d'infect. L'adulation la plus outrée est très-souvent la plus sûre de plaire: une louange fine & délicate fait honneur à l'esprit de celui qui la donne: un éloge exagéré fait plaisir à celui qui le reçoit: il prend

prend l'exagération pour l'expreſſion propre, & penſe que les grandes vérités ne peuvent ſe dire avec fineſſe.

L'adulation même, dont l'excès ſe fait ſentir, produit encore ſon effet. *Je ſais que tu me flattes*, diſoit quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.*

Ce ridicule commerce de louanges a tellement prévalu, que dans mille occaſions, il eſt devenu de regle, d'obligation, & ſemble faire un article de légiſlation; comme ſi les hommes étoient eſſentiellement louables. Qui que ce ſoit n'eſt revêtu de la moindre charge, que ſon inſtallation ne ſoit accompagnée de complimens ſur ſa grande capacité; de ſorte que cela ne ſignifie plus rien.

Les louanges ſont miſes aujourd'hui au rang des Contes de Fées; on ne doit donc pas les regarder préciſément comme des menſonges, puiſque leurs auteurs n'ont pas ſuppoſé qu'on pût les croire. Quelque vils que ſoient les flatteurs, quelque aguéri que fût l'amour-propre, ſi l'on attachoit aux louanges toute la valeur des termes, il n'y a perſonne qui eût le

front de les donner ni de les recevoir. Une monnoie, qui n'a plus de valeur, devroit cesser d'avoir cours.

On ne doit pas confondre, avec ce fade jargon, les témoignages sinceres de l'estime, à laquelle un homme de mérite a droit de prétendre & d'être sensible. Il faudroit un grand fond de vertu, pour la conserver avec le mépris, pour l'opinion des hommes dont on est connu.

CHAPITRE IV.

Sur la Probité, la Vertu & l'Honneur.

ON n'entend parler que de probité, de vertu & d'honneur ; mais tous ceux qui emploient ces expreſſions, en ont-ils des idées uniformes? Tâchons de les diſtinguer. Il vaudroit mieux, ſans doute, inſpirer des ſentimens dans une matiere qui ne doit pas ſe borner à la ſpéculation ; mais il eſt toujours utile d'éclaircir & de fixer les principes de nos devoirs. Il y a bien des occaſions où la pratique dépend de nos lumieres.

Le premier devoir de la probité eſt l'obſervation des loix. Mais indépendamment de celles qui répriment les entrepriſes contre la ſociété politique, il y a des ſentimens & des procédés d'uſage, qui font la ſûreté ou la douceur de la ſociété civile, du commerce particulier des hommes, que les loix n'ont pu ni dû preſcrire, & dont

l'obſervation eſt d'autant plus indiſpenſable, qu'elle eſt libre & volontaire ; au lieu que les loix ont pourvu à leur propre exécution. Qui n'auroit que la probité qu'elles exigent, & ne s'abſtiendroit que de ce qu'elles puniſſent, ſeroit encore un aſſez malhonnête homme.

Les loix ſe ſont prêtées à la foibleſſe & aux paſſions, en ne réprimant que ce qui attaque ouvertement la ſociété : ſi elles étoient entrées dans le détail de tout ce qui peut la bleſſer indirectement, elles n'auroient pas été univerſellement compriſes, ni par conſéquent ſuivies : il y auroit eu trop de criminels, qu'il eût quelquefois été dur, & ſouvent difficile de punir, attendu la proportion qui doit toujours être entre les fautes & les peines. Les loix auroient donc été illuſoires, & le plus grand vice qu'elles puiſſent avoir, c'eſt de reſter ſans exécution.

Les hommes venant à ſe polir & s'éclairer, ceux dont l'ame étoit la plus honnête, ont ſuppléé aux loix par la morale, en établiſſant, par une convention tacite, des procédés auxquelles l'uſage a donné

force de loix parmi les honnêtes gens, & qui ſont le ſupplément des loix poſitives. Il n'y a point à la vérité de punition prononcée contre les infracteurs, mais elle n'en eſt pas moins réelle. Le mépris & la honte en ſont le châtiment, & c'eſt le plus ſenſible pour ceux qui ſont dignes de le reſſentir. L'opinion publique, qui exerce la juſtice à cet égard, y met des proportions exactes, & fait des diſtinctions très-fines.

On juge des hommes ſur leur état, leur éducation, leur ſituation, leurs lumieres. Il ſemble qu'on ſoit convenu de différentes eſpeces de probités, qu'on ne ſoit obligé qu'à celle de ſon état, & qu'on ne puiſſe avoir que celle de ſon eſprit. On eſt plus ſévere à l'égard de ceux qui, étant expoſés en vue, peuvent ſervir d'exemple, que ſur ceux qui ſont dans l'obſcurité. Moins on exige d'un homme dont on devroit beaucoup prétendre, plus on lui fait injure. En fait de procédés, on eſt bien près du mépris, quand on a droit à l'indulgence.

L'opinion publique, étant elle-même

la peine des actions dont elle eft juge, ne fauroit manquer d'être févere fur les chofes qu'elle condamne. Il y a telle action dont le foupçon fait la preuve, & la publicité le châtiment.

Il eft affez étonnant que cette opinion fi févere fur de fimples procédés, fe renferme quelquefois dans des bornes, fur les crimes qui font du reffort des loix. Ceux-ci ne deviennent complétement honteux, que par le châtiment qui les fuit.

Il n'y a point de maxime plus fauffe dans nos mœurs, que celle qui dit : *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Cela devroit être, & l'eft effectivement en morale, mais nullement dans les mœurs, car on fe réhabilite d'un crime impuni ; & qu'on ne dife pas que c'eft parce que le châtiment le conftate, & en fait feule une preuve fuffifante, puifqu'un crime conftaté par des lettres de grace, flétrit toujours moins que le châtiment. On le remarque principalement dans l'injuftice & la bizarrerie du préjugé cruel qui fait rejaillir l'opprobre fur ceux que le fang unit à un criminel ; de forte qu'il eft peut-être

moins malheureux d'appartenir à un coupable reconnu & impuni, qu'à un infortuné, dont l'innocence n'a été reconnue qu'après le ſupplice.

La vraie raiſon vient de ce que l'impunité prouve toujours la conſidération qui ſuit la naiſſance, le rang, les dignités, le crédit ou les richeſſes. Une famille qui ne peut ſouſtraire à la juſtice un parent coupable, eſt convaincue de n'avoir aucune conſidération, & par conſéquent eſt mépriſée. Le préjugé doit donc ſubſiſter; mais il n'a pas lieu, ou du moins eſt plus foible, ſous le deſpotiſme abſolu & chez un peuple libre; par-tout où l'on peut dire, tu es eſclave comme moi, ou je ſuis libre comme toi. Le pouvoir arbitraire chez l'un, la juſtice chez l'autre, ne faiſant acception de perſonne, font des exemples dans des familles de toutes les claſſes, qui par conſéquent ont beſoin d'une compaſſion réciproque. Qu'il en ſoit ainſi parmi nous, les fautes deviendront perſonnelles, le préjugé diſparoîtra : il n'y a pas d'autre moyen de l'éteindre.

Pourquoi ces nobles victimes, qu'un

crime d'état conduit ſur l'échafaut, n'impriment-elles point de tache à leur famille ? C'eſt que ces criminels ſont ordinairement d'un rang élevé. Le crime, & même le ſupplice, prouvent également de quelle importance ils étoient dans l'état. Leur chûte, en inſpirant la terreur, montre en même tems l'élévation d'où ils ſont tombés, & où ſont encore ceux à qui ils appartenoient. Tout ce qui ſaiſit par quelque grandeur l'imagination des hommes, leur en impoſe. Ils ne peuvent pas reſpecter & mépriſer à la fois la même famille.

Je crois avoir remarqué une autre bizarrerie dans l'application de ce préjugé. On reproche plus aux enfans la honte de leurs peres, qu'aux peres celle de leurs enfans. Il me ſemble que le contraire ſeroit moins injuſte, parce que ce ſeroit alors punir les peres de n'avoir pas rectifié les mauvaiſes inclinations de leurs enfans, par une éducation convenable. Si l'on penſe autrement, eſt-ce par un ſentiment de compaſſion pour la vieilleſſe, & par le plaiſir barbare d'empoiſonner la vie de ceux qui ne ſont que commencer leur carriere ?

Pour éclaircir enfin ce qui concerne la probité, il s'agit de ſavoir ſi l'obéiſſance aux loix, & la pratique des procédés d'uſage, ſuffiſent pour conſtituer l'honnête homme. On verra, ſi l'on y réfléchit, que cela n'eſt pas encore ſuffiſant pour la parfaite probité. En effet, on peut, avec un cœur dur, un eſprit malin, un caractere féroce, & des ſentimens bas, avoir, par intérêt, par orgueil ou par crainte, avoir, dis-je, cette probité qui met à couvert de tout reproche de la part des hommes.

Mais il y a un juge plus éclairé, plus ſévere & plus juſte que les loix & les mœurs; c'eſt le ſentiment intérieur qu'on appelle *la conſcience*. Son empire s'étend plus loin que celui des loix & des mœurs, qui ne ſont pas uniformes chez tous les peuples. La conſcience parle à tous les hommes, qui ne ſe ſont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre.

Les loix n'ont pas prononcé ſur des fautes autant ou plus graves en elles-mêmes, que pluſieurs de celles qu'elles ont condamnées. Il n'y en a point contre l'ingratitude, la perfidie, & en bien des cas

contre la calomnie, l'imposture, l'injustice, &c. sans parler de certains désordres qu'elles condamnent, & ne punissent guere, si l'on ne brave la honte, en les réclamant. Tel est le sort de toutes les législations. Celle des peuples que nous ne connoissons que par l'histoire, nous paroît un monument de leur sagesse, parce que nous ignorons en combien de circonstances les loix fléchissoient, & restoient sans exécution. Cette ignorance des faits particuliers, des abus de détail, contribue beaucoup à notre admiration pour les gouvernemens anciens.

Cependant, quand les loix deviennent indulgentes, les mœurs cessent d'être séveres, quoiqu'elles n'aient pas embrassé tout ce que les loix ont omis. Il y a même des excès condamnés par les loix, qui sont tolérés dans les mœurs, sur-tout à la cour & dans la capitale, où les mœurs s'écartent souvent de la morale. Combien ne tolerent-elles pas de choses plus dangereuses que ce qu'elles ont prescrit? Elles exigent des décences, & pardonnent des vices: on est dans la société plus délicat que févere.

Doit-on regarder comme innocent un trait de ſatyre, ou même de plaiſanterie de la part d'un ſupérieur, qui porte quelquefois un coup irréparable à celui qui en eſt l'objet; un ſecours gratuit refuſé par négligence à celui dont le ſort en dépend; tant d'autres fautes que tout le monde ſent, & qu'on s'interdit ſi peu?

Voilà cependant ce qu'une probité exacte doit s'interdire, & dont la conſcience eſt le juge infaillible. Il eſt donc heureux que chacun ait dans ſon cœur un juge, qui défend les autres, ou qui le condamne lui-même.

Je ne prétends point ici parler en homme religieux; la religion eſt la perfection & non la baſe de la morale; ce n'eſt point en métaphyſicien ſubtil, c'eſt en philoſophe, qui ne s'appuie que ſur la raiſon, & ne procede que par le raiſonnement. Je n'ai donc pas beſoin d'examiner ſi cette conſcience eſt ou n'eſt pas un ſentiment inné; il me ſuffiroit qu'elle fût une lumiere acquiſe, & que les eſprits les plus bornés euſſent encore plus de connoiſſance du juſte & de l'injuſte par la conſ-

cience, que les loix & les mœurs ne leur en donnent.

Cette connoiſſance fait la meſure de nos obligations; nous ſommes tenus, à l'égard d'autrui, de tout ce qu'à ſa place nous ſerions en droit de prétendre. Les hommes ont encore droit d'attendre de nous, non-ſeulement ce qu'ils regardent avec raiſon comme juſte, mais ce que nous regardons nous mêmes comme tel, quoique les autres ne l'aient ni exigé, ni prévu; notre propre conſcience fait l'étendue de leurs droits ſur nous.

Plus on a de lumieres, plus on a de devoirs à remplir; ſi l'eſprit n'en inſpire pas le ſentiment, il ſuggere les procédés, & démontre l'obligation d'y ſatisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence ſur ce ſujet, ſupérieur à l'eſprit même; c'eſt la ſenſibilité d'ame, qui donne une ſorte de ſagacité ſur les choſes honnêtes, & va plus loin que la pénétration de l'eſprit ſeul.

On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui ſont propres. On remarque entre deux hommes, dont l'eſprit eſt également étendu,

étendu, profond & pénétrant ſur des matieres purement intellectuelles, quelle ſupériorité gagne celui dont l'ame eſt ſenſible, ſur les ſujets qui ſont de cette claſſe-là. Qu'il y a d'idées inacceſſibles à ceux qui ont le ſentiment froid ! Les ames ſenſibles peuvent par vivacité & chaleur tomber dans des fautes que les hommes *à procédés* ne commettroient pas ; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produiſent.

Les ames ſenſibles ont plus d'exiſtence que les autres : les biens & les maux ſe multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la ſociété, c'eſt d'être perſuadées des vérités dont l'eſprit n'eſt que convaincu ; la conviction n'eſt ſouvent que paſſive, la perſuaſion eſt active, & il n'y a de reſſort que ce qui fait agir. L'eſprit ſeul peut & doit faire l'homme de probité ; la ſenſibilité prépare l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les loix exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conſcience inſpire, ſe trouvent renfermé dans cet axiome ſi connu & ſi peu développé :

Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. L'obſervation exacte & préciſe de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait.* Voilà la vertu. Sa nature, ſon caractere diſtinctif, conſiſte dans *un effort ſur ſoi-même en faveur des autres.* C'eſt par cet effort généreux qu'on fait un ſacrifice de ſon bien-être à celui d'autrui. On trouve dans l'hiſtoire quelques-uns de ces efforts héroïques. Tous les degrés de vertu morale ſe meſurent ſur le plus ou le moins de ſacrifice qu'on fait à la ſociété.

Il ſemble, au premier coup-d'œil, que les légiſlateurs étoient des hommes bornés ou intéreſſés, qui, n'ayant pas beſoin des autres, vouloient ſe garantir du mal, & ſe diſpenſer de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraiſemblable, que les premiers légiſlateurs ont été des princes, des chefs de peuples; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre & le moins à gagner. Il faut avouer que les loix poſitives, qui ne devroient être qu'une émanation, un développement de la loi

naturelle, loin de pouvoir toujours s'y rappeller, y ſont quelquefois oppoſées, & favoriſent plutôt l'intérêt des légiſlateurs, des hommes puiſſans, que celui des foibles qui doit être l'objet principal de toute légiſlation ; puiſque cet intérêt eſt celui du plus grand nombre, & conſtitue la ſociété politique. L'examen des différentes loix confrontées au droit naturel, ſeroit un objet bien digne de la philoſophie appliquée à la morale, à la politique, à la ſcience du gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit, les loix ſe bornent à défendre : en y faiſant réflexion, nous avons vu que c'eſt par ſageſſe qu'elles en ont uſé ainſi. Elles n'exigent que ce qui eſt poſſible à tous les hommes. Les mœurs ſont allées plus loin que les loix ; mais c'eſt en partant du même principe ; les unes & les autres ne ſont guere que prohibitives. La conſcience même ſe borne à inſpirer la répugnance pour le mal. Enfin la fidélité aux loix, aux mœurs & à la conſcience, fait l'exacte probité. La vertu ſupérieure à la probité exige qu'on faſſe le bien, & y détermine.

La probité défend, il faut obéir ; la vertu commande, mais l'obéiſſance eſt libre, à moins que la vertu n'emprunte la voix de la religion. On eſtime la probité, on reſpecte la vertu. La probité conſiſte preſque dans l'inaction ; la vertu agit. On doit de la reconnoiſſance à la vertu ; on pourroit s'en diſpenſer à l'égard de la probité, parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que ſon intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la probité.

Je n'ignore pas les objections qu'on peut tirer des crimes heureux ; mais je ſais auſſi qu'il y a différentes eſpeces de bonheurs, qu'on doit évaluer les probabilités du danger & du ſuccès, les comparer avec le bonheur qu'on ſe propoſe, & qu'il n'y en a aucun dont l'eſpérance la mieux fondée puiſſe contrebalancer la perte de l'honneur, ni même le ſimple danger de le perdre. Ainſi en ne faiſant d'une telle queſtion qu'une affaire de calcul, le parti de la probité eſt toujours le meilleur qu'il y ait à prendre. Il ne feroit pas difficile de faire une démonſtration morale de cette vérité ;

mais il y a des principes qu'on ne doit pas mettre en queſtion. Il'eſt toujours à craindre que les vérités les plus évidentes ne contractent, par la diſcuſſion, un air de problême qu'elles ne doivent jamais avoir.

Quand la vertu eſt dans le cœur, & n'exige aucun effort, c'eſt un ſentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité, elle eſt aux actions honnêtes ce que le vice eſt au crime; c'eſt le rapport de la cauſe à l'effet.

En diſtinguant la vertu & la probité, en obſervant la différence de leur nature, il eſt encore néceſſaire, pour connoître le prix de l'une & de l'autre, de faire attention aux perſonnes, aux tems & aux circonſtances.

Il y a tel homme dont la probité mérite plus d'éloges que la vertu d'un autre. Ne doit-on attendre que les mêmes actions de ceux qui ont des moyens ſi différens? Un homme au ſein de l'opulence n'aura-t-il que les devoirs, les obligations de celui qui eſt aſſiégé par tous les beſoins? Cela ne ſeroit pas juſte. La probité eſt la vertu

des pauvres ; la vertu doit être la probité des riches.

On rapporte quelquefois à la vertu des actions où elle a peu de part. Un service offert par vanité, ou rendu par foiblesse, fait peu d'honneur à la vertu.

On retire un homme de son nom d'un état malheureux, dont on pouvoit partager la honte. Est-ce générosité? C'est tout au plus décence, ou peut-être orgueil, intérêt réel & sensible.

D'un autre côté, on loue & on doit louer les actes de probité où l'on sent un principe de vertu, un effort de l'ame. Un homme pauvre remet un dépôt dont il avoit seul le secret ; il n'a fait que son devoir, puisque le contraire seroit un crime ; cependant son action lui fait honneur, & doit lui en faire. On juge que celui qui ne fait pas le mal dans certaines circonstances, est capable de faire le bien : dans un acte de simple probité, c'est la vertu qu'on loue.

Un malheureux pressé de besoins, humilié par la honte de la misere, résiste aux occasions les plus séduisantes. Un

homme dans la proſpérité n'oublie pas qu'il y a des malheureux, les cherche, & prévient leurs demandes. Je chéris ſa bienfaiſance. Je les eſtime, je les loue tous deux : mais c'eſt le premier que j'admire. J'y vois de la vertu.

Les éloges qu'on donne à de certaines probités, à de certaines vertus, ne font que le blâme du commun des hommes. Cependant on ne doit pas les refuſer ; il ne faut pas rechercher avec trop de ſévérité le principe des actions quand elles tendent au bien de la ſociété. Il eſt toujours ſage & avantageux d'encourager les hommes aux actes honnêtes : ils ſont capables de prendre le pli de la vertu comme du vice.

On acquiert de la vertu par la gloire de la pratiquer. Si l'on commence par amour-propre, on continue par honneur, on perſévere par habitude. Que l'homme le moins porté à la bienfaiſance vienne par haſard, ou par un effort qu'il fera ſur lui-même, à faire quelqu'action de généroſité ; il éprouvera enſuite une ſorte de ſatisfaction, qui lui rendra une ſeconde action moins péni-

ble : bientôt il se portera de lui-même à une troisieme, & dans peu la bonté sera son caractere. On contracte le sentiment des actions qui se répetent.

D'ailleurs, quand on chercheroit à rapporter des actions vertueuses à un systême d'esprit & de conduite, plutôt qu'au sentiment, l'avantage des autres seroit égal, & la gloire qu'on voudroit rabaisser n'en seroit peut-être pas moindre. Heureuse alternative, que de réduire les censeurs à l'admiration, au défaut de l'estime !

Outre la vertu & la probité, qui doivent être les principes de nos actions, il y en a un troisieme très-digne d'être examiné ; c'est l'honneur : il est différent de la probité, peut-être ne l'est-il pas de la vertu ; mais il lui donne de l'éclat, & me paroît être une qualité de plus.

L'homme de probité se conduit par éducation, par habitude, par intérêt, ou par crainte. L'homme vertueux agit avec bonté.

L'homme d'honneur pense & sent avec noblesse. Ce n'est pas aux loix qu'il obéit ; ce n'est pas la réflexion, encore moins

l'imitation qui le dirigent : il penſe, parle & agit avec une ſorte de hauteur, & ſemble être ſon propre légiſlateur à lui-même.

On s'affranchit des loix par la puiſſance, on s'y ſouſtrait par le crédit, on les élude par adreſſe ; on remplace le ſentiment & l'on ſupplée aux mœurs par la politeſſe ; on imite la vertu par l'hypocriſie. L'honneur eſt l'inſtinct de la vertu, & il en fait le courage. Il n'examine point, il agit ſans feinte, même ſans prudence, & ne connoît point cette timidité ou cette fauſſe honte qui étouffe tant de vertus dans les ames foibles ; car les caracteres foibles ont le double inconvénient de ne pouvoir ſe répondre de leurs vertus, & de ſervir d'inſtrumens aux vices de tous ceux qui les gouvernent.

Quoique l'honneur ſoit une qualité naturelle, il ſe dévcloppe par l'éducation, ſe ſoutient par les principes, & ſe fortifie par les exemples. On ne ſauroit donc trop en réveiller les idées, en réchauffer le ſentiment, en relever les avantages & la gloire, & attaquer tout ce qui peut y porter atteinte.

Les réflexions ſur cette matiere peuvent ſervir de préſervatif contre la corruption des mœurs qui ſe relâchent de plus en plus. Je n'ai pas deſſein de renouveller les reproches que de tout tems on a fait à ſon ſiecle, & dont la répétition fait croire qu'ils ne ſont pas mieux fondés dans un tems que dans un autre. Je ſuis perſuadé qu'il y a toujours dans le monde une diſtribution de vertus & de vices à peu-près égale; mais il peut y avoir en différens âges des partages inégaux de nation à nation, de peuple à peuple. Il y a des âges plus ou moins brillans, & le nôtre ne paroît pas être celui de l'honneur, du moins autant qu'il l'a été. Je ne doute pas que les cauſes de cette altération ne ſoient un jour développées dans l'hiſtoire de ce ſiecle. Ce n'en ſera pas l'article le moins curieux, ni le moins utile.

On n'eſt certainement pas auſſi délicat, auſſi ſcrupuleux ſur les liaiſons qu'on l'a été. Quand un homme avoit jadis de ces procédés tolérés ou impunis par les loix, & condamnés par l'honneur, le reſſentiment ne ſe bornoit pas à l'offenſé, tous

les honnêtes gens prenoient parti, & faisoient justice par un mépris général & public.

Aujourd'hui on a des ménagemens, même sans vue d'intérêt, pour l'homme le plus décrié. *Je n'ai pas*, vous dit-on, *sujet de m'en plaindre personnellement, je n'irai pas me faire le réparateur des torts.* Quelle foiblesse ! C'est bien mal entendre les intérêts de la société, & par conséquent les siens propres. Pourquoi les malhonnêtes gens rougiroient-ils de l'être, quand on ne rougit pas de leur faire accueil ? Si les honnêtes gens s'avisoient de faire cause commune, leur ligue seroit bien forte. Quand les gens d'esprit & d'honneur s'entendront, les sots & les fripons joueront un bien petit rôle. Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues, les honnêtes gens se tiennent isolés. Mais la probité sans courage n'est digne d'aucune considération ; elle ressemble assez à l'attrition qui n'a pour principe qu'une crainte servile.

On se cachoit autrefois de certains procédés, & l'on en rougissoit, s'ils venoient

à se découvrir. Il me semble qu'on les a aujourd'hui trop ouvertement, & dès-là il doit s'en trouver davantage, parce que la contrainte & la honte retenoient bien des hommes.

Je ne sache que l'infidélité au jeu qui soit plus décriée aujourd'hui que dans le siecle passé; encore voit-on des gens suspects, à cet égard, qui n'en sont pas moins accueillis d'ailleurs. La seule justice qu'on en fasse, est d'employer beaucoup de politesses & de détours pour se dispenser de jouer avec eux; cela ressemble moins au mépris qu'à la prudence. Mais un homme du monde, qui est irréprochable par cet endroit & par la valeur, est homme d'honneur décidé. Quoiqu'il fasse profession d'être de vos amis, n'ayez rien à démêler avec lui sur l'intérêt, l'ambition ou l'amour-propre. S'il craint seulement d'user son crédit, il vous manquera sans scrupule dans une occasion essentielle, & ne sera blâmé de personne. Vous vous croyez en droit de lui faire des reproches, mais il en est plus surpris que confus; il reste homme d'honneur. Il ne conçoit pas

que

que vous ayez pu regarder comme un engagement de ſimples propos de politeſſe ; car cette politeſſe, ſi recommandée, ſauve bien des baſſeſſes ; on ſeroit trop heureux qu'elle ne couvrît que des platitudes.

Il y a, à la vérité, telle action ſi blâmable, que l'interprétation ne ſauroit en être équivoque. Un homme d'un caractere leſte trouve encore alors le ſecret de n'être pas déshonoré, s'il a le courage d'être le premier à la publier, & de plaiſanter ceux qui ſeroient tentés de le blâmer. On n'oſe plus la lui reprocher, quand on le voit en faire gloire. L'audace fait ſa juſtification, & le reproche qu'on lui feroit feroit un ridicule auquel on n'oſe s'expoſer. On commence alors à douter qu'il ait tort ; on craint de l'avoir. Dans la façon commune de penſer, prévoir une objection, c'eſt la réfuter, ſans être obligé d'y répondre ; dans les mœurs, prévenir un reproche, c'eſt le détruire.

Un homme qui en a trompé un autre avec l'artifice le plus adroit & le plus criminel, loin d'en avoir des remords ou de la honte, ſe félicite ſur ſon habileté ; il ſe

cache pour réussir, & non pas d'avoir réussi ; il s'imagine simplement avoir gagné une belle partie d'échecs, & celui qui est sa dupe ne pense guere autre chose, sinon qu'il l'a perdue par sa faute : c'est de lui-même qu'il se plaint. Le ressentiment est déja devenu un sentiment trop noble, à peine est-on digne de haïr, & la vengeance n'est plus qu'une revanche utile ; on la prend comme un moyen de réussir, & pour l'avantage qui en résulte.

Cette maniere de penser, cette négligence des mœurs avilit ceux même qu'elle ne déshonore pas, & devient de plus en plus dangereuse pour la société. Ceux qui pourroient prétendre à la gloire de donner l'exemple par leur rang ou par leurs lumieres, paroissent avoir trop peu de respect pour les principes, même quand ils ne les violent pas. Ils ignorent qu'indépendamment des actions, la légéreté de leurs propos, les sentimens qu'ils laissent appercevoir, sont des exemples qu'ils donnent. Le bas peuple n'ayant aucun principe, faute d'éducation, n'a d'autre frein que la crainte, & d'autre guide que l'imi-

tation. C'eſt dans l'état mitoyen que la probité eſt encore le plus en honneur.

Le relâchement des mœurs n'empêche pas qu'on ne vante beaucoup l'honneur & la vertu ; ceux qui en ont le moins, ſavent combien il leur importe que les autres en aient. On auroit rougi autrefois d'avancer de certaines maximes, ſi on les eût contredites par ſes actions : les diſcours formoient un préjugé favorable ſur les ſentimens. Aujourd'hui les diſcours tirent ſi peu à conſéquence, qu'on pourroit quelquefois dire d'un homme qu'il a de la probité, quoiqu'il en faſſe l'éloge. Cependant les diſcours honnêtes peuvent toujours être utiles à la ſociété ; mais on ne ſe fait vraiment honneur, & l'on ne ſe rend digne de les tenir que par ſa conduite. C'eſt un engagement de plus, & l'on ne doit pas craindre d'en prendre, quand il eſt avantageux de les remplir.

On prétend qu'il a régné autrefois parmi nous un fanatiſme d'honneur, & l'on rapporte cette heureuſe manie à un ſiecle encore barbare. Il ſeroit à deſirer qu'elle ſe renouvellât de nos jours : les lumieres

que nous avons acquises serviroient à régler cet engoument, sans le refroidir. D'ailleurs, on ne doit pas craindre l'excès en cette matiere ; la probité a ses limites, & pour le commun des hommes, c'est beaucoup que de les atteindre ; mais la vertu & l'honneur peuvent s'étendre & s'élever à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les passe jamais.

Il faut avouer que, si d'un côté l'honneur a perdu, on a aussi sur certains articles des délicatesses ignorées dans le siecle passé. En voici un trait.

Lorsque le sur-intendant Fouquet donna à Louis XIV cette fête si superbe dans le château de Vaux, le sur-intendant porta l'attention jusqu'à faire mettre dans la chambre de chaque courtisan de la suite du roi une bourse remplie d'or, pour fournir au jeu de ceux qui pouvoient manquer d'argent, ou n'en avoir pas assez. Aucun ne s'en trouva offensé ; tous admirerent la magnificence de ce procédé. Ils tâcherent peut-être de croire que c'étoit au nom du roi, ou du moins à ses dépens, & ne se trompoient pas sur ce dernier article. Quoi

qu'il en ſoit, ils en uſerent ſans plus d'information. Si un miniſtre des finances s'aviſoit aujourd'hui d'en faire autant, la délicateſſe de ſes hôtes en ſeroit bleſſée avec raiſon; tous refuſeroient avec hauteur & dignité. Juſques-là il n'y a rien à dire. Mais je craindrois fort que quelques-uns de ceux qui rejeteroient avec le plus d'éclat le préſent du miniſtre, ne lui empruntaſſent une ſomme pareille ou plus forte, avec un très-ferme deſſein de ne la jamais rendre. Il peut y avoir là de la délicateſſe; mais je ne crois pas que ce ſoit de l'honneur.

Le ſur-intendant de Bullion avoit déja donné un exemple de ce magnifique ſcandale. Ayant fait frapper, en 1640, les premiers louis qui aient paru en France, il imagina de donner un dîner à cinq Seigneurs de ſes courtiſans, fit ſervir au deſſert trois baſſins pleins des nouvelles eſpeces, & leur dit d'en prendre autant qu'ils voudroient. Chacun ſe jeta avidement ſur ce fruit nouveau, en emplit ſes poches, & s'enfuit avec ſa proie ſans attendre ſon caroſſe; de ſorte que le ſur-intendant rioit

beaucoup de la peine qu'ils avoient à marcher. Le paiement de quelques dettes de l'Etat eût également pu donner cours à ces premieres eſpeces ; mais ce moyen n'eût pas été ſi noble au jugement de Bullion & de ſes convives, que je ne crois pas devoir nommer par égard pour leurs petits-fils, qui peut-être, loin de me ſavoir gré de ma diſcrétion, en riroient eux-mêmes, ſi je nommois leurs peres.

CHAPITRE V.

Sur la Réputation, la Célébrité, la Renommée, & la Conſidération.

LES hommes ſont deſtinés à vivre en ſociété ; & de plus, ils y ſont obligés par le beſoin qu'ils ont les uns des autres : ils ſont tous, à cet égard, dans une dépendance mutuelle. Mais ce ne ſont pas uniquement les beſoins matériels qui les lient ; ils ont une exiſtence morale qui dépend de leur opinion réciproque.

Il y a peu d'hommes aſſez sûrs & aſſez ſatisfaits de l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, pour être indifférens ſur celle des autres ; & il y en a qui en ſont plus tourmentés que des beſoins de la vie.

Le deſir d'occuper une place dans l'opinion des hommes, a donné naiſſance à la réputation, la célébrité & la renommée, reſſorts puiſſans de la ſociété qui partent du même principe, mais dont les moyens & les effets ne ſont pas totalement les mêmes.

Plusieurs moyens servent également à la réputation & à la renommée, & ne different que par les degrés ; d'autres sont exclusivement propres à l'une ou à l'autre.

Une réputation honnête est à la portée du commun des hommes : on l'obtient par les vertus sociales, & la pratique constante de ses devoirs. Cette espece de réputation n'est à la vérité ni étendue, ni brillante ; mais elle est souvent la plus utile pour le bonheur.

L'esprit, les talens, le génie procurent la célébrité ; c'est le premier pas vers la renommée, qui n'en differe que par plus d'étendue ; mais les avantages en sont peut-être moins réels que ceux d'une bonne réputation. Ce qui nous est vraiment utile nous coûte peu ; les choses rares & brillantes sont celles qui exigent le plus de travaux, & dont la jouissance n'est qu'idéale.

Deux sortes d'hommes sont faits pour la renommée. Les premiers, qui se rendent illustres par eux-mêmes, y ont droit : les autres, qui sont les princes, y sont assujétis : ils ne peuvent échapper à la re-

nommée. On remarque également dans la multitude celui qui eſt plûs grand que les autres, & celui qui eſt placé ſur un lieu plus élevé : on diſtingue, en même tems, ſi la ſupériorité de l'un & de l'autre vient de la perſonne, ou du lieu où elle eſt placée. Tels ſont le rapport & la différence qui ſe trouvent entre les grands hommes & les princes qui ne ſont que princes.

Mais laiſſant à part la foule des princes, ſans les préférer ni les exclure à ce titre ſeul, ne conſidérons la renommée que par rapport aux hommes à qui elle eſt perſonnelle.

Les qualités qui ſont uniquement propres à la renommée s'annoncent avec éclat. Telles ſont les qualités des hommes d'Etat, deſtinés à faire la gloire, le bonheur ou le malheur des peuples, ſoit par les armes, ſoit dans le gouvernement.

Les grands talens, les dons du génie procurent autant ou plus de renommée que les qualités de l'homme d'Etat, & ordinairement tranſmettent un nom à une poſtérité plus reculée.

Quelques-uns des talens, qui ſont la

renommée des hommes d'état, feroient inutiles, & quelquefois dangereux dans la vie privée. Tel a été un héros, qui, s'il fût né dans l'obfcurité, n'eût été qu'un brigand, & au lieu d'un triomphe, n'eût mérité qu'un fupplice. Il y a eu dans tous les genres des grands hommes, qui, s'ils ne le fuffent pas devenus, faute de quelques circonftances, n'auroient jamais pu être autre chofe, & auroient paru incapables de tout.

La réputation & la renommée peuvent être fort différentes, & fubfifter enfemble.

Un homme d'état ne doit rien négliger pour fa réputation ; mais il ne doit compter que fur la renommée, qui peut feule le juftifier contre ceux qui attaquent fa réputation. Il en eft comptable au monde, & non pas à des particuliers intéreffés, aveugles ou téméraires.

Ce n'eft pas qu'on ne puiffe mériter à la fois une grande renommée & une mauvaife réputation ; mais la renommée, portant principalement fur des faits connus, eft ordinairement mieux fondée que la réputation, dont les principes peuvent être

équivoques. La renommée eſt aſſez conſtante & uniforme ; la réputation ne l'eſt preſque jamais.

Ce qui peut conſoler les grands hommes, ſur les injuſtices qu'on fait à leur réputation, ne doit pas la leur faire ſacrifier légérement à la renommée, parce qu'elles ſe prêtent réciproquement beaucoup d'éclat. Quand on fait le ſacrifice de la réputation par une circonſtance forcée de ſon état, c'eſt un malheur qui doit ſe faire ſentir, & qui exige tout le courage que peut inſpirer l'amour du bien public. Ce ſeroit aimer bien généreuſement l'humanité, que de la ſervir au mépris de la réputation ; ou ce ſeroit trop mépriſer les hommes que de ne tenir aucun compte de leurs jugemens ; & dans ce cas les ſerviroit-on ? Quand le ſacrifice de la réputation à la renommée n'eſt pas forcé par le devoir, c'eſt une grande folie, parce qu'on jouit réellement plus de ſa réputation que de ſa renommée.

On ne jouit en effet de l'amitié, de l'eſtime, du reſpect & de la conſidération, que de la part de ceux dont on eſt entouré,

dont on eſt perſonnélement connu. Il eſt donc plus avantageux que la réputation ſoit honnête, que ſi elle n'étoit qu'étendue & brillante. La renommée n'eſt, dans bien des occaſions, qu'un hommage rendu aux ſyllabes d'un nom.

Qu'un homme illuſtre ſe trouve au milieu de ceux qui, ſans le connoître perſonélement, célebrent ſon nom en ſa préſence, il jouira avec plaiſir de ſa célébrité ; & s'il n'eſt pas tenté de ſe découvrir, c'eſt parce qu'il en a le pouvoir, & par un jeu libre de l'amour-propre. Mais s'il lui étoit abſolument impoſſible de ſe faire connoître, ſon plaiſir n'étant plus libre, peut-être ſa ſituation ſeroit-elle pénible, ce ſeroit preſque entendre parler d'un autre que ſoi. On peut faire la même réflexion ſur la ſituation contraire d'un homme dont le nom ſeroit dans le mépris, & qui en ſeroit témoin ignoré ; il ne ſe feroit pas connoître, & jouiroit, au milieu de ſon tourment, d'une ſorte de conſolation, qui ſeroit dans le rapport oppoſé à la peine du premier, que nous avons ſuppoſé contraint au ſilence.

Si

Si l'on réduiſoit la célébrité à ſa valeur réelle, on lui feroit perdre bien des ſectateurs. La réputation la plus étendue eſt toujours très-bornée; la renommée même n'eſt jamais univerſelle. A prendre les hommes numériquement, combien y en a-t-il à qui le nom d'Alexandre n'eſt jamais parvenu? Ce nombre ſurpaſſe, ſans aucune proportion, ceux qui ſavent qu'il a été le conquérant de l'Aſie. Combien y avoit-il d'hommes qui ignoroient l'exiſtence de Kouli-Kam, dans le tems qu'il changeoit une partie de la face de la terre? Elle a des bornes aſſez étroites, & la renommée peut toujours s'étendre ſans jamais y atteindre. Quel caractere de foibleſſe que de pouvoir croître continuellement, ſans atteindre à un terme limité!

On ſe flate du moins que l'admiration des hommes inſtruits doit dédommager de l'ignorance des autres. Mais le propre de la renommée eſt de compter, de multiplier les voix, & non pas de les apprécier. D'ailleurs, quel homme d'état oſera ſe répondre de vivre dans l'hiſtoire, quand on voit des médailles de pluſieurs rois,

dont les noms ne se trouvent dans aucun historien ? L'état de ces princes * devoit cependant être considérable. Les arts y étoient florissans, à n'en juger que par la beauté de quelques-unes de ces médailles. Il y a des arts qui ne peuvent être portés à un certain degré de perfection, sans que beaucoup d'autres soient également cultivés. Il y avoit, sans doute, à la cour de ces rois, comme ailleurs, de petits seigneurs très-importans, faisant du fracas, s'imaginant occuper fort la renommée, avoir un jour place dans l'histoire ; & les maîtres, sous qui ils rampoient, n'y sont pas nommés. Les antiquaires les mieux instruits de la science numismatique, exercent aujourd'hui leur sagacité à tâcher de deviner en quel pays ces monarques ont régné. Il paroît cependant par le sujet, le goût du travail, les types des médailles, par les légendes qui sont greques, que ce n'étoit pas sur des peuples ignorés, & que l'époque n'en est pas de la plus haute anti-

* La reine Philistis ; les rois Mostis, Samès, Memtès, Sarias, Abdissar, &c.

quité. On conjecture que c'étoit en Sicile, en Illyrie, chez les Parthes, &c. mais l'hiſtoire n'en fait pas la moindre mention.

Cependant pluſieurs ne plaignent ni travaux, ni peines, uniquement pour être connus. Ils veulent qu'on parle d'eux, qu'on en ſoit occupé ; ils aiment mieux être malheureux qu'ignorès. Celui dont les malheurs attirent l'attention, eſt à demi conſolé.

Quand le deſir de la célébrité n'eſt qu'un ſentiment, il peut être, ſuivant ſon objet, honnête pour celui qui l'éprouve, & utile à la ſociété ; mais ſi c'eſt une manie, elle eſt bientôt injuſte, artificieuſe & aviliſſante par les manœuvres qu'elle emploie : l'orgueil fait faire autant de baſſeſſes que l'intérêt. Voilà ce qui produit tant de réputations uſurpées & peu ſolides.

Rien ne rendroit plus indifférent ſur la réputation, que de voir comment elle s'établit ſouvent, ſe détruit, ſe varie, & quels ſont les auteurs de ces révolutions.

A peine un homme paroît-il dans quelque carriere que ce ſoit, pour peu qu'il

montre de difpofitions heureufes, quelquefois même fans cela, que chacun s'empreffe de le fervir, de l'annoncer, de l'exalter : c'eft toujours en commençant qu'on eft un prodige. D'où vient cet empreffement ? Eft-ce générofité, bonté ou juftice? Non, c'eft envie, fouvent ignorée de ceux qu'elle excite. Dans chaque carriere il fe trouve toujours quelques hommes fupérieurs. Les fubalternes ne pouvant afpirer aux premieres places, cherchent à en écarter ceux qui les occupent, en leur fufcitant des rivaux.

On dira peut-être qu'il doit être indifférent, par qui les premiers rangs foient occupés, à ceux qui n'y peuvent parvenir; mais c'eft bien peu connoître les paffions, que de les faire raifonner. Elles ont des motifs, & jamais de principes. L'envie fent & agit, ne réfléchit ni ne prévoit : fi elle réuffit dans fon entreprife, elle cherche auffi-tôt à detruire fon propre ouvrage. On tâche de précipiter du faîte celui à qui on a prêté la main pour faire les premiers pas : on ne lui pardonne point de n'avoir plus befoin de fecours.

C'eſt ainſi que les réputations ſe forment & ſe détruiſent. Quelquefois elles ſe ſoutiennent, ſoit par la ſolidité du mérite qui les affermit, ſoit par l'artifice de celui qui, ayant été élevé par la cabale, ſait mieux qu'un autre les reſſorts qui la font mouvoir, ou qui embarraſſent ſon action.

Il arrive ſouvent que le public eſt étonné de certaines réputations qu'il a faites; il en cherche la cauſe, & ne pouvant la découvrir, parce qu'elle n'exiſte pas, il n'en conçoit que plus d'admiration & de reſpect pour le fantôme qu'il a créé. Ces réputations reſſemblent aux fortunes, qui, ſans fonds réels, portent ſur le crédit, & n'en ſont que plus brillantes.

Comme le public fait des réputations par caprice, des particuliers en uſurpent par manege ou par une ſorte d'impudence, qu'on ne doit pas même honorer du nom d'amour-propre. Ils annoncent qu'ils ont beaucoup de mérite : on plaiſante d'abord de leurs prétentions; ils répetent les mêmes propos ſi ſouvent, & avec tant de confiance, qu'ils viennent à bout d'en impoſer. On ne ſe ſouvient plus par qui on les

a entendu tenir, & l'on finit par les croire ; cela se répete, & se répand comme un bruit de ville, qu'on n'approfondit point.

On fait même des associations pour ces sortes de manœuvres ; c'est ce qu'on appelle *une cabale*.

On entreprend de dessein formé de faire une réputation, & l'on en vient à bout.

Quelque brillante que soit une telle réputation, il n'y a quelquefois que celui qui en est le sujet qui en soit la dupe. Ceux qui l'ont créée, savent à quoi s'en tenir, quoiqu'il y en ait aussi qui finissent par respecter leur propre ouvrage.

D'autres, frappés du contraste de la personne & de sa réputation, ne trouvant rien qui justifie l'opinion publique, n'osent manifester leur sentiment propre. Ils acquiescent au préjugé, par timidité, complaisance ou intérêt ; de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre quantité de gens répéter le même propos, qu'ils désavouent tous intérieurement. La plupart des hommes n'osent ni blâmer ni louer seuls, &

ne ſont pas moins timides pour protéger que pour attaquer ; il y en a peu qui aient le courage de ſe paſſer de courtiſans ou de complices, je ne dis pas pour manifeſter leur ſentiment, mais pour y perſiſter ; ils tâchent de s'y affermir eux-mêmes, en le ſuggérant à d'autres, ſinon ils l'abandonnent.

Quoi qu'il en ſoit, les réputations uſurpées, qui produiſent le plus d'illuſion, ont toujours un côté ridicule qui devroit empêcher d'en être fort flaté. Cependant on voit quelquefois employer les mêmes manœuvres par ceux qui auroient aſſez de mérite pour s'en paſſer.

Quand le mérite ſert de baſe à la réputation, c'eſt une grande mal adreſſe que d'y joindre l'artifice, parce qu'il nuit plus à la réputation méritée, qu'il ne ſert à celle qu'on ambitionne. Si le public vient à reconnoître ce manege dans un homme qui d'ailleurs a des talens, & tôt ou tard il le reconnoît, il ſe révolte, & dégrade la gloire la mieux acquiſe. C'eſt une injuſtice, mais il ne faut pas le mettre en droit d'être injuſte. L'envie, à qui les pré-

textes suffisent, s'applaudit d'avoir des motifs, les saisit avec ardeur, & les emploie avec adresse. Elle ne pardonne au mérite que lorsqu'elle est trompée par sa propre malignité, & qu'elle croit remarquer des défauts qui lui servent de pâture. Elle se console en croyant rabaisser d'un côté ce qu'elle est forcée d'admirer d'un autre; elle cherche moins à détruire ce qu'elle se flate d'outrager.

Une sorte d'indifférence sur son propre mérite, est le plus sûr appui de la réputation; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumiere éblouit. La modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire.

Si l'artifice est un moyen honteux pour la réputation, il y a un art, & même un art honnête qui naît de la prudence, de la sagesse, & qui n'est pas à dédaigner. Les gens d'esprit ont plus d'avantages que les autres, non-seulement pour la gloire, mais encore pour acquérir & mériter la réputation de vertu. Une intelligence fine, aussi contraire à la fausseté qu'à l'imprudence, un discernement prompt & sûr,

fa it qu'on place les bienfaits avec choix, qu'on parle, qu'on fe taît, & qu'on agit à propos. Il n'y a perfonne qui n'ait quelquefois occafion de faire une action honnête, courageufe, & toutefois fans danger. Le fot la laiffe paffer, faute de l'appercevoir ; l'homme d'efprit la fent & la faifit. L'expérience prouve cependant que l'efprit feul n'y fuffit pas, & qu'il faut encore un cœur noble, pour employer cet art heureux.

J'ai vu de ces fuccès brillans, & je fuis perfuadé que celui même qui étoit comblé d'éloges, fentoit combien il lui en avoit peu coûté pour les obtenir, mais il n'en étoit pas moins louable.

J'en ai remarqué d'autres qui, avec la bienféance dans le cœur, avec les actes de vertus les plus fréquens, faute d'intelligence & d'*à propos*, n'étoient pas, à beaucoup près, auffi eftimés qu'eftimables. Leur mérite ne faifoit point de fenfation ; à peine le foupçonnoit-on. Il eft vrai que fi par un heureux hafard le mérite fimple & uni vient à être remarqué, il acquiert l'éclat le plus fubit. On le loue avec

complaifance, on voudroit encore l'augmenter; l'envie même y applaudit fans fortir de fon caractere, elle en tire parti pour en humilier d'autres.

Si les réputations fe forment & fe détruifent avec facilité, il n'eft pas étonnant qu'elles varient, & foient fouvent contradictoires dans la même perfonne. Tel a une réputation dans un lieu, qui dans un autre en a une toute différente : il a celle qu'il mérite le moins, & on lui refufe celle à laquelle il a le plus de droit. On en voit des exemples dans tous les ordres. Je ne puis me difpenfer d'entrer dans quelques détails, qui rendront les principes plus fenfibles par l'application que j'en vais faire.

Un homme eft taxé d'avarice, parce qu'il méprife le fafte, & fe refufe le fuperflu, pour fournir le néceffaire à des malheureux ignorés. On loue la générofité d'un autre, qui répand avec oftentation ce qu'il ravit avec artifice ou violence ; il fait des préfens, & refufe le paiement de fes dettes : on admire fa magnificence, quand il eft à la fois victime du fafte & de l'avarice.

On accuſe d'inſolence un homme qui ne fléchit pas avec baſſeſſe ſous une autorité uſurpée, ou tyrannique : on reproche l'emportement à un autre, parce qu'il n'a pas porté la patience juſqu'à l'aviliſſement. Comme elle a ſes bornes, les gens naturellement doux finiſſent ſouvent par avoir tort mal-à-propos, quand la meſure eſt comble. On ne ſauroit croire combien il importe, pour le bien de la paix, de ne ſe pas laiſſer trop vexer, à moins que l'on ne conſente à être avili.

On vante, au contraire, la douceur d'un homme entier, opiniâtre par caractere, & poli par orgueil.

Une femme eſt déshonorée, parce qu'elle a conſtaté ſa faute par l'éclat de ſa douleur & de ſa honte; tandis qu'un autre ſe met à couvert de tout reproche par l'excès de ſon impudence : celle-ci n'eſt pas même l'objet d'un mépris ſecret. Les hommes haïſſent ce qu'ils n'oſeroient punir; mais ils ne mépriſent que ce qu'ils oſent blâmer hautement. Leurs actions déterminent plus leurs jugemens, que leurs jugemens ne réglent leurs actions.

Si l'on passe des simples particuliers à ceux qui, paroissant sur un théatre plus éclairé, sont à portée d'être mieux connus, on verra qu'on n'en juge pas avec plus de justice.

Un ministre est taxé de dureté, parce-qu'il est juste, qu'il rejette des sollicitations payées, & refuse de se prêter à ce que les courtisans appellent *des affaires:* commerce injurieux au mérite, scandaleux pour le public, avilissant pour l'autorité, dangereux pour l'état, & malheureusement trop commun.

On loue la bonté d'un autre, parce qu'on peut le séduire, le tromper, & le faire servir d'instrument à l'injustice.

Un prince passe pour sévere, parce qu'il aime mieux prévenir les fautes, que d'être obligé de les punir; de cruauté, parce qu'il réprime les tyrannies subalternes, de toutes les plus odieuses. Les loix cruelles contre les oppresseurs sont les plus douces pour la société; mais l'intérêt particulier se fait toujours le législateur de l'ordre public.

Louis XII, un des meilleurs, & par conséquent

ſéquent des plus grands rois que la France ait eus, fut accuſé d'avarice, parce qu'il ne fouloit pas les peuples, pour enrichir des favoris ſans mérite. Le peuple doit être le favori d'un roi ; & les princes n'ont droit au ſuperflu, que lorſque les peuples ont le néceſſaire. Les reproches qu'on oſoit lui faire ne prouvoient que ſa bonté. On porta l'inſolence juſqu'à le jouer ſur le théatre. *J'aime mieux*, dit ce prince honnête homme, *que mon avarice les faſſe rire, que ſi elle les faiſoit pleurer.* Il ajoutoit : *Leurs plaiſanteries prouvent ma bonté ; car ils n'oſeroient pas les faire ſous tout autre prince.* Il avoit raiſon ; les reproches des courtiſans valent ſouvent des éloges, & leurs éloges ſont des piéges.

A l'égard des réputations de probité, il eſt étonnant qu'il n'y en ait pas plus d'établies, attendu la facilité avec laquelle on l'uſurpe quelquefois. On ne voyoit jadis que des hypocrites de vertu ; on trouve aujourd'hui des hypocrites de vice. Des gens ayant remarqué qu'une vertu auſtere n'eſt pas toujours exempte d'un peu de dureté, parce qu'on eſt moins circonſpect

quand on eft irréprochable, & qu'on s'obferve moins quand on ne craint pas de fe trahir ; ces gens tirent parti de leur férocité naturelle, & fouvent la portent à l'excès, pour établir la févérité de leur vertu : leurs déclamations contre l'impudence font des preuves continuelles de la leur. Qu'il y a de ces gens dont la dureté fait toute la vertu ! L'étourderie eft encore une preuve très-équivoque de la franchife ; on ne devroit fe fier qu'à l'étourderie de ceux à qui elle eft fouvent préjudiciable.

La dureté & l'étourderie font des défauts de caractere qui n'excluent pas abfolument, & fuppofent encore moins la vertu, mais qui la gâtent quand ils s'y trouvent unis. Cependant combien de fois a-t-on été trompé par cet extérieur ?

Si l'on foufcrit légérement à certaines réputations de probité, on en flétrit fouvent avec une témérité encore plus blâmable, par paffion, par intérêt. On abufe du malheur d'un homme pour attaquer fa probité. On s'éleve contre la réputation des autres, uniquement pour donner opinion de fa vertu.

Si un homme a le courage de défendre une réputation qu'il croit injuſtement attaquée, on ne lui fait pas toujours l'honneur de le regarder comme une dupe, ce ſoupçon ſeroit trop ridicule; on ſuppoſe qu'il a intérêt de ſoutenir une theſe extraordinaire. Qu'on ſe ſoit viſiblement trompé en jugeant défavorablement, on n'eſt ſuſpect que d'un excès de ſagacité; mais ſi c'eſt en jugeant trop favorablement, c'eſt, dit-on, le comble de l'imbécillité: cependant l'erreur eſt la même, & le caractere eſt très-différent.

Ces faux jugemens ne partent pas toujours de la malignité. Les hommes font beaucoup d'injuſtices ſans méchanceté, par légéreté, précipitation, ſotiſe, témérité, imprudence.

Les déciſions haſardées avec le plus de confiance font le plus d'impreſſion. Eh! qui ſont ceux qui jouiſſent du droit de prononcer? Des gens qui, à force de braver le mépris, viennent à bout de ſe faire reſpecter, & de donner le ton; qui n'ont que des opinions & jamais de ſentimens, qui en changent, les quittent, & les re-

prennent, sans le savoir, ni s'en douter, ou qui sont opiniâtres sans être constans.

Voilà cependant les juges des réputations ; voilà ceux dont on méprise le sentiment, & dont on recherche le suffrage ; ceux qui procurent la considération, sans en avoir eux-mêmes aucune.

La considération est différente de la célébrité. La renommée même ne la donne pas toujours, & l'on peut en avoir sans imposer par un grand éclat.

La considération est un sentiment d'estime mêlé d'une sorte de respect personnel qu'un homme inspire en sa faveur. On en peut jouir également parmi ses inférieurs, ses égaux & ses supérieurs en rang & naissance. On peut dans un rang élevé, ou avec une naissance illustre avec un esprit supérieur, ou des talens distingués ; on peut même avec de la vertu, si elle est seule & dénuée de tous les autres avantages, être sans considération. On peut en avoir avec un esprit borné, ou malgré l'obscurité de la naissance & de l'état.

La considération ne suit pas nécessairement le grand homme ; l'homme de mé-

rite y a toujours droit; & l'homme de mérite eft celui qui, ayant toutes les qualités & tous les avantages de fon état, ne les ternit par aucun endroit. Pour donner enfin une idée plus précife de la confidération, on l'obtient par la réunion du mérite, de la décence, du refpect pour foi-même, par le pouvoir connu d'obliger & de nuire, & par l'ufage éclairé qu'on fait du premier, en s'abftenant de l'autre.

L'*efpece*, terme nouveau, mais qui a un fens jufte, eft l'oppofé de l'homme de confidération. Il y en a de toutes claffes. L'*efpece*, eft celui qui, n'ayant pas le mérite de fon état, fe prête encore de lui-même à fon aviliffement perfonnel : il manque plus à foi qu'aux autres. Un homme d'un haut rang peut être une *efpece* ; un autre de bas état peut avoir de la confidération.

Si l'on acquiert la confidération, on l'ufurpe auffi. Vous voyez des hommes dont on vante le mérite : fi l'on veut examiner en quoi il confifte, on eft étonné du vide ; on trouve que tout fe borne à un air, un ton d'importance & de fuffifan-

ce ; un peu d'impertinence n'y nuit pas ; & quelquefois le maintien suffit. Ils se sont portés pour respectables, & on les respecte : sans quoi on n'iroit pas jusqu'à les estimer.

On doit conclure de l'analyse que nous venons de faire, & de la discussion dans laquelle nons sommes entrés, que la renommée est le prix des talens supérieurs, soutenus de grands efforts, dont l'effet s'étend sur les hommes en général, ou du moins sur une nation ; que la réputation a moins d'étendue que la renommée, & quelquefois d'autres principes ; que la réputation usurpée n'est jamais sûre ; que la plus honnête est toujours la plus utile, & que chacun peut aspirer à la considération de son état.

CHAPITRE VI.

Sur les Grands Seigneurs.

APRÈS avoir conſidéré des objets qui regardent les hommes en général, portons nos réflexions ſur quelques claſſes de la ſociété, & commençons par les grands Seigneurs.

Grand ſeigneur eſt un mot dont la réalité n'eſt plus que dans l'hiſtoire. Un grand ſeigneur étoit un homme ſujet par ſa naiſſance, grand par lui-même, ſoumis aux loix, mais aſſez puiſſant pour n'obéir que librement, ce qui en faiſoit ſouvent un rébelle contre le ſouverain, & un tyran pour les autres ſujets. Il n'y en a plus. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait, & qu'il ne doive toujours ſe trouver dans une monarchie une claſſe ſupérieure de ſujets, qu'on nomme des ſeigneurs, auxquels on rend des reſpects d'uſage, & dont quelques-uns les obtiendroient par leur mérite perſonnel.

Le peuple a pu gagner à l'abaiſſement

des seigneurs : ceux-ci ont encore plus perdu ; mais il est plus avantageux à l'Etat qu'ils aient tout perdu, que s'ils avoient tout conservé.

Si l'on s'avisoit aujourd'hui de faire la liste de ceux à qui l'on donne, ou qui s'attribuent le titre de seigneur, on ne seroit pas embarrassé de savoir par qui la commencer, mais il seroit impossible de marquer précisément où elle doit finir. On arriveroit jusqu'à la bourgeoisie, sans avoir distingué une nuance de séparation. Tout ce qui va à Versailles croit aller à la Cour, & en être.

La plupart de ceux qui passent pour des seigneurs, ne le sont que dans l'opinion du peuple, qui les voit sans les approcher. Frappé de leur éclat extérieur, il les admire de loin, sans savoir qu'il n'a rien à espérer, & qu'il n'en a guere plus à craindre. Le peuple ignore que, pour être ses maîtres par accident, ils sont obligés d'être ailleurs, comme il est lui-même à leur égard.

Plus élevés que puissans, un faste ruineux & presque nécessaire, les met con-

tinuellement dans le beſoin des grâces, & hors d'état de ſoulager un honnête homme, quand ils en auroient la volonté. Il faudroit pour cela qu'ils donnaſſent des bornes au luxe, & le luxe n'en admet d'autres que l'impuiſſance de croître ; il n'y a que les beſoins qui ſe reſtraignent, pour fournir au ſuperflu.

A l'égard de la crainte qu'ils peuvent inſpirer, je ſais combien on peut m'oppoſer d'exemples contraires à mon ſentiment ; mais c'eſt l'erreur où l'on eſt à ce ſujet qui les multiplie. Cette crainte s'évanouiroit, ſi l'on faiſoit attention que les grands & les petits ont le même maître, qu'ils ſont liés par les mêmes loix, & qu'elles ſont rarement ſans effet, quand on les reclame hardiment ; mais ce courage n'eſt pas ordinaire, & il en faut plus pour anéantir une puiſſance imaginaire, que pour réſiſter à une puiſſance réelle.

Les hommes ont plus de timidité dans l'eſprit que dans le cœur ; & les eſclaves volontaires ſont plus de tyrans que les tyrans ne ſont d'eſclaves forcés.

C'eſt, ſans doute, ce qui a fait diſtin-

guer le courage d'esprit du courage de cœur ; distinction très-juste, quoiqu'elle ne soit pas toujours bien fixée. Il me semble que le courage d'esprit consiste à voir les dangers, les périls, les maux & les malheurs précisément tels qu'ils sont, & par conséquent les ressources. Les voir moindres qu'ils ne sont, c'est manquer de lumieres ; les voir plus grands, c'est manquer de cœur : la timidité les exagere, & par-là les fait croître ; le courage aveugle les déguise, & ne les affoiblit pas toujours ; l'un & l'autre mettent hors d'état d'en triompher.

Le courage d'esprit suppose & exige souvent celui du cœur : le courage de cœur n'a guere d'usage que dans les maux matériels, les dangers physiques, ou ceux qui y sont relatifs. Le courage d'esprit a son application dans les circonstances les plus délicates de la vie. On trouve aisément des hommes qui affrontent les périls les plus évidens : on en voit rarement qui, sans se laisser abattre par un malheur, sachent en tirer des moyens pour un heureux succès. Combien a-t-on vu d'hom-

mes timides à la Cour qui étoient des héros à la guerre ?

Pour revenir aux grands, ceux qui ſont les dépoſitaires de l'autorité ne ſont pas préciſément ceux qu'on appelle des ſeigneurs. Ceux-ci ſont obligés d'avoir recours aux gens en place, & en ont plus ſouvent beſoin que le peuple qui, condamné à l'obſcurité, n'a ni l'occaſion de demander, ni la prétention d'eſpérer.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des ſeigneurs qui ont du crédit ; mais ils ne le doivent qu'à la conſidération qu'ils ſe ſont faite, à des ſervices rendus, au beſoin que l'Etat en a, ou qu'il en eſpere.

Mais les grands, qui ne ſont que grands, n'ayant ni pouvoir, ni crédit direct, cherchent à y participer par le manege, la ſoupleſſe & l'intrigue, caracteres de la foibleſſe. Les dignités, enfin, n'attirent guere que des reſpects ; les places ſeules donnent le pouvoir. Il y a très-loin du crédit du plus grand ſeigneur à celui du moindre miniſtre, ſouvent même d'un premier commis.

Quelques frappantes que ſoient ces diſ-

tinctions, il femble que ceux qui vivent à la Cour les fentent plus qu'ils ne les voient; leur conduite y eft plus conforme que leurs idées; car ils n'ont pas befoin de réflexion pour favoir à qui il leur importe de plaire. A l'égard du peuple, il ne s'en doute feulement pas, & c'eft un des plus grands avantages des feigneurs : c'eft par-là qu'ils en exigent, comme un tribut, tous les fervices qu'il leur rend avec foumiffion.

Ce n'eft pas uniquement par timidité que leurs inférieurs héfitent à les preffer fur des engagemens, fur des dettes; ils ne font pas bien sûrs du droit qu'ils en ont : le fafte d'un feigneur en impofe au malheureux même qui en a fait les frais; il tombe dans le refpect devant fon ouvrage, comme le fculpteur adora en tremblant le marbre dont il venoit de faire un Dieu.

Il eft vrai que fi ce grand même tombe dans un malheur décidé, le peuple devient fon plus cruel perfécuteur. Son refpect étoit une adoration, fon mépris reffemble à l'impiété; l'idole n'étoit que renverfée, le peuple la foule aux pieds.

Les grands font fi perfuadés de la confidération

ſidération que le faſte leur donne, aux yeux mêmes de leurs pareils, qu'ils font tout pour le ſoutenir. Un homme de la Cour eſt avili dès qu'il eſt ruiné ; & cela eſt au point que celui qui ſe maintient par des reſſources criminelles, eſt encore plus conſidéré que celui qui a l'ame aſſez noble pour ſe faire une juſtice ſévere ; mais auſſi lorſqu'on ſuccombe après avoir épuiſé les reſſources les plus injuſtes, c'eſt le comble de l'aviliſſement, parce qu'il n'y a de vice bien reconnu que celui qui eſt joint au malheur. On ne lui trouve plus cet *air noble* qu'on admiroit auparavant. C'eſt que rien ne contribue tant à le faire trouver dans quelqu'un, que de croire d'avance qu'il doit l'avoir.

Je haſarderai à ce ſujet une réflexion ſur ce qu'on appelle *noble*. Ce terme dans ſon acception générale, ſignifie ce qui eſt diſtingué, relevé au-deſſus des choſes de même genre. On l'entend ainſi, ſoit au phyſique, ſoit au moral, en parlant de la naiſſance, de la taille, du maintien, des manieres, d'une action, d'un procédé, du ſtyle, du langage, &c. L'air noble

devroit donc aussi se prendre dans le même sens ; mais il me semble que l'application en a dû changer, & n'a pas, dans tous les tems, fait naître la même idée.

Dans l'enfance d'une nation, l'air noble étoit vraisemblablement un extérieur qui annonçoit la force & le courage. Ces qualités donnoient à ceux qui en étoient doués la supériorité sur les autres hommes. Mais dans les sociétés formées, les enfans ayant succédé au rang de leurs peres, & n'ayant plus qu'à jouir du fruit des travaux de leurs ancêtres, ils se plongerent dans la molesse. Les corps s'énerverent, successivement les races ne parurent plus les mêmes. Cependant comme on continua de rendre les mêmes respects aux mêmes dignités, les enfans qu'on en voyoit revêtus avoient un extérieur si différent des peres, qu'on a dû prendre une idée très-opposée à celle de *l'ancien air noble*, qui avoit été synonyme de grand. Celui d'aujourd'hui doit donc être une figure délicate & foible, sur-tout si elle est décorée de marques de dignités ; car c'est principalement ce qui fait reconnoître l'air

noble. En effet, on ne l'accorderoit pas aujourd'hui à une figure d'Athlete ; la comparaiſon la plus obligeante qu'en feroient les gens du grand monde, ſeroit celle d'un grenadier, d'un beau ſoldat ; mais ſi les marques de dignités s'y trouvoient jointes, comme la nature conſerve toujours ſes droits, il éclipſeroit alors tous les *petits airs nobles* modernes, par un *air de grandeur*, auquel ils ne peuvent prétendre. Il y a une grande diſtance de l'un à l'autre.

Le véritable air noble pour l'homme puiſſant, en place, en dignité, c'eſt l'air qui annonce, qui promet de la bonté, & qui tient parole.

CHAPITRE VII.

Sur le Crédit.

CE que je viens de dire ſur les grands, me donne occaſion d'examiner ce que c'eſt que le crédit, ſa nature, ſes principes & ſes effets.

Le crédit eſt l'uſage de la puiſſance d'autrui, & il eſt plus ou moins grand à proportion que cet uſage eſt plus ou moins fort, & plus ou moins fréquent *. Le crédit marque donc une ſorte d'infériorité, du moins relativement à la puiſſance qu'on emploie, quelque ſupériorité qu'on eût à d'autres égards.

Auſſi parle-t-on du crédit d'un ſimple particulier auprès d'un grand, de celui d'un grand auprès d'un miniſtre, de celui du miniſtre auprès du ſouverain ; & ſans que l'eſprit y faſſe attention, l'idée qu'on

* Le crédit en commerce & en finance ne préſente pas une autre idée ; c'eſt l'uſage des fonds d'autrui.

a du crédit eſt ſi déterminée, qu'il n'y a perſonne qui ne trouvât ridicule d'entendre parler du crédit du roi, à moins qu'on ne parlât de celui qu'il auroit dans l'Europe parmi les autres ſouverains, dont la réunion forme à ſon égard une eſpece de ſupériorité.

Un prince, avec une puiſſance bornée, peut avoir plus de crédit dans l'Europe qu'un roi très-grand par lui-même, & abſolu chez lui. La puiſſance de celui-ci pourroit ſeule être un obſtacle à ce crédit. Il n'y a point de ſiecle qui n'en ait fourni des exemples, & l'on a vu quelquefois des particuliers l'emporter à cet égard ſur des ſouverains.

Heinſius, grand penſionnaire de Hollande, avoit autant ou plus de crédit que les princes de ſon tems, pendant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. L'abus qu'il en fit ruina ſa patrie.

Je n'entrerai pas là-deſſus dans un détail étranger à mon ſujet ; je ne veux conſidérer que ce qui a rapport à de ſimples particuliers.

Le crédit eſt donc la relation du beſoin



à la puissance, soit qu'on la reclame pour soi ou pour autrui; avec la distinction, qu'obtenir un service pour autrui, c'est crédit; l'obtenir pour soi-même, ce n'est que faveur.

Le crédit n'est donc pas extrêmement flateur par sa nature, mais il peut l'être par ses principes & par ses effets. Ses principes sont l'estime & la considération personnelles dont on jouit, l'inclination dont on est l'objet, l'intérêt qu'on présente, ou la crainte qu'on inspire.

Le crédit fondé sur l'estime est celui dont on devroit être le plus flaté, & il pourroit être regardé comme une justice rendue au mérite. Celui qu'on doit à l'inclination, moins honorable par lui-même, est ordinairement plus sûr que le premier. L'un & l'autre cédent presque toujours à l'espérance ou à la crainte, c'est-à-dire, à l'intérêt, puisque ce sont deux effets d'une même cause. Ainsi, quand ces différens motifs sont en concurrence, il est aisé de juger quel est celui qui doit prévaloir.

Les deux premiers ne sont pas commu-

nément fort puiſſans. On n'accorde qu'à regret au mérite, cela reſſemble trop à la juſtice, & l'amour-propre eſt plus flaté de faire des grâces. D'un autre côté, l'inclination détermine moins qu'on ne s'imagine à obliger, quoiqu'elle y faſſe trouver du plaiſir; elle eſt ſouvent ſubordonnée à beaucoup d'autres motifs, à des plaiſirs qui l'emportent ſur celui de l'amitié, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi honnêtes.

D'ailleurs, les hommes en place ont peu d'amis, & ne s'en embarraſſent guere. L'ambition & les affaires les occupent trop pour laiſſer dans leur cœur place à l'amitié, & celle qu'on a pour eux reſſemble à un culte. Quand ils paroiſſent ſe livrer à leurs amis, ils ne cherchent qu'à ſe délaſſer par la diſſipation. Ils deviennent des eſpeces d'enfans gâtés qui ſe laiſſent aimer ſans reconnoiſſance, & qui s'irritent à la moindre contradiction qu'éprouvent leurs volontés ou leurs fantaiſies. Il faut convenir qu'ils ont ſouvent occaſion de connoître les hommes, d'apprendre à les eſtimer peu, & à ne pas compter ſur eux. Ils ſavent qu'ils ſont plus

affiégés par intérêt, que recherchés par goût & par eftime, même quand ils en font dignes. Ils voient les manœuvres baffes & criminelles que les concurrens emploient auprès d'eux les uns contre les autres, & jugent s'ils doivent être fort fenfibles à leur attachement. Quoique l'adulation les flate, comme fi elle étoit fincere, le motif bas ne leur en échappe pas toujours, & ils ont l'expérience de la défertion que leurs pareils ont éprouvée dans la difgrace. Un peu de défiance eft donc pardonnable aux gens en place, & leur amitié doit être plus éclairée, plus circonfpecte que celle des autres.

Si le mérite & l'amitié donnent fi peu de part au crédit, il ne fera plus qu'un tribut payé à l'intérêt, un pur échange dont l'efpérance & la crainte décident & font la monnoie. On ne refufe guere ceux qu'on peut obliger avec gloire, & dont la reconnoiffance honore le bienfaiteur : cette gloire eft l'intérêt qu'il en retire. On refufe encore moins ceux dont on efpere du retour, parce que cette efpérance eft un intérêt plus fenfible à la plupart des

hommes ; & l'on accorde presque tout à ceux dont on craint le ressentiment, surtout si l'on peut cacher cette crainte sous le masque de la prévenance. Mais si l'on ne peut pas dissimuler son vrai motif, on prend facilement son parti. Il semble qu'on lise dans le cœur des hommes qu'ils approuveront intérieurement la conduite qu'ils auroient eux-mêmes.

La crainte qu'on dissimule le moins est celle qu'inspirent certaines gens à la Cour, dont on méprise l'état, mais que l'intimité domestique ou des circonstances peuvent rendre dangereux. On a pour eux des ménagemens qui donnent à la crainte un air de prudence ; c'est pourquoi on n'en rougit point, parce qu'il semble que le caractere ne sauroit être avili de ce qui fait honneur à l'esprit. Les sollicitations, les simples recommandations de ces sortes de gens l'emportent souvent sur celles des plus grands seigneurs, & toujours sur celles des amis, sur-tout s'ils sont anciens, car les nouveaux ont plus d'avantages. On fait tout pour ceux qu'on veut gagner ou achever d'engager, & rien pour ceux dont

on eſt sûr. Le privilége d'un ancien ami n'eſt guere que d'être refuſé de préférence, & obligé d'approuver le refus, trop heureux ſi par un excès de confiance on lui fait part des motifs.

Tant de circonſtances concourent & ſe croiſent quelquefois dans les moindres graces, qu'il ſeroit difficile de dire comment & par qui elles ſont accordées. Il arrive de-là qu'on donne ſans généroſité, & qu'on reçoit ſans reconnoiſſance, parce qu'il eſt rare que le bienfait tombe ſur le beſoin, & encore plus rare qu'il le prévienne. On refuſe durement le néceſſaire, on accorde aiſément le ſuperflu ; on offre les ſervices, on refuſe les ſecours.

L'intérêt, la conſidération qu'on eſpere, & la généroſité, ſont donc les principaux moteurs des gens en crédit.

Ceux qui n'emploient le leur que par intérêt ne méritent pas même de paſſer pour avoir du crédit. Ce ne ſont plus que de vils protégés, dont l'aviliſſement rejaillit ſur les protecteurs. Une grace payée avilit celui qui la reçoit, & déshonore celui qui la fait.

Quand on ſe propoſe la conſidération pour objet, on emploie communément ſon crédit pour le faire connoître & lui donner de l'éclat. La ſeule réputation d'en avoir eſt un des plus sûrs moyens de l'affermir, de l'étendre, & même de le procurer; en tout cas, elle eſt un prix ſi flateur, que bien des gens en ſacrifieroient la réalité à l'apparence. Combien en voit-on qui ſont accablés de ſollicitations ſur une fauſſe réputation de crédit, & qui, pour conſerver la conſidération qu'ils tirent de cette erreur, ſe gardent bien d'écarter les importuns en les détrompant?

Cependant, ceux qui en obligeant ne ſe propoſent qu'un bien ſi frivole, doivent être perſuadés, quelque crédit qu'ils aient, qu'ils ne ſauroient rendre autant de ſervices qu'ils font de mécontens.

Il ne ſeroit pas impoſſible qu'en ne s'occupant que du deſir d'obliger, on ſe fît une réputation très-oppoſée, parce que le volume des bienfaits ne peut jamais égaler le volume des beſoins. Il n'y a point de crédit qui ne ſoit au-deſſous de la réputa-

tion qu'il procure. Les moindres preuves de crédit multiplient les demandes.

Un homme qui a rendu plusieurs services par générosité, peut être regardé comme désobligeant, parce qu'il n'est pas en état de rendre tous ceux qu'on exige de lui. C'est par cette raison que les gens en place ne sauroient employer trop d'humanité pour adoucir les refus nécessaires.

On pourroit penser que la reconnoissance de ceux qu'ils obligent, doit les consoler de l'injustice de ceux qu'ils ont blessés par des refus forcés; mais il n'est que trop ordinaire de voir des gens demander les graces avec ardeur, & souvent avec bassesse, les recevoir comme une justice, avec froideur, & tâcher de persuader qu'ils n'avoient pas fait la moindre démarche, & qu'on a prévenu leurs desirs. Cette conduite n'est sûrement pas l'effet d'une reconnoissance délicate qui veut laisser au bienfaiteur la gloire d'une justice éclairée.

Il s'en faut bien que je veuille dégoûter les bienfaiteurs; je veux, au contraire, prévenir leurs dégoûts, en leur inspirant

un

un ſentiment déſintéteſſé, noble, & dont le ſuccès eſt toujours sûr; c'eſt de n'obliger que par généroſité, de ne chercher en obligeant que le plaiſir d'obliger; ſalaire infaillible, & que l'ingratitude des hommes ne ſauroit ravir. Mais ſi les bienfaiteurs ſont ſenſibles à la reconnoiſſance, que leurs bienfaits cherchent le mérite, parce qu'il n'y a que le mérite de reconnoiſſant.

CHAPITRE VIII.

Sur les Gens à la mode.

De tous les peuples, le François est celui dont le caractere a dans tous les tems éprouvé le moins d'altération ; on retrouve les François d'aujourd'hui, dans ceux des croisades ; & en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, généreuse, brave, sincere, présomptueuse, inconstante, avantageuse & inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, & ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les hommes le plus sociable. C'est-là son caractere propre, & c'en est un très-estimable ; mais je crains que depuis quelque tems on n'en ait abusé ; on ne s'est pas contenté d'être sociable, on a voulu être aimable, & je crois qu'on a

pris l'abus pour la perfection. Ceci a befoin de preuves, c'eft-à-dire, d'explication.

Les qualités propres à la fociété, font la politeffe fans fauffeté, la franchife fans rudeffe, la prévenance fans baffeffe, la complaifance fans flaterie, les égards fans contrainte, & fur-tout le cœur porté à la bienfaifance; ainfi l'homme fociable eft le citoyen par excellence.

L'homme aimable, du moins celui à qui l'on donne aujourd'hui ce titre, eft fort indifférent fur le bien public, ardent à plaire à toutes les fociétés où fon goût & le hafard le jetent, & prêt à en facrifier chaque particulier. Il n'aime perfonne, n'eft aimé de qui que ce foit, plaît à tous, & fouvent eft méprifé & recherché par les mêmes gens.

Par un contrafte affez bizarre, toujours occupé des autres, il n'eft fatisfait que de lui, & n'attend fon bonheur que de leur opinion, fans fonger précifément à leur eftime qu'il fuppofe apparemment, ou dont il ignore la nature. Le defir immodéré d'amufer, l'engage à immoler l'ab-

ſent qu'il eſtime le plus, à la malignité de ceux dont il fait le moins de cas, mais qui l'écoutent. Auſſi frivole que dangereux, il met preſque, de bonne foi, la médiſance & la calomnie au rang des amuſemens, ſans ſoupçonner qu'elles aient d'autres effets ; & ce qu'il y a d'heureux & de plus honteux dans les mœurs, le jugement qu'il en porte ſe trouve quelquefois juſte.

Les liaiſons particulieres de l'homme ſociable l'attachent de plus en plus à l'état, à ſes concitoyens ; celles de l'homme aimable ne font que l'écarter des devoirs eſſentiels. L'homme ſociable inſpire le deſir de vivre avec lui ; on n'aime qu'à rencontrer l'homme aimable. Tel eſt enfin dans ce caractere l'aſſemblage des vices, de frivolités & d'inconvéniens, que l'homme *aimable* eſt ſouvent l'homme le moins digne d'être aimé.

Cependant l'ambition de parvenir à cette réputation, devient de jour en jour une eſpece de maladie épidémique : Eh ! comment ne feroit-on pas flaté d'un titre qui éclipſe la vertu, & fait pardonner le vice !

Qu'un homme ſoit déshonoré au point qu'on en faſſe des reproches à ceux qui vivent avec lui, ils conviennnent de tout; ce n'eſt pas en eſſayant de le juſtifier qu'ils ſe défendent eux-mêmes: tout cela eſt vrai, vous dit-on, mais il eſt fort aimable. Il faut que cette raiſon ſoit bonne, ou bien généralement admiſe, car on n'y réplique pas. L'homme le plus dangereux dans nos mœurs, eſt celui qui eſt vicieux avec de la gaieté & des grâces; il n'y a rien que cet extérieur ne faſſe paſſer, & n'empêche d'être odieux.

Qu'arrive-t-il de-là? Tout le monde veut être aimable, & ne s'embarraſſe pas d'être autre choſe; on y ſacrifie ſes devoirs, & je dirois la conſidération, ſi on la perdoit par là. Un des plus malheureux effets de cette manie futile eſt le mépris de ſon état, le dédain de la profeſſion dont on eſt comptable, & dans laquelle on devroit toujours chercher ſa premiere gloire.

Le magiſtrat regarde l'étude, & le travail comme des ſoins obſcurs, qui ne conviennent qu'à des hommes qui ne ſont pas faits pour le monde. Il voit que ceux

qui se livrent à leurs devoirs, ne sont connus que par hasard de ceux qui en ont un besoin passager; de sorte qu'il n'est pas rare de rencontrer de ces magistrats aimables qui, dans les affaires d'éclat, sont moins des juges que des solliciteurs, qui recommandent à leurs confreres les intérêts des gens connus.

Le militaire d'une certaine classe croit que l'application au service doit être le partage des subalternes; ainsi les grades ne seroient plus que des distinctions de rang, & non pas des emplois qui exigent des fonctions.

L'homme de lettres qui, par des ouvrages travaillés, auroit pu instruire son siecle, & faire passer son nom à la postérité, néglige ses talens, & les perd, faute de les cultiver: il auroit été compté parmi les hommes illustres, il reste un homme d'esprit, de société.

L'ambition même, cette passion toujours si ardente, & autrefois si active, ne va plus à la fortune que par le manege & l'art de plaire. Les principes de l'ambitieux n'étoient pas autrefois plus justes qu'ils

ne ſont aujourd'hui, ſes motifs plus louables, ſes démarches plus innocentes; mais ſes travaux pouvoient être utiles à l'état, & quelquefois inſpirer l'émulation à la vertu.

On dira, ſans doute, que la ſociété eſt devenue, par le deſir d'y être aimable, plus délicieuſe qu'elle ne l'avoit jamais été; cela peut être: mais il eſt certain que ce qu'elle a gagné, l'état l'a perdu, & cet échange n'eſt pas un avantage.

Que ſeroit-ce ſi la contagion venoit à gagner toutes les autres profeſſions? & on peut le craindre, quand on voit qu'elle a percé dans un ordre uniquement deſtiné à l'édification, & pour lequel les qualités aimables de nos jours auroient été jadis pour le moins indécentes.

Les qualités aimables étant pour la plupart fondées ſur des choſes frivoles, l'eſtime que nous en faiſons nous accoutume inſenſiblement à l'indifférence pour celles qui devroient nous intéreſſer le plus. Il ſemble que ce qui touche le bien public nous ſoit étranger.

Qu'un grand capitaine, qu'un homme

d'étât aient rendu les plus grands services ; avant que de hasarder notre estime, nous demandons s'ils sont aimables, quels sont leurs agrémens, quoiqu'il y en ait peut-être qu'il ne sied pas toujours à un grand homme d'avoir à un degré supérieur.

Toute question importante, tout raisonnement suivi, tout sentiment raisonnable, sont exclus des sociétés brillantes, & sortent du *bon ton*. Il y a peu de tems que cette expression est inventée, & elle est déja triviale, sans en être mieux éclaircie : je vais dire ce que j'en pense.

Le *bon ton*, dans ceux qui ont le plus d'esprit, consiste à dire agréablement des riens, & ne se pas permettre le moindre propos sensé, si l'on ne le fait excuser par les grâces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire, avec autant de soin que la pudeur en exigeoit autrefois, quand il s'agissoit d'exprimer quelque idée libre. L'agrément est devenu si nécessaire, que la médisance même cesseroit de plaire, si elle en étoit dépourvue. Il ne suffit pas de nuire, il faut sur-tout amuser; sans quoi le dis-

cours le plus méchant retombe plus ſur ſon auteur que ſur celui qui en eſt le ſujet.

Ce prétendu *bon ton*, qui n'eſt qu'un abus de l'eſprit, ne laiſſe pas d'en exiger beaucoup ; ainſi il devient dans les ſots un jargon inintelligible pour eux-mêmes ; & comme les ſots font le grand nombre, ce jargon a prévalu. C'eſt ce qu'on appelle le *perſiflage*, amas fatigant de paroles ſans idées, volubilité de propos qui font rire les fous, ſcandaliſent la raiſon, déconcertent les gens honnêtes ou timides, & rendent la ſociété inſupportable.

Ce mauvais genre eſt quelquefois moins extravagant, & alors il n'en eſt que plus dangereux. C'eſt lorſqu'on immole quelqu'un, ſans qu'il s'en doute, à la malignité d'une aſſemblée, en le rendant tout à la fois inſtrument & victime de la plaiſanterie commune, par les choſes qu'on lui ſuggere, & les aveux ingénus qu'on en tire.

Les premiers eſſais de cette ſorte d'eſprit ont dû naturellement réuſſir ; & comme les inventions nouvelles vont toujours en ſe perfectionnant, c'eſt-à-dire, en

augmentant de dépravation, quand le principe en est vicieux, la méchanceté se trouve aujourd'hui l'ame de certaines sociétés, & a cessé d'être odieuse, sans même perdre son nom.

La méchanceté n'est aujourd'hui qu'une mode. Les plus éminentes qualités n'auroient pu jadis la faire pardonner, parce qu'elles ne peuvent jamais rendre autant à la société, que la méchanceté lui fait perdre, puisqu'elle en sape les fondemens, & qu'elle est par-là, sinon l'assemblage, du moins le résultat des vices. Aujourd'hui la méchanceté est réduite en art, elle tient lieu de mérite à ceux qui n'en ont point d'autre, & souvent leur donne de la considération.

Voilà ce qui produit cette foule de petits méchans subalternes & imitateurs, de caustiques fades, parmi lesquels il s'en trouve de si innocens; leur caractere y est si opposé; ils auroient été de si bonnes gens, en suivant leur cœur, qu'on est quelquefois tenté d'en avoir compassion, tant le mal leur coûte à faire. Aussi en voit-on qui abandonnent leur rôle comme

trop pénible ; d'autres perfiftent, flatés & corrompus par les progrès qu'ils ont faits. Les feuls qui aient gagné à ce travers de mode, font ceux qui, nés avec le cœur dépravé, l'imagination déréglée, l'efprit faux, bornés & fans principes, méprifans la vertu, & incapables de remords, ont le plaifir de fe voir les héros d'une fociété dont ils devroient être l'horreur.

Un fpectacle affez curieux eft de voir la fubordination qui régne entre ceux qui forment ces fortes d'affociations. Il n'y a point d'état où elle foit mieux réglée. Ils fe fignalent ordinairement fur les étrangers, que le hafard leur adreffe, comme on facrifioit autrefois, dans quelques contrées, ceux que leur mauvais fort y faifoit aborder. Mais lorfque les victimes nouvelles leur manquent, c'eft alors que la guerre civile commence. Le chef conferve fon empire, en immolant alternativement fes fujets les uns aux autres. Celui qui eft la victime du jour, eft impitoyablement accablé par tous les autres, qui font charmés d'écarter l'orage de deffus eux ; la cruauté eft fouvent l'effet de la crainte,

c'eſt le courage des lâches. Les ſubalternes s'eſſaient cependant les uns contre les autres ; on cherche à ne ſe lancer que des traits fins ; on voudroit qu'ils fuſſent piquans ſans être groſſiers ; mais comme l'eſprit n'eſt pas toujours auſſi léger que l'amour-propre eſt ſenſible, on en vient ſouvent à ſe dire des choſes ſi outrageantes, qu'il n'y a que l'expérience qui empêche d'en craindre les ſuites. Si l'on pouvoit cependant imaginer quelque tempérament honnête entre le caractere ombrageux & l'aviliſſement volontaire, on ne vivroit pas avec moins d'agrément, & l'on auroit plus d'union & d'égards réciproques.

Les choſes étant ſur le pied où elles ſont, l'homme le plus piqué n'a pas le droit de rien prendre au ſérieux, ni d'y répondre avec dureté. On ne ſe donne, pour ainſi dire, que des cartels d'eſprit ; il faudroit s'avouer vaincu, pour recourir à d'autres armes, & la gloire de l'eſprit eſt le point d'honneur d'aujourd'hui.

On eſt cependant toujours étonné que de pareilles ſociétés ne ſe déſuniſſent point par la crainte, le mépris, l'indignation ou

ou l'ennui. Il faut eſpérer qu'à force d'excès, elles finiront par faire prendre la méchanceté en ridicule, & c'eſt l'unique moyen de la détruire. On remarque que la raiſon froide eſt la ſeule choſe qui leur impoſe, & quelquefois les déconcerte.

On croiroit que l'habitude d'offenſer, rendroit ceux qui l'ont contractée incapables de ſe plier aux moyens de travailler à leur fortune. Point du tout, il vaut mieux inſpirer la crainte que l'eſtime. D'ailleurs, ces hommes qu'on prétend ſi ſinguliers, ſi cauſtiques, ſi méchans, ſi myſantropes, réuſſiſſent parfaitement auprès de ceux dont ils ont beſoin. La réputation qu'ils ſe ſont fabriquée, donne un très-grand poids à leurs prévenances ; ils deſcendent plus facilement qu'on ne croit à la flaterie baſſe. Celui qui en eſt l'objet, ne doute pas qu'il n'ait un mérite bien décidé, puiſqu'il force de tels caracteres à un ſtyle qui leur eſt ſi étranger.

Il faut convenir que les ſociétés dont je parle ſont rares ; il n'y a que la parfaitement bonne compagnie qui le ſoit davantage, & celle-ci n'eſt peut-être qu'une

belle chimere dont on approche plus ou moins. Elle reſſemble aſſez à une république diſperſée, on en trouve des membres dans toutes ſortes de claſſes; il eſt très-difficile de les réunir en un corps. Il n'y a cependant perſonne qui n'en reclame le titre pour ſa ſociété : c'eſt un mot de rallîment. Je remarque ſeulement qu'il n'y a perſonne auſſi qui ne croie qu'elle peut ſe trouver dans un ordre ſupérieur au ſien, & jamais dans une claſſe inférieure. La haute magiſtrature la ſuppoſe à la cour comme chez elle; mais elle ne la croit pas dans une certaine bourgeoiſie, qui à ſon tour a des nuances d'orgueil.

Pour l'homme de la cour, ſans vouloir entrer dans aucune compoſition ſur cet article, il croit fermement que la bonne compagnie n'exiſte que parmi les gens de ſa ſorte. Il eſt vrai qu'à eſprit égal ils ont un avantage ſur le commun des hommes, c'eſt de s'exprimer en meilleurs termes, & avec des tours plus agréables. Le ſot de la cour dit ſes ſotiſes plus élégamment que le ſot de la ville ne dit les ſiennes. Dans un homme obſcur, c'eſt une

preuve d'eſprit, ou du moins d'éducation, que de s'exprimer bien. Pour l'homme de la cour, c'eſt une néceſſité ; il n'emploie pas de mauvaiſes expreſſions, parce qu'il n'en ſait point. Un homme de la cour qui parleroit baſſement, me paroîtroit preſque avoir le mérite d'un ſavant dans les langues étrangeres. En effet, tous les talens dépendent des facultés naturelles, & ſur-tout de l'exercice qu'on en fait. Le talent de la parole, ou plutôt de la converſation, doit donc ſe perfectionner à la cour plus que par-tout ailleurs, puiſqu'on eſt deſtiné à y parler, & réduit à n'y rien dire : ainſi les tours ſe multiplient, & les idées ſe retréciſſent. Je n'ai pas beſoin, je crois, d'avertir que je ne parle ici que de ces courtiſans oiſifs, à qui Verſailles eſt néceſſaire, & qui y ſont inutiles.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que les gens d'eſprit de la cour, quand ils ont les qualités du cœur, ſont les hommes dont le commerce eſt le plus aimable ; mais de telles ſociétés ſont rares. Le jeu ſert à ſoulager les gens du monde du pénible fardeau de leur exiſtence, & les talens qu'ils

appellent quelquefois à leur ſecours, en cherchant le plaiſir, prouvent le vide de leur ame, & ne le rempliſſent pas. Ces remedes ſont inutiles à ceux que le goût, la confiance & la liberté réuniſſent.

Les gens du monde ſeroient ſans doute fort ſurpris qu'on leur préférât ſouvent certaines ſociétés bourgeoiſes, où l'on trouve, ſinon un plaiſir délicat, du moins une joie contagieuſe, ſouvent un peu de rudeſſe; mais on eſt trop heureux qu'il ne s'y gliſſe pas une demi-connoiſſance du monde, qui ne ſeroit qu'un ridicule de plus, encore ne ſe feroit-il pas ſentir à ceux qui l'auroient; ils ont le bonheur de ne connoître de ridicule que ce qui bleſſe la raiſon ou les mœurs.

A l'égard des ſociétés, ſi l'on veut faire abſtraction de quelques différences d'expreſſions, on trouvera que la claſſe générale des gens du monde, & la bourgeoiſie opulente ſe reſſemblent plus au fond qu'on ne le ſuppoſe. Ce ſont les mêmes tracaſſeries, le même vide, les mêmes miſeres. La petiteſſe dépend moins des objets que des hommes qui les enviſagent. Quant au com-

merce habituel, en général les gens du monde ne valent pas mieux, ne valent pas moins que la bourgeoiſie. Celle-ci ne gagne ou ne perd guere à les imiter. A l'exception du bas peuple qui n'a que des idées rélatives à ſes beſoins, & qui en eſt ordinairement privé ſur tout autre ſujet, le reſte des hommes eſt par-tout le même. La bonne compagnie eſt indépendante de l'état & du rang, & ne ſe trouve que parmi ceux qui penſent & qui ſentent, qui ont les idées juſtes & les ſentimens honnêtes.

CHAPITRE IX.

Sur le ridicule, la Singularité, & l'Affectation.

LE ridicule reſſemble ſouvent à ces fantômes, qui n'exiſtent que pour ceux qui y croient. Plus un mot abſtrait eſt en uſage, moins l'idée en eſt fixe, parce que chacun l'étend, la reſtraint ou la change; & l'on ne s'apperçoit de la différence des principes que par celle des conſéquences, & des applications qu'on en fait. Si l'on vouloit définir les mots que l'on comprend le moins, il faudroit définir ceux dont on ſe ſert le plus.

Le ridicule conſiſte à choquer la mode ou l'opinion, & communément on les confond aſſez avec la raiſon; cependant, ce qui eſt contre la raiſon eſt ſotiſe ou folie; contre l'équité, c'eſt crime. Le ridicule ne devroit donc avoir lieu que dans les choſes indifférentes par elles-mêmes, & conſacrées par la mode. Les habits, le langage,

les manieres, le maintien ; voilà ſon domaine, ſon reſſort : voici ſon uſurpation.

Comme la mode eſt parmi nous la raiſon par excellence, nous jugeons des actions, des idées & des ſentimens ſur leur rapport avec la mode. Tout ce qui n'y eſt pas conforme eſt trouvé ridicule. *Cela ſe fait*, ou *ne ſe fait pas :* voilà la régle de nos jugemens. *Cela doit-il ſe faire*, ou *ne ſe pas faire ?* il eſt rare qu'on aille juſques-là. En conſéquence de ce principe, le ridicule s'étend juſques ſur la vertu, & c'eſt le moyen que l'envie emploie le plus ſûrement pour en ternir l'éclat. Le ridicule eſt ſupérieur à la calomnie, qui peut ſe détruire en retombant ſur ſon auteur. La malignité adroite ne s'en fie pas même à la difformité du vice ; elle lui fait l'honneur de le traiter comme la vertu, en lui aſſociant le ridicule pour le décrier ; il devient par-là moins odieux & plus mépriſé.

Le ridicule eſt devenu le poiſon de la vertu & des talens, & quelquefois le châtiment du vice. Mais il fait malheureuſement plus d'impreſſion ſur les ames hon-

nêtes & ſenſibles, que ſur les vicieux, qui depuis quelque tems s'aguériſſent contre le ridicule ; parmi eux on en donne, on en reçoit, & l'on en rit.

Le ridicule eſt le fléau des gens du monde, & il eſt aſſez juſte qu'ils aient pour tyran un être fantaſtique.

On ſacrifie ſa vie à ſon honneur, ſouvent ſon honneur à ſa fortune, & quelquefois ſa fortune à la crainte du ridicule.

Je ne ſuis pas étonné qu'on ait quelque attention à ne pas s'y expoſer, puiſqu'il eſt d'une ſi grande importance dans l'eſprit de pluſieurs de ceux avec qui l'on eſt obligé de vivre. Mais on ne doit pas excuſer l'extrême ſenſibilité que les hommes raiſonnables ont ſur cet article. Cette crainte exceſſive a fait naître des eſſains de petits donneurs de ridicules, qui décident de ceux qui ſont en vogue, comme les marchandes de modes fixent celles qui doivent avoir cours. S'ils ne s'étoient pas emparés de l'emploi de diſtribuer les ridicules, ils en ſeroient accablés ; ils reſſemblent à ces criminels qui ſe ſont faits exécuteurs, pour ſauver leur vie.

La plus grande ſotiſe de ces êtres frivoles, & celle dont ils ſe doutent le moins, eſt de s'imaginer que leur empire eſt univerſel : s'ils ſavoient combien il eſt borné, la honte les y feroit renoncer. Le peuple n'en connoît pas le nom ; & c'eſt tout ce que la bourgeoiſie en ſait. Parmi les gens du monde, ceux qui ſont occupés ne ſont frappés que par diſtraction de ce petit peuple incommode : ceux mêmes qui en ont été, & que la raiſon ou l'âge en ont ſéparés, s'en ſouviennent à peine ; & les hommes illuſtres ſeroient trop élevés pour l'appercevoir, s'ils ne daignoient pas quelquefois s'en amuſer.

Quoique l'empire du ridicule ne ſoit pas auſſi étendu que ceux qui l'exercent le ſuppoſent, il ne l'eſt encore que trop parmi les gens du monde ; & il eſt étonnant qu'un caractere auſſi léger que le nôtre, ſe ſoit ſoumis à une ſervitude dont le premier effet eſt de rendre le commerce uniforme, languiſſant & ennuyeux.

La crainte puérile du ridicule étouffe les idées, rétrécit les eſprits, & les forme ſur un ſeul modele, ſuggere les mêmes

propos, peu intéreſſans de leur nature, & faſtidieux par la répétition. Il ſemble qu'un ſeul reſſort imprime à différentes machines un mouvement égal & dans la même direction. Je ne vois que les ſots qui puiſſent gagner à un travers qui abaiſſe, à leur niveau, les hommes ſupérieurs, puiſqu'ils ſont tous alors aſſujétis à une meſure commune où les plus bornés peuvent atteindre.

L'eſprit eſt preſque égal quand on eſt aſſervi au même ton, & ce ton eſt néceſſaire à ceux qui ſans cela n'en auroient point à eux ; il reſſemble à ces livrées qu'on donne aux valets, parce qu'ils ne ſeroient pas en état de ſe vêtir.

Avec ce ton de mode, on peut être impunément un ſot, & on regardera comme tel un homme de beaucoup d'eſprit, qui ne l'aura pas : il n'y a rien qu'on diſtingue moins de la ſotiſe que l'ignorance des petits uſages. Combien de fois a-t-on rougi à la cour, pour un homme qu'on y produiſoit avec confiance, parce qu'on l'avoit admiré ailleurs, & qu'on l'avoit annoncé avec une bonne foi imprudente? On ne s'étoit cependant pas trompé, mais on ne

l'avoit jugé que d'après la raiſon, & on le confronte avec la mode.

Ce n'eſt pas aſſez que de ne pas s'expoſer au ridicule pour s'en affranchir, on en donne à ceux qui en méritent le moins, ſouvent aux perſonnes les plus reſpectables, ſi elles ſont aſſez timides pour le recevoir. Des gens mépriſables, mais hardis, & qui ſont au fait des mœurs régnantes, le repouſſent & l'anéantiſſent mieux que les autres.

Comme le ridicule, n'ayant ſouvent rien de décidé, n'a d'exiſtence alors que dans l'opinion, il dépend en partie de la diſpoſition de celui à qui on veut le donner, & dans ce cas-là il a beſoin d'être accepté. On le fait échouer, non en le repouſſant avec force, mais en le recevant avec mépris & indifférence, quelquefois en le recevant de bonne grace. Ce ſont les fléches des Mexiquains qui auroient pénétré le fer, & qui s'amortiſſoient contre des armures de laine.

Quand le ridicule eſt le mieux mérité, il y a encore un art de le rendre ſans effet, c'eſt d'outrer ce qui y a donné lieu. On

humilie son adversaire, en dédaignant les coups qu'il veut porter.

D'ailleurs, cette hardiesse d'affronter le ridicule, impose aux hommes; & comme la plupart ne sont pas capables de n'estimer les choses que ce qu'elles valent, où leur mépris s'arrête, leur admiration commence, & le singulier en est communément l'objet.

Par quelle bizarrerie la même chose à un certain degré, rend-elle ridicule, & portée à l'excès, donne-t-elle une sorte d'éclat? Car tel est l'effet de la singularité marquée, soit que le principe en soit louable ou répréhensible.

Cela ne peut venir que du dégoût que cause l'uniformité de caractere, qu'on trouve dans la société. On est si ennuyé de rencontrer les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes manieres, & d'entendre les mêmes propos, qu'on sait un gré infini à celui qui suspend cet état léthargique.

La singularité n'est pas précisément un caractere; c'est une simple maniere d'être qui s'unit à tout autre caractere, & qui consiste

conſiſte à être *ſoi*, ſans s'appercevoir qu'on ſoit différent des autres ; car ſi l'on vient à le reconnoître, la ſingularité s'évanouit ; c'eſt une énigme qui ceſſe de l'être, auſſitôt que le mot en eſt connu. Quand on s'eſt apperçu qu'on eſt différent des autres, & que cette différence n'eſt pas un mérite, on ne peut y perſiſter que par l'affectation, & c'eſt alors petiteſſe ou orgueil, ce qui revient au même, & produit le dégoût ; au lieu que la ſingularité naturelle met un certain piquant dans la ſociété qui en ranime la langueur.

Les ſots qui connoiſſent ſouvent ce qu'ils n'ont pas, & qui s'imaginent que ce n'eſt que faute de s'en être aviſés, voyant le ſuccès de la ſingularité, ſe font ſinguliers, & l'on ſent ce que ce projet bizarre doit produire.

Au lieu de ſe borner à n'être rien, ce qui leur convenoit ſi bien, ils veulent à toute force être quelque choſe, & ils ſont inſupportables. Ayant remarqué, ou plutôt entendu dire que des génies reconnus ne ſont pas toujours exempts d'un grain

de folie, ils tâchent d'imaginer des folies, & ne font que des sotises.

La fausse singularité n'est qu'une privation de caractere, qui consiste non-seulement à éviter d'être ce que sont les autres, mais à tâcher d'être uniquement ce qu'ils ne sont pas.

On voit de ces sociétés où les caracteres se sont partagés comme on distribue des rôles. L'un se fait philosophe, un autre plaisant, un troisieme *homme d'humeur*. Tel se fait caustique qui penchoit d'abord à être complaisant, mais il a trouvé le rôle occupé. Quand on n'est rien, on a le choix de tout.

Il n'est pas étonnant que ces travers entrent dans la tête d'un sot, mais on est étonné de les rencontrer avec de l'esprit. Cela se remarque dans ceux qui, nés avec plus de vanité que d'orgueil, croient rendre leurs défauts brillans par la singularité, en les outrant, plutôt que de s'appliquer à s'en corriger. Ils jouent leur propre caractere, ils étudient alors la nature pour s'en écarter de plus en plus, & s'en former une particuliere; ils ne veulent rien faire

ni dire qui ne s'éloigne du ſimple ; & malheureuſement quand on cherche l'extraordinaire, on ne trouve que des platitudes. Les gens d'eſprit même n'en ont jamais moins, que lorſqu'ils tâchent d'en avoir.

On devroit ſentir que le naturel qu'on cherche ne ſe trouve jamais, que l'effort produit l'excès, & que l'excès décele la fauſſeté du caractere. On veut jouer le bruſque, & l'on devient féroce ; le vif, & l'on n'eſt que pétulant & étourdi : la bonté jouée dégénere en politeſſe contrainte, & ſe trahit enfin par l'aigreur : la fauſſe ſincérité n'eſt qu'offenſante, & quand elle pourroit s'imiter quelque tems, parce qu'elle ne conſiſte que dans des actes paſſagers, on n'atteindroit jamais à la franchiſe qui en eſt le principe, & qui eſt une continuité de caractere. Elle eſt comme la probité ; pluſieurs actes qui y ſont conformes, n'en ſont pas la démonſtration, & un ſeul de contraire la détruit.

Enfin, toute affectation finit par ſe déceler, & l'on retombe alors au-deſſous de ſa valeur réelle. Tel eſt regardé comme un ſot après, & peut-être pour avoir été pris

pour un génie. On ne se venge point à demi d'avoir été sa dupe.

Soyons donc ce que nous sommes ; n'ajoutons rien à notre caractere ; tâchons seulement d'en retrancher ce qui peut être incommode aux autres, & dangereux pour nous-mêmes. Ayons le courage de nous soustraire à la servitude de la mode, sans passer les bornes de la raison.

CHAPITRE X.

Sur les Gens de Fortune.

IL y a deux ſortes de conditions qui ont plus de relation avec la ſociété, & ſurtout avec les gens du monde, qu'elles n'en avoient autrefois. Ce ſont les gens de lettres & les gens de fortune ; ce qui ne doit s'entendre que des plus diſtingués d'entr'eux, les uns par leur réputation ou leurs agrémens perſonels, les autres par une opulence faſtueuſe : car dans tous les états il y a des chefs, un ordre mitoyen & du peuple.

Il n'y a pas encore long-tems que les financiers ne voyoient que des protecteurs dans les gens de condition, dont ils ſont aujourd'hui les rivaux. La plupart des fortunes de finance du dernier ſiecle, n'étoient pas aſſez honnêtes pour en faire gloire, & dès-là elles en devenoient plus conſidérables. Les premiers gains faiſoient naître l'avarice, l'avarice augmentoit l'a-

vidité, & ces paſſions ſont ennemis du faſte. Une habitude d'économie ne ſe relâche guere, & ſuffit ſeule, ſans génie ni bonheur marqué, pour tirer des richeſſes immenſes d'une médiocre fortune, & d'un travail continuel.

S'il ſe trouvoit alors des gens d'affaires aſſez ſenſés pour vouloir jouir, ils l'étoient aſſez pour ſe borner aux commodités, aux plaiſirs, à tous les avantages d'une opulence ſourde; ils évitoient un éclat, qui ne pouvoit qu'exciter l'envie des grands & la haine des petits. Si l'on ſe contentoit de ce qui fait réellement plaiſir, on paſſeroit pour modeſte.

Ceux à qui les richeſſes ne donnent que de l'orgueil, parce qu'ils n'ont pas à ſe glorifier d'autre choſe, ont toujours aimé à faire parade de leur fortune; trop enivrés de la jouiſſance pour rougir des moyens, leur faſte étoit jadis le comble de la folie, du mauvais goût & de l'indécence.

Cette oſtentation d'opulence eſt plus communément la manie de ces hommes nouveaux qu'un coup du ſort a ſubitement enrichis, que de ceux qui ſont parvenus

par degrés. Il eſt aſſez ſingulier que les hommes tirent plus de vanité de leur bonheur que de leurs travaux. Ceux qui doivent tout à leur induſtrie, ſavent combien ils ont évité, fait & réparé de fautes ; ils jouiſſent avec précaution, parce qu'ils ne peuvent pas s'exagérer les principes de leur fortune ; au lieu que ceux qui ſe trouvent tout-à-coup des êtres ſi différens d'eux-mêmes, ſe regardent comme des objets dignes de l'attention particuliere du ſort. Ils ne ſavent à quoi l'attribuer ; & cette obſcurité de cauſes, on l'interprête toujours à ſon avantage.

Telles ſont les fortunes qu'on peut appeller ridicules, & qui l'étoient encore plus autrefois qu'aujoutd'hui, par le contraſte de la perſonne & du faſte déplacé.

D'ailleurs, la fortune de finance n'étoit guere alors qu'une loterie ; au lieu qu'elle eſt devenüe un art, ou tout au moins un jeu mêlé d'adreſſe & de haſard.

Les financiers prétendent que leur adminiſtration eſt une *belle machine*. Je ne doute pas qu'elle n'ait beaucoup de reſſorts, dont la multiplicité en cache le jeu au

public ; mais elle eſt encore bien loin d'être une ſcience. Il faut que dans tous les tems elle ait été une énigme ; car les hiſtoriens ne parlent guere de cette partie du gouvernement ſi importante dans tous les états. La raiſon n'en ſeroit pas impoſſible à trouver ; mais je ne veux pas trop m'écarter de mon ſujet.

Quoi qu'il en ſoit, ſi la finance prenoit jamais la forme qu'elle pourroit avoir, pourquoi ſeroit-elle mépriſée ? L'état doit avoir des revenus ; il faut qu'il y ait des citoyens chargés de la perception, & qu'ils y trouvent des avantages, pourvu que ces avantages ſoient limités, comme ceux des autres profeſſions, ſuivant le degré de travail & d'utilité ; ſans quoi ils deviennent ſcandaleux.

On ne doit s'élever que contre la vexation ou l'inſolence de ceux qui abuſent, & les punir avec éclat & ſévérité. C'eſt ainſi que dans toutes les conditions, quelqu'élevées qu'elles fuſſent, on devroit immoler à la vengeance publique ceux qui font haïr l'autorité, par l'abus qu'ils en font, & qui, en rendant les hommes malheureux

par leurs excès, les corrompent par leurs exemples.

Il faut convenir que c'eſt moins à leurs vexations, qu'à l'inſolence de quelques-uns d'entr'eux, que les financiers doivent rapporter le décri où ils ſont. Croit-on que cela dépende des injuſtices qui ſeront tombées ſur des gens obſcurs, dont les plaintes ſont étouffées, les malheurs ignorés, & qui ne ſeroient pas protégés par ceux qui crient vaguement à l'injuſtice, quand ils en ſeroient connus? Dans les déclamations contre la finance, ce n'eſt ni la généroſité, ni la juſtice qui réclament, quoiqu'elles en euſſent ſouvent le droit & l'occaſion, c'eſt l'envie qui pourſuit le faſte.

Voilà ce qui devroit inſpirer aux gens riches, & qui n'étoient pas nés pour l'être, une modeſtie raiſonnée. Ils ne ſentent pas aſſez combien ceux qui pourroient avoir mérité leur fortune, ont encore beſoin d'art, pour ſe la faire pardonner.

Malheureuſement les hommes veulent afficher leur bonheur; ils devroient pourtant ſentir qu'il eſt fort différent de la gloire, dont la publicité fait & augmente

l'exiftence. Les malheureux font déja affez humiliés par l'éclat feul de la profpérité, faut il les outrager par l'oftentation qu'on en fait? Il eft pour le moins imprudent de fortifier un préjugé peut-être trop légitime contre les fortunes immenfes & rapides. Les eaux qui croiffent fubitement font toujours un peu bourbeufes; celles qui fortent d'une fource pure confervent leur limpidité. Les débordemens peuvent féconder les terres qu'ils ont couvertes, mais c'eft après avoir épuifé les fucs de celles qu'ils ont ravagées; les ruiffeaux fertilifent celles qu'ils arrofent. Telle eft la double image des fortunes rapides & des fortunes légitimes; celles-ci font prefque toujours bornées.

Je ne fuis pas étonné que le peuple voie avec chagrin, & murmure des fortunes dont il fournit la fubftance, fans jamais les partager. Mais les gens de condition doivent les regarder comme des biens qui leur font fubftitués, & deftinés à remplacer un patrimoine qu'ils ont diffipé, fouvent fans avantage pour l'état. Il y a peu de fortunes qui ne tombent dans quel-

ques maisons distinguées. Un homme de qualité vend un nom qu'il n'a pas eu la peine d'illustrer ; & sans le commerce qui s'est établi entre l'orgueil & la nécessité, la plupart des maisons nobles tomberoient dans la misere, & par conséquent dans l'obscurité ; les exemples n'en sont pas rares dans les provinces. La mésalliance a commencé par les hommes qui conservent toujours leur nom ; celle des filles de qualité est plus moderne, mais elle prend faveur. La cour & la finance portent souvent les mêmes deuils. Si les gens riches ne s'allioient qu'entr'eux, il faudroit nécessairement que, par la seule puissance des richesses, ils parvinssent eux-mêmes aux dignités qu'ils conservent dans des familles étrangeres : peut-être s'aviseront-ils un jour de ce secret-là, à moins que les gens de la cour ne s'avisent eux-mêmes d'entrer dans les affaires. Les premiers qui heurteroient le préjugé, pourroient d'abord avoir des scrupules ; mais quand ils en ont, quelques plaisanteries les soulagent, & beaucoup d'argent les dissipe. Cette révolution n'est peut-être pas fort

éloignée. Ne voit-on pas déja des hommes assez vils pour abandonner des professions respectables, & embrasser, en se dégradant eux-mêmes, le métier de la finance ? Au lieu que les financiers d'autrefois, ou leurs enfans, n'aspiroient qu'à sortir de leur état, & à s'élever par des professions que l'on quitte aujourd'hui pour la leur.

Cependant, les gens de condition ont déja perdu le droit de mépriser la finance, puisqu'il y en a peu qui n'y tiennent par le sang.

C'étoit autrefois une espece de bonté, que de ne pas humilier les financiers. Aujourd'hui qu'ils tiennent à tout, le mépris pour eux seroit de la part des gens de condition, injustice & sotise. Il y en a tels qui ne se sont pas mésalliés, parce que les gens de fortune n'en ont pas fait assez de cas pour les rechercher.

Tous ceux qui tirent vanité de leur naissance, ne sont pas toujours dignes de se mésallier. Il n'appartient pas à tout le monde de vendre son nom.

Si les raisons de décence ne répriment pas la hauteur des gens de condition à

l'égard

l'égard de la finance, celles d'intérêt les contiennent.

Les plaiſanteries ſur les financiers, en leur abſence, marquent plus d'envie contre leur opulence, que de mépris pour leurs perſonnes, puiſqu'on leur prodigue en face les égards, les prévenances & les éloges, Les gens de condition ſe flatent que cette conduite peut être regardée comme la marque d'une ſupériorité ſi décidée, qu'elle peut s'humaniſer ſans riſque; mais perſonne ne ſe trompe ſur les véritables motifs. Quelquefois ils ſe permettent, avec les financiers, ces petits accès, d'une humeur modérée, d'autant plus flateuſe pour l'inférieur, qu'elle reſſemble au procédé naïf de l'égalité. Ceux qui jouent ce rôle, deſireroient que les ſpectateurs déſintéreſſés le priſſent pour de la hauteur; mais il n'y a pas moyen, parce que ſi ce manege paroît produire un effet oppoſé à celui qu'ils en eſpéroient, on les voit s'adoucir par degrés, & aller juſqu'à la fadeur, pour ramener un homme prêt à s'éfaroucher. Ils ſe tirent d'embarras, par une

forte de plaisanterie, qui sert à couvrir bien des bassesses.

Si les gens riches viennent enfin à se croire supérieurs aux autres hommes, ont-ils si grand tort? N'a-t-on pas pour eux les mêmes égards, je dirai les mêmes respects que pour ceux qui sont dans les places, auxquels on les rend par devoir? Les hommes ne peuvent juger que sur l'extérieur. Sont-ils donc ridiculement dupes, parce que ceux qui les trompent, sont bassement & adroitement perfides.

Il y a peu de gens riches qui dans des momens ne se sentent humiliés de n'être que riches, ou de n'être regardés que comme tels.

Cette réflexion les mortifie, & leur donne du dépit. Alors, pour s'en distraire, & en imposer aux autres & à eux-mêmes, ils cédent à des accès, d'une humeur impérieuse qui ne leur réussit pas toujours. En effet, l'orgueil des richesses ne ressemble point à celui de la naissance. L'un a quelque chose de libre, d'aisé qui semble exiger des égards légitimes. L'autre a un air de grossiéreté révoltante

qui avertit de l'uſurpation. On s'aviſe quelquefois de comparer l'inſolent avec l'inſolence, & l'un ne paroiſſant pas fait pour l'autre, on le fait rentrer dans l'ordre. J'en ai vu des exemples. J'ai rencontré auſſi des gens de fortune dignes de leurs richeſſes par l'uſage qu'ils en faiſoient. La bienfaiſance leur donne une ſupériorité réelle ſur ceux à qui ils rendent ſervice. Les vrais inférieurs ſont ceux qui reçoivent, & l'humiliation s'y joint quand les ſervices ſont pécuniaires. C'eſt ce qui a fait mettre avec juſtice les mendians au-deſſous des eſclaves : ceux-ci ne ſont que dans l'abaiſſement, les autres ſont dans la baſſeſſe. Ainſi ceux qui font la cour aux financiers ſont bas ; plus bas encore s'ils en reçoivent ; & s'ils les paient d'ingratitude, la baſſeſſe n'a plus de nom ; elle augmente à proportion de la naiſſance & de l'élévation des ingrats.

Pourquoi s'étonner de la conſidération que donnent les richeſſes ? Il eſt ſûr qu'elles ne ſont pas un mérite réel ; mais elles ſont le moyen de toutes les commodités, de tous les plaiſirs, & quelquefois du mérite

même. Tout ce qui contribue, ou paſſe pour contribuer au bonheur, ſera chéri des hommes. Il eſt difficile de ne pas identifier les riches & les richeſſes. Les décorations extérieures ne font-elles pas la même illuſion ?

Si l'on veut par un examen philoſophique dépouiller un homme de tout l'éclat qui lui eſt étranger, la raiſon en a le droit ; mais je vois que l'humeur l'exerce plus que la philoſophie.

D'ailleurs, pourquoi ne conſidéreroit-on pas ce qui eſt repréſentatif de tout ce que l'on conſidere ? Voilà préciſément ce que les richeſſes ſont parmi nous ; il n'y a de différence que de la cauſe à l'effet. La ſeule choſe reſpectée, que les richeſſes ne peuvent donner, eſt une naiſſance illuſtre ; mais ſi elle n'eſt pas ſoutenue par les places, les dignités ou la puiſſance ; ſi elle eſt ſeule enfin, elle eſt éclipſée par tout ce que l'or peut procurer. Voulons-nous avoir le droit de mépriſer les riches ? commençons par mépriſer les richeſſes ; changeons nos mœurs.

Il y a eu des lieux & des tems où l'or

étoit mépriſé, & le mérite ſeul honoré. Sparte & Rome naiſſante nous en fourniſſent des exemples. Mais pour peu qu'on faſſe attention à la conſtitution & à l'eſprit de ces républiques, on ſentira qu'on n'y devoit faire aucun cas de l'or, puiſqu'il n'y étoit repréſentatif de rien. On ignoroit les commodités ; les vrais beſoins ne donnent pas l'idée de celles que nous connoiſſons. L'imagination ne s'étoit pas encore exercée ſur les plaiſirs ; ceux de la nature ſuffiſoit, & les plus grands ne coûtent pas cher ; le luxe étoit honteux, ainſi l'or étoit inutile & mépriſé. Ce mépris étoit à la fois le principe & l'effet de la modération & de l'auſtérité. La vie la plus pénible ceſſe de gêner les hommes, dès qu'elle eſt glorieuſe, & dans les ames hautes, les grands ſacrifices ne ſont pas toujours auſſi cruels qu'ils le paroiſſent aux ames vulgaires. Un certain ſentiment de fierté & d'eſtime pour ſoi-même, éleve l'ame & la rend capable de tout. L'orgueil eſt le premier des tyrans ou des conſolateurs.

Telle fut Lacédémone, telle fut Rome

dans son berceau ; mais aussi-tôt que le vice & les plaisirs y eurent pénétré, tout, jusqu'aux choses qui doivent être le prix de la vertu, tout, dis-je, y fut vénal ; l'or y fut donc recherché, nécessaire, estimé & honoré. Voilà précisément l'état où nous nous trouvons par nos connoissances, nos goûts, nos besoins nouveaux, nos plaisirs & nos commodités recherchées. Qu'on fasse revivre les anciennes mœurs de Rome ou de Sparte, peut-être n'en serons-nous ni plus ni moins heureux ; mais l'or sera inutile.

Les hommes n'ont qu'un penchant décidé, c'est leur intérêt ; s'il est attaché à la vertu, ils sont vertueux sans effort ; que l'objet change, le disciple de la vertu devient l'esclave du vice, sans avoir changé de caractere : c'est avec les mêmes couleurs qu'on peint la beauté & les monstres.

Les mœurs d'un peuple sont le principe actif de sa conduite, les loix n'en sont que le frein ; celles-ci n'ont donc pas sur lui le même empire que les mœurs. On suit les mœurs de son siecle, on obéit aux loix ; c'est l'autorité qui les fait

& qui les abroge. Les mœurs d'une nation lui ſont plus ſacrées & plus cheres que ſes loix. Comme elle n'en connoît pas l'auteur, elle les regarde comme ſon ouvrage, & les prend toujours pour la raiſon.

Cependant on ne ſauroit croire avec quelle facilité un prince changeroit chez certains peuples les mœurs les plus dépravées, & les dirigeroit vers la vertu, pourvu que ce ne fût pas un projet annoncé, & que ſes ordres à cet égard ne fuſſent que ſon exemple. Une telle révolution paroîtroit le chef-d'œuvre des entrepriſes ; mais elle le ſeroit plus par ſon effet que par ſes difficultés. En attendant qu'elle arrive, & les choſes étant ſur le pied où elles ſont, ne ſoyons pas étonnés que les richeſſes procurent de la conſidération. Cela ſera honteux, ſi l'on veut ; mais cela doit être, parce que les hommes ſont plus conſéquens dans leurs mœurs que dans leurs jugemens.

On comprend ordinairement dans le monde parmi les financiers une autre claſſe de gens riches, qui prétendent avec

raiſon devoir en être diſtingués. Ce ſont les commerçans, hommes eſtimables, néceſſaires à l'état, qui ne s'enrichiſſent qu'en procurant l'abondance, en excitant une induſtrie honorable, & dont les richeſſes prouvent les ſervices. On ne les rencontre pas dans la ſociété auſſi communément que les financiers, parce que les affaires les occupent, & ne leur permettent pas de perdre un tems dont ils connoiſſent le prix, pour des amuſemens frivoles, dont le goût vient autant de l'habitude que de l'oiſiveté, & qui, ſous le nom de plaiſirs, cauſent l'ennui auſſi ſouvent qu'ils le diſſipent.

Les commerçans ſont donc plus occupés que les financiers. Quoique le commerce ait ſa méthode comme la finance; celle-ci ſe ſimplifie en s'éclairciſſant, & tout l'art des fripons eſt de l'embrouiller. La ſcience du commerce eſt moins compliquée & mieux ordonnée, moins obſcure, mais plus étendue, & s'étend encore plus en ſe perfectionnant. L'application de ſes principes exige une attention ſuivie, de nouveaux accidens demandent de nou-

velles meſures, le travail eſt preſque continuel; au lieu que la finance plus bornée en elle-même, reſſemble aſſez à une machine qui n'a pas ſouvent beſoin de la main de l'ouvrier pour agir, quand le mouvement eſt une fois imprimé; c'eſt une pendule qu'on ne remonte que rarement, mais qui auroit beſoin d'être totalement refaite ſur une meilleure théorie.

Tous les préjugés d'état ne ſont pas également faux, & l'eſtime que les commerçans font du leur eſt d'accord avec la raiſon. Ils ne font aucune entrepriſe, il ne leur arrive aucun avantage que le public ne le partage avec eux; tout les autoriſe à eſtimer leur profeſſion. Les commerçans ſont le premier reſſort de l'abondance. Les financiers ne ſont que des canaux propres à la circulation de l'argent, & qui trop ſouvent s'engorgent. Que ces canaux ſoient de bronze ou d'argile, la matiere en eſt indifférente, l'uſage eſt le même.

On ne doit pas confondre les commerçans dont je parle, avec ces hommes qui, ſans avoir l'eſprit du commerce, n'ont que

le caractere marchand, n'envisagent que leur intérêt particulier, & y sacrifieroient celui de l'état, s'il se trouvoit en opposition avec le leur. Tel commerce peut enrichir une société marchande, qui est ruineux pour un état : & tel autre seroit avantageux à l'état qui ne donneroit à des marchands que des gains médiocres, mais légitimes, & quelquefois leur occasionneroit des pertes, Le commerçant digne de ce nom, est celui dont les spéculations & les entreprises n'ont pour objet que le bien public, & dont les effets rejaillissent sur la nation. *

* Les commerçans ont créé & rendu militaire la marine marchande, qui a été le berceau de Barth, Duguay-Trouin, Cassart, Miniac, Ducasse, Gardin, Porée, Villetreux, & de quelques autres que je nommerois, s'ils ne vivoient pas. Mais je me suis également interdit l'éloge & le blâme directs. Ils n'appartiennent qu'à l'histoire dont c'est le devoir, & qui doit, ainsi que la justice, ne faire acception de personne.

Combien d'armemens ont été faits par les le Gendre, Fontaine-des-Montées, Bruni, Eon de la Baronie, Granville-Loquet, Masson, le

Les commerçans s'honorent par la voie même qui les enrichit ; les financiers s'imaginent tendre au même but, par le faſte & l'étalage de leurs richeſſes : c'eſt ce qui les a engagés à ſe produire dans le monde, où ils auroient été les ſeuls étrangers, ſi l'on n'y eût, à peu près dans le même tems, recherché les gens de lettres.

Couteulx, Magon, Montaudouin, la Rue, Caſtanier, Caſaubon, Mouchard, les Vincent, & tant d'autres que leur fortune ne doit pas faire placer parmi les financiers, qui ruinoient l'état par des uſures, dans le tems que les commerçans le ſoutenoient par leur crédit.

CHAPITRE XI.

Sur les Gens de Lettres.

AUTREFOIS les gens de lettres, livrés à l'étude, & séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeoient qu'à la postérité. Leurs mœurs pleines de candeur & de rudesse, n'avoient guere de rapport avec celles de la société; & les gens du monde moins instruits qu'aujourd'hui, admiroient les ouvrages, ou plutôt le nom des auteurs, & ne se croyoient pas trop capables de vivre avec eux. Il entroit même, dans cet éloignement, plus de considération que de répugnance.

Le goût des lettres, des sciences & des arts, a gagné insensiblement, & il est venu au point que ceux qui ne l'ont pas, l'affectent. On a donc recherché ceux qui les cultivent, & ils ont été attirés dans le monde, à proportion de l'agrément qu'on a trouvé dans leur commerce.

On a gagné de part & d'autre à cette liaison.

liaiſon. Les gens du monde ont cultivé leur eſprit, formé leur goût, & acquis de nouveaux plaiſirs. Les gens de lettres n'en ont pas retiré moins d'avantages. Ils ont trouvé de la conſidération; ils ont perfectionné leur goût, poli leur eſprit, adouci leurs mœurs, & acquis, ſur pluſieurs articles, des lumieres qu'ils n'avoient pas puiſées dans les livres.

Les lettres ne donnent pas préciſément un état, mais elles en tiennent lieu à ceux qui n'en ont pas d'autre, & leur procurent des diſtinctions, que des gens, qui leur ſont ſupérieurs par le rang, n'obtiendroient pas toujours. On ne ſe croit pas plus humilié de rendre hommage à l'eſprit qu'à la beauté, à moins qu'on ne ſoit d'ailleurs en concurrence de rang ou de dignité: car l'eſprit peut devenir alors l'objet le plus vif de la rivalité. Mais lorſqu'on a une ſupériorité de rang bien décidée, on accueille l'eſprit avec complaiſance; on eſt flaté de donner à un homme d'un rang inférieur le prix qu'il faudroit diſputer avec un rival, à d'autres égards.

L'eſprit a l'avantage que ceux qui l'eſti-

ment, prouvent qu'ils en ont eux-mêmes, ou le font croire, ce qui est à peu-près la même chose pour bien des gens.

On distingue la république des lettres en plusieurs classes. Les savans qu'on appelle aussi érudits, ont joui autrefois d'une grande considération ; on leur doit la renaissance des lettres ; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, & c'est un malheur pour les lettres, ils se produisent peu dans le monde qui ne leur convient guere, & à qui ils ne conviennent pas davantage.

Il y a un autre ordre de savans qui s'occupent des sciences exactes. On les estime, on en reconnoît l'utilité, on les récompense quelquefois ; leur nom est cependant plus à la mode que leur personne, à moins qu'ils n'aient d'autres agrémens que le mérite, qui fait leur célébrité.

Les gens de lettres les plus recherchés, sont ceux qu'on appelle communément beaux-esprits, entre lesquels il y a encore une distinction à faire. Ceux dont les talens sont marqués & couronnés par des

ſuccès, ſont bientôt connus & accueillis ; mais ſi leur eſprit ſe trouve renfermé dans la ſphere du talent, quelque génie qu'on y reconnoiſſe, on applaudit l'ouvrage, & on néglige l'auteur. On lui préfere dans la ſociété, celui dont l'eſprit eſt d'un uſage plus varié, & d'une application moins décidée, mais plus étendue.

Les premiers font plus d'honneur à leur ſiecle ; mais on cherche dans la ſociété ce qui plaît davantage. D'ailleurs il y a compenſation ſur tout. De grands talens ne ſuppoſent pas toujours un grand fonds d'eſprit : un petit volume d'eau peut fournir un jet plus brillant qu'un ruiſſeau dont le cours paiſible, égal & abondant fertiliſe une terre utile. Les hommes de talens doivent avoir plus de célébrité, c'eſt leur récompenſe. Les gens d'eſprit doivent trouver plus d'agrément dans la ſociété, puiſqu'ils y en portent davantage ; c'eſt une reconnoiſſance fondée. Les talens ne ſe communiquent point par la fréquentation. Avec les gens d'eſprit, on développe, on étend, & on leur doit une partie du ſien. Auſſi le plaiſir & l'habi-

tude de vivre avec eux font naître l'intimité, & quelquefois l'amitié, malgré les disproportions d'état, quand les qualités du cœur s'y trouvent ; car il faut avouer que malgré la manie d'esprit à la mode, les gens de lettres, dont l'ame est connue pour honnête, ont tout autre coup-d'œil dans le monde que ceux dont on loue les talens, & dont on désavoue la personne.

On a dit que le jeu & l'amour rendent toutes les conditions égales : je suis persuadé qu'on y eût joint l'esprit, si le proverbe eût été fait depuis que l'esprit est devenu une passion. Le jeu égale en avilissant le supérieur ; l'amour, en élevant l'inférieur ; & l'esprit, parce que la véritable égalité vient de celle des ames. Il seroit à desirer que la vertu produisît le même effet ; mais il n'appartient qu'aux passions de réduire les hommes à n'être que des hommes, c'est-à-dire, à renoncer à toutes les distinctions extérieures.

Cependant, de tous les empires, celui des gens d'esprit, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant commande, les gens d'esprit gouvernent, parce qu'à la

longue, ils forment l'opinion publique, qui tôt ou tard ſubjugue ou renverſe toute eſpece de deſpotiſme.

Les gens de la cour ſont ceux dont les lettres ont le plus à ſe louer ; & ſi j'avois un conſeil à donner à un homme qui ne peut ſe faire jour que par ſon eſprit, je lui dirois : Préférez à tout l'amitié de vos égaux ; c'eſt la plus ſûre, la plus honnête, & ſouvent la plus utile ; ce ſont les petits amis qui rendent les grands ſervices, ſans tyranniſer la reconnoiſſance : mais ſi vous ne voulez que des liaiſons de ſociété, faites-les à la cour ; ce ſont les plus agréables & les moins gênantes. Le manege, l'intrigue, les piéges, & ce qu'on appelle les *noirceurs*, ne s'emploient qu'entre les rivaux d'ambition. Les courtiſans ne penſent pas à nuire à ceux qui ne peuvent les traverſer, & ſont quelquefois gloire de les obliger. Ils aiment à s'attacher un homme de mérite dont la reconnoiſſance peut avoir de l'éclat. Plus on eſt grand, moins on s'aviſe de faire ſentir une diſtance trop marquée pour être méconnue. L'amour-propre éclairé ne différe guere de la mo-

deſtie dans ſes effets. Un homme de lettres eſtimable n'en eſſuiera point de faſte offenſant ; au lieu qu'il pourroit y être expoſé avec ces gens qui n'ont ſur lui que la ſupériorité que leur impertinence ſuppoſe, & qui croient que c'eſt un moyen de la lui prouver. Depuis que le bel eſprit eſt devenu une contagion, tel s'érige en protecteur qui auroit beſoin lui-même d'être protégé, & à qui il ne manque pour cela que d'en être digne.

Pluſieurs devroient ſentir qu'ils ſeroient aſſez honorés d'être utiles aux lettres, parce qu'ils en retireroient plus de conſidération qu'ils ne pourroient leur en procurer.

D'autres qui ſe croient gens du monde, parce qu'on ne ſait pas pourquoi ils s'y trouvent, paroiſſent étonnés d'y rencontrer les gens de lettres. Ceux-ci pourroient, à plus juſte titre, être ſurpris d'y trouver ces gens d'un état fort commun, qui, malgré leur complaiſance pour les grands, & leur impertinence avec leurs égaux, ſeront toujours hors d'œuvre. On fera toujours une différence entre ceux qui ſont

recherchés dans le monde, & ceux qui s'y jettent malgré les dégoûts qu'ils éprouvent.

En effet, réduiſons les choſes au vrai. On eſt homme du monde par la naiſſance & les dignités, on s'y attache par intérêt, on s'y introduit par baſſeſſe; on y eſt lié par des circonſtances particulieres, telles que ſont les alliances des gens de fortune; on y eſt admis par choix, c'eſt le partage des gens de lettres; & les liaiſons de goût entraînent néceſſairement des diſtinctions.

Les gens de fortune qui ont de l'eſprit & des lettres le ſentent ſi bien que, ſi on les conſulte, ou qu'on ſuive ſimplement leur conduite, on verra qu'ils jouiſſent de leur fortune, mais qu'ils s'eſtiment à d'autres égards. Ils ſont même bleſſés des éloges qu'on donne à leur magnificence, parce qu'ils ſentent qu'ils ont un autre mérite que celui-là; on veut tirer ſa gloire de ce qu'on eſtime le plus. Ils recherchent les gens de lettres, & ſe font honneur de leur amitié.

Les ſuccès de quelques gens de lettres en ont égarés beaucoup dans cette carriere, tous ſe ſont flatés de jouir des mêmes

agrémens, & plusieurs se sont trompés; soit qu'ils eussent moins de mérite, soit que leur mérite fût moins de commerce.

Quantité de jeunes gens ont cru obéir au génie, & leurs mauvais succès n'ont fait que les rendre incapables de suivre d'autres routes où ils auroient réussi, s'ils y étoient entrés d'abord. Par-là l'état a perdu de bons sujets, sans que la république des lettres y ait rien gagné.

Quoique les avantages que les lettres procurent se réduisent ordinairement à quelques agrémens dans la société, ils n'ont pas laissé d'exciter l'envie. Les sots sont presque tous par état ennemis des gens d'esprit. L'esprit n'est pas souvent fort utile à celui qui en est doué; & cependant il n'y a point de qualité qui soit si fort exposée à la jalousie.

On est étonné qu'il soit permis de faire l'eloge de son cœur, & qu'il soit révoltant de louer son esprit; & la vanité qu'on tireroit du dernier se pardonneroit d'autant moins, qu'elle seroit mieux fondée. On en a conclu que les hommes estiment plus l'esprit que la vertu. N'y en auroit-il point une autre raison?

Il me ſemble que les hommes n'aiment point ce qu'ils ſont obligés d'admirer. On n'admire que forcément & par ſurpriſe. La réflexion cherche à preſcrire contre l'admiration ; & quand elle eſt forcée d'y ſouſcrire, l'humiliation s'y joint, & ce ſentiment ne diſpoſe pas à aimer.

Un ſeul mot renferme ſouvent une collection d'idées : tels ſont les termes d'eſprit & de cœur. Si un homme nous fait entendre qu'il a de l'eſprit, & que de plus il ait raiſon de le croire, c'eſt comme s'il nous prévenoit que nous ne lui impoſerons point par de fauſſes vertus, que nous ne lui cacherons point nos défauts, qu'il nous verra tels que nous ſommes, & nous jugera avec juſtice. Une telle annonce reſſemble déja à un acte d'hoſtilité. Au lieu que celui qui nous parle de la bonté de ſon cœur, & qui nous en perſuade, nous apprend que nous pouvons compter ſur ſon indulgence, même ſur ſon aveuglement, ſur ſes ſervices, & que nous pourrons être impunément injuſtes à ſon égard.

Les ſots ne ſe bornent pas à une haine

oisive contre les gens d'esprit, ils les re-présentent comme des hommes dange-reux, ambitieux, intrigans : ils suppo-sent enfin qu'on ne peut faire de l'esprit que ce qu'ils en feroient eux-mêmes.

L'esprit n'est qu'un ressort capable de mettre en mouvement la vertu ou le vice. Il est comme ces liqueurs qui par leur mélange développent & font percer l'odeur des autres. Les vicieux l'emploient pour leur passion. Mais combien l'esprit a-t-il guidé, soutenu, embelli, développé & fortifié de vertus ? L'esprit seul, par un intérêt éclairé, a quelquefois produit des actions aussi louables que la vertu même l'auroit pu faire. C'est ainsi que la sotise seule a peut-être fait ou causé autant de crimes que le vice.

A l'égard des gens d'esprit proprement dit, c'est-à dire, qui sont connus par leurs talens, ou par un goût decidé pour les sciences & les lettres, c'est les connoître bien peu, que de craindre leur concurrence & leurs intrigues dans les routes de la for-tune & de l'ambition. La plupart en sont incapables, & ceux qui, par hasard veu-

lent s'en mêler, finissent ordinairement par être des dupes. Les intrigans de profession les connoissent bien pour tels ; & quand ils les engagent dans quelques affaires délicates, ils songent à les tromper les premiers, les font servir d'instrumens ; mais ils se gardent bien de leur confier le ressort principal (*). Il y a au contraire, des sots qui, par une ardeur soutenue, des démarches suivies sans distraction de leur objet, parviennent à tout ce qu'ils desirent.

L'amour des lettres rend assez insensible à la cupidité & à l'ambition, console de beaucoup de privations, & souvent empêche de les connoître ou de les sentir. Avec de telles dispositions les gens d'esprit doivent, tout balancé, être encore meilleurs que les autres hommes. A la disgrace du surintendant Fouquet, les gens de lettres lui resterent le plus courageusement attachés. La Fontaine, Pelis-

(*) Voyez dans les communautés ; ce ne sont pas ceux qui les illustrent par des talens, qu'on y charge du régime.

ſon & Mademoiſelle de Scudery, allerent juſqu'à s'expoſer au reſſentiment du roi, & même des miniſtres.

De deux perſonnes également bonnes, ſenſibles & bienfaiſantes, celle qui aura le plus d'eſprit l'emportera encore par la vertu pratique : elle aura mille procédés délicats, inconnus à l'eſprit borné : elle n'humiliera point par ſes bienfaits ; elle aura, en obligeant, ces égards ſi ſupérieurs aux ſervices, & qui, loin de faire des ingrats, font éprouver une reconnoiſſance délicieuſe. Enfin, quelque vertu qu'on ait, on n'a que celle de l'étendue de ſon eſprit.

Il arrive encore que l'eſprit inſpire à celui qui en eſt doué, une ſecrette ſatisfaction qui ne tend qu'à le rendre agréable aux autres, ſéduiſant pour lui-même, inutile à ſa fortune, & heureuſement aſſez indifférent ſur cet article.

Les gens d'eſprit devroient d'autant moins s'embarraſſer de la baſſe jalouſie qu'ils excitent, qu'ils ne vivent jamais plus agréablement qu'entr'eux. Ils doivent ſavoir par expérience combien ils ſe ſont

réciproquement

réciproquement néceffaires. Si quelque pique les éloigne quelquefois les uns des autres, les fots les reconcilient, par l'impoffibilité de vivre continuellement avec des fots.

Les ennemis étrangers feroient peu de tort aux gens de lettres, s'il ne s'en trouvoit pas d'affez imprudens pour fournir des moyens de les décrier, en fe deffervant quelquefois eux mêmes.

Je voudrois pour l'honneur des lettres & le bonheur de ceux qui les cultivent, qu'ils fuffent tous perfuadés d'une vérité qui devroit être pour eux un principe fixe de conduite. C'eft qu'ils peuvent fe déshonorer eux-mêmes par les chofes injurieufes qu'ils font, difent ou écrivent contre leurs rivaux; qu'ils peuvent tout au plus les mortifier, s'en faire des ennemis, & les engager à une repréfaille auffi honteufe; mais qu'ils ne fauroient donner atteinte à une réputation confignée dans le public. On ne fait & on ne détruit que la fienne propre, & toujours par foi-même. La jaloufie marque de l'infériorité dans celui qui la reffent. Quelque fu-

périorité qu'on eût à beaucoup d'égards ſur un rival, dès qu'on en conçoit de la jalouſie, il faut qu'on lui ſoit inférieur par quelque endroit.

Il n'y a point de particulier, ſi élevé où ſi illuſtre qu'il puiſſe être, point de ſociété ſi brillante qu'elle ſoit, qui détermine le jugement du public, quoiqu'une cabale puiſſe par haſard procurer des ſuccès, ou donner des dégoûts paſſagers. Cela ſeroit encore plus difficile aujourd'hui que dans le ſiecle précédent, parce que le public étoit moins inſtruit, ou ſe piquoit moins d'être juge. Aujourd'hui il s'amuſe des ſcenes littéraires, mépriſe perſonellement ceux qui les donnent avec indécence, & ne change rien à l'opinion qu'il a priſe de leurs ouvrages.

Il eſt inutile de prouver aux gens de lettres, que la rivalité qui produit autre choſe que l'émulation, eſt honteuſe, cela n'a pas beſoin de preuves; mais ils devroient ſentir que leur déſunion va directement contre leur intérêt général & particulier, & quelques-uns ne paroiſſent pas s'en appercevoir.

Des ouvrages travaillés avec ſoin, des critiques ſenſées, ſéveres, mais juſtes & décentes, où l'on marque les beautés en relevant les défauts, pour donner des vues nouvelles ; voilà ce qu'on a droit d'attendre des gens de lettres. Leurs diſcuſſions ne doivent avoir que la vérité pour objet, objet qui n'a jamais cauſé ni fiel, ni aigreur, & qui tourne à l'avantage de l'humanité ; au lieu que leurs querelles ſont auſſi dangereuſes pour eux, que ſcandaleuſes pour les ſages. Des hommes ſtupides, aſſez éclairés par l'envie, pour ſentir leur infériorité, trop orgueilleux pour l'avouer, peuvent ſeuls être charmés de voir ceux qu'ils ſeroient obligés de reſpecter ; s'humilier les uns les autres. Les ſots apprennent ainſi à cacher leur haine ſous un air de mépris, dont ils devroient ſeuls être l'objet.

Je crois voir, dans la république des lettres, un peuple, dont l'intelligence feroit la force, fournir des armes à des Barbares, & leur montrer l'art de s'en ſervir.

Il femble qu'on faffe aujourd'hui précifément le contraire de ce qui fe pratiquoit, lorfqu'on faifoit combattre des animaux, pour amufer des hommes.

CHAPITRE XII.

Sur la manie du Bel-Eſprit.

IL n'y a rien de ſi utile dont on ne puiſſe abuſer, ne fût-ce que par l'excès. Il ne s'agit donc pas d'examiner juſqu'à quel point les lettres peuvent être utiles à un état floriſſant, & contribuer à ſa gloire ; mais de ſavoir, 1°. ſi le goût du bel eſprit n'eſt pas trop répandu, peut-être même plus qu'il ne le faudroit pour ſa perfection ?

Secondement, d'où vient la vanité qu'on en tire, & conſéquemment l'extrême ſenſibilité qu'on a ſur cet article ? l'examen & la ſolution de ces deux queſtions s'appuieront néceſſairement ſur les mêmes raiſons.

Il eſt ſûr que ceux qui cultivent les lettres par état, en retireroient peu d'avantages, ſi les autres hommes n'en avoient pas du moins le goût. C'eſt l'unique moyen de procurer aux lettres les récompenſes & la conſidération, dont elles ont beſoin pour ſe ſoutenir avec éclat. Mais lorſque la partie

de la littérature, que l'on comprend d'ordinaire sous le nom de *bel-esprit*, devient une mode, une espece de manie publique, les gens de lettres n'y gagnent pas, & les autres professions y perdent. Cette foule de prétendans au bel-esprit, fait qu'on distingue moins ceux qui ont des droits, d'avec ceux qui n'ont que des prétentions.

A l'égard des hommes qui sont comptables à la société de diverses professions graves, utiles, ou même de nécessité, qui exigent presque toute l'application de ceux qui s'y destinent, telles que la guerre, la magistrature, le commerce, les arts; c'est, sans doute, une grande ressource pour eux que la connoissance, & le goût modéré des lettres. Ils y trouvent un délassement, un plaisir, & un certain exercice d'esprit, qui n'est pas inutile à leurs autres fonctions. Mais si ce goût devient trop vif, & dégénere en passion, il est impossible que les devoirs réels n'en souffrent. Les premiers de tous sont ceux de la profession qu'on a embrassée, parce que la premiere obligation est d'être citoyen.

Les lettres ont par elles mêmes un attrait qui ſéduit l'eſprit, lui rend les autres occupations rebutantes, & fait négliger celles qui ſont les plus indiſpenſables. On ne voit guere d'homme paſſionné pour le bel-eſprit, s'acquitter bien d'une profeſſion différente. Je ne doute point qu'il n'y ait des hommes engagés dans des profeſſions très-oppoſées aux lettres pour leſquels ils avoient des talens marqués. Il ſeroit à deſirer, pour le bien de la ſociété, qu'ils s'y fuſſent totalement livrés, parce que leur génie & leur état étant reſtés en contradiction, ils ne ſont bons à rien.

Ces talens décidés, ces vocations marquées ſont très-rares ; la plûpart des talens dépendent communément des circonſtances, de l'exercice & de l'application qu'on en a fait. Mettons un peu ces prétendus talens naturels, & non cultivés à l'épreuve.

Nous voyons des hommes dont l'oiſiveté forme, pour ainſi dire, l'état ; ils ſe font amateurs de bel eſprit ; ils s'annoncent pour le goût, c'eſt leur affiche ; ils recherchent les lectures, ils s'empreſſent, ils conſeillent, ils veulent protéger,

fans qu'on les en prie, ni qu'ils en aient le droit, & croient naïvement, ou tâchent de faire croire qu'ils ont part aux ouvrages & aux fuccès de ceux qu'ils ont incommodés de leurs confeils.

Cependant ils fe font par-là une forte d'exiftence, une petite réputation de fociété. Pour peu qu'ils montrent d'efprit, s'ils reftent dans l'inaction, & fe bornent prudemment au droit de juger décifivement, ils ufurpent dans l'opinion une efpece de fupériorité fur les talens mêmes. On les croit capables de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait, & uniquement parce qu'ils n'ont rien fait. On leur reproche leur pareffe, ils cédent aux inftances, & fe hafardent à entrer dans la carriere dont ils étoient les arbitres. Leurs premiers effais profitent du préjugé favorable de leur fociété. On loue, on admire, on fe récrie que le public ne doit pas être privé d'un chef-d'œuvre. La modefte complaifance de l'auteur fe laiffe violer, & confent à fe produire au grand jour.

C'eft alors que l'illufion s'évanouit; le public condamne l'ouvrage, ou s'en oc-

cupe peu ; les admirateurs ſe rétractent, & l'auteur déplacé apprend par ſon expérience qu'il n'y a point de profeſſion qui n'exige un homme tout entier. En effet, on citeroit peu d'ouvrages diſtingués, je dis même d'ouvrages de goût, qui ne ſoient partis d'auteurs de profeſſion ; parmi leſquels on doit comprendre ceux qui peuvent avoir une profeſſion différente, mais qui ne s'en livrent pas moins à l'étude & à l'exercice des lettres, ſouvent avec plus de goût & d'aſſiduité qu'aux fonctions de leur état. En effet, ce qui conſtitue l'homme de lettres n'eſt pas une vaine affiche, ou la privation de tout autre titre ; mais l'étude, l'application, la réflexion & l'exercice.

Les mauvais ſuccès ne détrompent pas ceux qu'ils humilient. Il n'y a point d'amour-propre plus ſenſible & moins corrigible que celui qui naît du bel-eſprit, & il eſt infiniment plus ombrageux dans ceux dont ce n'eſt pas la profeſſion, que dans les vrais auteurs, parce qu'on eſt plus humilié d'être au-deſſous de ſes prétentions que de ſes devoirs. C'eſt en vain qu'ils

affichent l'indifférence, ils ne trompent personne. L'indifférence est la seule disposition de l'ame qui doive être ignorée de celui qui l'éprouve; elle n'existe plus dès qu'on l'annonce.

Il n'y a point d'ouvrages qui ne demandent du travail; les plus mauvais ont souvent le plus coûté, & l'on ne se donne point de peine sans objet. On n'en a point, dit-on, d'autre que son amusement : dans ce cas-là il ne faut point faire imprimer; il ne faut pas même lire à ses amis, puisque c'est vouloir les consulter ou les amuser. On ne consulte point sur les choses qui n'intéressent pas, & l'on ne prétend pas amuser avec celles qu'on n'estime point. Cette prétendue indifférence est donc toujours fausse; il n'y a qu'un intérêt très-sensible qui fasse jouer l'indifférence. C'est une précaution en cas de mauvais succès, ou l'ostentation d'un droit qu'on voudroit établir pour décidé.

On n'a jamais tant donné de ridicule au bel-esprit, que depuis qu'on en est infatué. Cependant la foiblesse sur ce sujet est telle, que ceux qui pourroient tirer leur

gloire d'ailleurs, fe repaiffent fur le bel-efprit d'éloges dont ils reconnoiffent eux-mêmes la mauvaife foi. Votre fincérité vous en feroit des ennemis irréconciliables, eux qui s'élevent contre l'amour-propre des auteurs de profeffion.

Examinons quelles font les caufes de cet amour-propre exceffif : voici celles qui m'ont frappé.

Chez les peuples fauvages la force a fait la nobleffe & la diftinction entre les hommes ; mais parmi des nations policées, où la force eft foumife à des loix qui en préviennent ou en répriment la violence, la diftinction réelle & perfonnelle la plus reconnue vient de l'efprit.

La force ne fauroit être parmi nous une diftinction ni un moyen de fortune ; c'eft un avantage pour des travaux pénibles, qui font le partage de la plus malheureufe claffe des citoyens. Mais malgré la fubordlnation que les loix, la politique, la fageffe ou l'orgueil ont pu établir, il refte toujours à l'efprit dans les claffes les plus obfcures des moyens de fortune & d'élévation qu'il peut faifir, & que des exemples lui indiquent. Au défaut des

avantages réels que l'esprit peut procurer suivant l'application qu'on en peut faire dans les diverses professions, le plus stérile pour la fortune donne encore une sorte de considération.

Mais comment arrive-t-il que de toutes les sortes d'esprit dont on peut faire usage, le bel-esprit soit celui qui inspire le plus d'amour-propre ? Sur quoi fonde-t-on sa supériorité ? & qu'est-ce qui en favorise si fort la prétention ? Voici d'où vient l'illusion.

Premiérement, les hommes ne sont jamais plus jaloux de leurs avantages, que lorsqu'ils les regardent comme leur étant personnels : qu'ils s'imaginent ne les devoir qu'à eux-mêmes ; & comme ils jugent moins de l'esprit par des effets éloignés, & dont ils n'apperçoivent pas toujours la liaison, que sur des signes immédiats ou prochains, les hommes qui ne sont pas faits à la réflexion, croient voir cette prérogative dans le bel-esprit plus que dans tout autre. Ils jugent qu'il appartient en propre à celui qui en est doué. Ils voient, ou croient voir qu'il produit de

de lui-même & ſans ſecours étrangers : car ils ne diſtinguent pas ces ſecours qui ſont cependant très-réels. Ils ne font pas attention qu'à talens égaux, les écrivains les plus diſtingués ſont toujours ceux qui ſe ſont nourris de la lecture réfléchie des ouvrages de ceux qui ont paru avec éclat dans la même carriere. On ne voit pas, dis-je aſſez que l'homme le plus fécond, s'il étoit réduit à ſes propres idées, en auroit peu ; que c'eſt par la connoiſſance & la comparaiſon des idées étrangeres, qu'on parvient à en produire une quantité d'autres qu'on ne doit qu'à ſoi. Qui ne ſeroit riche que des ſiennes propres, ſeroit fort pauvre ; mais qui n'auroit que celles d'autrui, pourroit encore être aſſez ſot, & ne s'en pas douter.

Secondement, ce qui favoriſe encore l'opinion avantageuſe qu'on a du bel eſprit, vient d'un paralelle qu'on eſt ſouvent à portée de faire.

On remarque que le fils d'un homme d'eſprit & de talent fait ſouvent des efforts inutiles pour marcher ſur les traces de ſon pere, il n'y a rien de moins héréditaire ;

au lieu que le fils d'un ſavant devient, s'il le veut, un ſavant lui-même. En géométrie & dans toutes les vraies ſciences qui ont des principes, des regles & une méthode, on peut parvenir ; & l'on parvient ordinairement, ſinon à la gloire, du moins aux connoiſſances de ſes prédéceſſeurs.

Peut-être dira-t-on, à l'avantage de certaines ſciences, que l'utilité en eſt plus réelle ou plus reconnue que celle du bel-eſprit ; mais cette objection eſt plus favorable à ces ſciences mêmes qu'à ceux qui les profeſſent.

Il eſt vrai que celui qui s'annonce pour les ſciences eſt obligé d'en être inſtruit juſqu'à un certain point, ſans quoi il ne peut pas s'en impoſer groſſiérement à lui-même, & il en impoſeroit difficilement aux autres, s'ils ont intérêt de s'en éclaircir. Quoique les ſciences ne ſoient pas exemptes de charlatanerie, elle y eſt plus difficile que ſur ce qui n'a rapport qu'à l'eſprit. On ſe trompe de-bonne foi à cet égard, & l'on trompe aſſez facilement les autres, ſur-tout ſi l'on ne ſe commet pas en donnant des ouvrages, & qu'on ſe borne

au ſimple titre d'homme d'eſprit & de goût. Voilà ce qui rend le bel-eſprit ſi commun, qu'il ne devroit pas inſpirer tant de vanité.

Maïs, laiſſant à part ce peuple de gens d'eſprit, ſur quoi les auteurs de mérite, & dont les preuves ſont inconteſtables, fondent-ils leur ſupériorité à l'égard de pluſieurs profeſſions ?

En ſuppoſant que l'eſprit dût être la ſeule meſure de l'eſtime, en ne comptant pour rien les différens degrés d'utilité, & ne jugeant les profeſſions que ſur la portion d'eſprit qu'elles exigent, combien y en a-t-il qui ſuppoſent autant & peut-être plus de pénétration, de ſagacité, de preſteſſe, de diſcuſſion, de comparaiſon, en un mot, d'étendue de lumieres, que les ouvrages de goût & d'agrémens les plus célebres ?

Je ne citerai pas ce qui regarde le gouvernement ou la conduite des armées ; on pourroit croire que l'éclat qui accompagne certaines places, peut influer ſur l'eſtime qu'on fait de ceux qui les rempliſſent avec ſuccès, & j'aurois trop d'avantage. Je

n'entrerai pas non plus dans le détail de tous les différens emplois ; il y en auroit plus qu'on ne croit, qui auroient des titres solides à produire. Portons du moins la vue sur quelques occupations de la société.

Le magistrat qui est digne de sa place, ne doit-il pas avoir l'esprit juste, exact, pénétrant, exercé, pour percer jusqu'à la vérité, à travers les nuages, dont l'injustice & la chicane cherchent à l'obscurcir ; pour arracher à l'imposture le masque de l'innocence ; pour discerner l'innocence, malgré l'embarras, la frayeur ou la maladresse qui semble déposer contre elle ; pour distinguer l'assurance de l'innocent d'avec l'audace du coupable : pour connoître également & concilier l'équité naturelle & la loi positive ; pour faire céder l'une à l'autre, suivant l'intérêt de la société, & par conséquent de la justice même ?

Faut-il moins de qualité dans l'orateur, pour éclaircir & présenter l'affaire sur laquelle le juge doit prononcer ; pour diriger les lumieres du magistrat, & quelquefois les lui fournir ? car je ne parle point de l'art criminel d'égarer la justice.

Quel diſcernement ! quelle fineſſe de diſcuſſion n'exige pas l'art de la critique !

Quelle force de génie ne faut-il pas, pour imaginer certains ſyſtêmes, qui peut-être ſont faux, mais qui n'en ſervent pas moins à expliquer des phénomenes, conſtater, concilier des faits, & trouver des vérités nouvelles !

Quelle ſagacité dans les ſciences, pour inventer des méthodes qui prouvent l'étendue des lumieres dans les inventeurs, & dont l'utilité eſt telle, qu'elles guident avec certitude ceux mêmes qui n'en conçoivent pas les principes !

Cependant pluſieurs de ces philoſophes ſont à peine connus ; il n'y a de célebres que ceux qui ont fait des révolutions dans les eſprits, tandis que ceux qui ne ſont qu'utiles reſtent ignorés. Les hommes ne méconnoiſſent jamais plus les bienfaits, que lorſqu'ils en jouiſſent avec tranquillité.

La gloire du bel-eſprit eſt bien différente. Elle eſt ſentie & publiée par le commun des hommes, qui ſont juſqu'à un certain point en état d'en concevoir les idées, &

qui se sentent incapables de les produire sous la forme où elles leur sont présentées ; de-là naît leur admiration. Au lieu que les philosophes ne sont sentis que par des philosophes, ils ne peuvent prétendre qu'à l'estime de leurs pairs ; c'est jouir d'une considération bien bornée.

Mais pourquoi entrer dans un examen détaillé des occupations, qu'on regarde comme dépendantes principalement de l'esprit ? Il y en a beaucoup d'autres, qu'on ne range pas ordinairement dans cette classe-là, & qui n'en exigent pas moins.

Doutera-t-on, par exemple, qu'il ne faille une grande étendue de lumieres, pour imaginer une nouvelle branche de commerce, ou pour en perfectionner une déja établie, pour appercevoir un vice d'administration consacré par le tems ?

On avouera, sans doute, qu'on ne peut pas refuser l'esprit à ceux qui se sont illustrés dans les différentes carrieres dont je viens de parler : mais on dira qu'il n'en faut pas beaucoup pour y marcher foiblement. Pour réponse à cette distinction,

il ſuffit d'en faire une pareille, & de demander quel cas on fait de ceux qui rampent dans la littérature ; on va juſqu'à l'injuſtice à leur égard, en les eſtimant moins qu'ils ne le méritent.

On fait encore une objection dont on eſt frappé, & qui eſt bien foible. On remarque, dit-on, que pluſieurs hommes ſe ſont fait un nom dans les arts ou dans certaines ſciences, quoiqu'ils fuſſent incapables de toutes les autres choſes, auxquelles ils s'étoient d'abord inutilement appliqués, & que loin d'être en état de produire le moindre ouvrage de goût & d'agrément, à peine atteignent-ils au courant de la converſation. Dès-là on prend droit de les regarder comme des eſpeces de machines, dont les reſſorts n'ont qu'un effet déterminé.

Mais croit-on que tous ceux qui ſe ſont diſtingués dans le bel eſprit, euſſent été également capables de toutes les autres profeſſions, & des différens emplois de la ſociété ? ils n'auroient peut-être jamais été ni bons magiſtrats, ni bons commerçans, ni bons juriſconſultes, ni bons ar-

hommes, étant embarrassé sur une affaire politique, on lui conseilla de consulter Newton : Newton, dit-il, n'est qu'un grand philosophe. Ce titre étoit, sans doute, un éloge rare : mais enfin, dans cette occasion-là, Newton n'étoit pas ce qu'il falloit, il en étoit incapable, & n'étoit qu'un grand philosophe. Il est vraisemblable, mais non pas démontré, que s'il eût appliqué à la science du gouvernement les travaux qu'il avoit consacrés à la connoissance de l'univers, le roi Guillaume n'eût pas dédaigné ses conseils.

Dans combien de circonstances, sur combien de questions, le philosophe n'eût-il pas répondu à ceux qui lui auroient conseillé de consulter le monarque. Guillaume n'est qu'un politique, qu'un grand roi.

Le prince & le philosophe étoient également capables de connoître les limites de leur génie; au lieu qu'un homme d'imagination regarderoit comme une injustice d'être recusé sur quelque matiere que ce pût être. Les hommes de ce caractere se croient capables de tout; l'inexpérience

même fortifie leur amour-propre, qui ne peut s'éclairer que par des fautes, & diminuer par des connoissances acquises.

Les plus grandes affaires, celles du gouvernement ne demandent que de bons esprits; le bel esprit y nuiroit, & les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvéniens pour la conduite, & ne sont propres qu'aux révolutions; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. Le génie a ses bornes & ses écarts; la raison cultivée suffit à tout ce qui nous est nécessaire.

Si d'un côté il y a peu de talens si décidés pour un objet, qu'il eût été absolument impossible, à celui qui en est doné, de réussir dans toute autre chose; on peut, d'un autre côté, soutenir que tout est talent; c'est-à-dire en général, qu'avec quelque disposition naturelle, on peut, en y joignant de l'application, & sur-tout des exercices réitérés, réussir dans quelque carriere que ce puisse être. Je ne prétends avancer qu'une proposition générale, j'excepte les vrais génies & les hommes totalement stupides, deux sortes d'êtres presque également rares.

On voit, par exemple, des hommes qui ne paroiſſent pas capables de lier deux idées enſemble, & qui cependant font au jeu les combinaiſons les plus compliquées, les plus ſûres & les plus rapides. Il faut néceſſairement de l'eſprit pour de telles opérations ; on dit qu'ils ont l'eſprit du jeu. Mais s'il n'y avoit aucun jeu d'inventé, croit-on que ces joueurs ſi ſubtils euſſent été réduits à la ſeule exiſtence matérielle ? Cet eſprit de calcul & de combinaiſon auroit pu être appliqué à des ſciences qui leur auroient peut-être fait un nom.

Les circonſtances décident ſouvent de la différence des talens. C'eſt ainſi que le choc du caillou fait ſortir la flamme, en rompant l'équilibre qui la retenoit captive.

Ce qui eſt beaucoup plus rare que les grands talens, c'eſt une flexibilité d'eſprit qui ſaiſiſſe un objet, l'embraſſe, & puiſſe enſuite ſe replier vers un autre, qui en pénetre l'intérieur avec force, & qui le préſente avec clarté. C'eſt une vue qui, au lieu d'avoir une direction fixe, déter-

minée, & sur une seule ligne, a une action sphérique. Voilà ce qu'on peut appeller l'*esprit de lumiere :* il peut imiter tous les talens, sans toutefois les porter au même degré que les hommes qui y sont bornés ; mais s'il est quelquefois moins brillant que les talens, il est beaucoup plus utile.

Les talens sont ou deviennent personels à ceux qui en sont doués, ou qui les ont acquis par l'exercice ; au lieu que l'esprit de lumiere se communique, & développe celui des autres. Ceux qui l'ont en partage ne peuvent le méconnoître, & se rendent intérieurement justice ; car la modestie n'est & ne peut être qu'une vertu extérieure ; c'est un voile dont on couvre son mérite, pour ne point blesser les yeux de l'envie, au lieu que l'humilité est le sentiment, l'aveu sincere de sa foiblesse. Ils n'ignorent pas aussi que cet esprit même, qui semble appartenir uniquement à la nature, a presque autant besoin d'exercice, que les talens pour se perfectionner. Mais si la présomption les gagne, s'ils viennent à s'exagérer leur esprit, en prenant leur

leur facilité à s'inſtruire pour les connoiſſances mêmes, leur prévoyance, leur ſagacité pour l'expérience ; ils tombent dans des bevues plus groſſieres que ne font les hommes bornés, mais attentifs. Les chûtes ſont plus rudes, quand on court, que lorſqu'on marche lentement. L'eſprit eſt le premier des moyens ; il ſert à tout, & ne ſupplée preſque à rien.

Dans l'examen que je viens de faire, mon deſſein n'eſt aſſurément pas de dépriſer le vrai bel-eſprit. Tout peut à la vérité être regardé comme talent, ou, ſi l'on veut, comme métier ; mais il y en a qui exigent un aſſemblage de qualités rares, & le bel-eſprit eſt du nombre. Je prétends ſeulement que s'il eſt dans la premiere claſſe, il n'y eſt pas ſeul ; que ſi l'on veut lui donner une préférence excluſive, on joint le ridicule à l'injuſtice ; & que ſi la manie du bel-eſprit augmente, ou ſe ſoutient long-tems au point où elle eſt, elle nuira infailliblement à l'eſprit.

C'eſt contre l'excès & l'altération du bien qu'on doit être en garde ; le mal bien reconnu exige moins d'attention, par-

ce qu'il s'annonce assez de lui-même ; & pour finir par un exemple qui a beaucoup de rapport à mon sujet, ce seroit un problême à résoudre, que d'examiner combien l'impression a contribué au progrès des lettres & des sciences, & combien elle y peut nuire. Je ne veux pas m'engager dans une discussion qui exigeroit un traité particulier ; mais je demande simplement qu'on fasse attention que si l'impression a multiplié les bons ouvrages, elle favorise aussi un nombre effroyable de traités sur différentes matieres ; de sorte qu'un homme qui veut s'appliquer à un genre particulier, l'approfondir & s'instruire, est obligé de payer à l'étude un tribut de lectures inutiles, rebutantes, & souvent contraires à son objet. Avant que d'être en état de choisir ses guides, il a épuisé ses forces.

Je rappellerai donc à cet égard ce que j'ai avancé sur l'éducation, que le plus grand service que les sociétés littéraires pourroient rendre aujourdhui aux lettres, aux sciences & aux arts, feroit de faire des méthodes, & de tracer des routes qui

épargneroient du travail, des erreurs, & conduiroient à la vérité par les voies les plus courtes & les plus sûres.

CHAPITRE XIII.

Sur le rapport de l'Eſprit & du Caractere.

LE caractere eſt la forme diſtinctive d'une ame d'avec une autre, ſa différente maniere d'être. Le caractere eſt aux ames ce que la phyſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont aux viſages.

Les viſages ſont compoſés des mêmes parties, c'eſt en cela qu'ils ſe reſſemblent : l'accord de ces parties eſt différent ; voilà ce qui les diſtingue les uns des autres, & empêche de les confondre.

Les hommes ſans caractere ſont des viſages ſans phyſionomie, de ces viſages communs qu'on ne prend pas la peine de diſtinguer.

L'eſprit eſt une des facultés de l'ame

qu'on peut comparer à la vue ; & l'on peut considérer la vue par sa netteté, son étendue, sa promptitude, & par les objets sur lesquels elle est exercée ; car, outre la faculté de voir, on apprend encore à voir.

Je ne veux pas entrer ici dans une discussion métaphysique, qu'on ne jugeroit peut-être pas assez nécessaire à mon sujet, quoiqu'il n'y eût peut-être pas de métaphysique mieux employée que celle qui seroit appliquée aux mœurs ; elle justifieroit le sentiment, en démontrant les principes.

Nous avons vu dans le chapitre précédent les injustices qu'on fait dans la prééminence qu'on donne à certains talens ; nous allons voir qu'on n'en fait pas moins dans les jugemens qu'on porte sur les différentes sortes d'esprits. Il y en a du premier ordre que l'on confond quelquefois avec la sotise.

Ne voit-on pas des gens dont la naïveté & la candeur empêchent qu'on ne rende justice à leur esprit ? Cependant la naïveté n'est que l'expression la plus simple &

la plus naturelle d'une idée dont le fonds peut être fin & délicat ; & cette expreſſion ſimple a tant de grace, & d'autant plus de mérite, qu'elle eſt le chef-dœuvre de l'art dans ceux à qui elle n'eſt pas naturelle.

La candeur eſt le ſentiment intérieur de la pureté de ſon ame, qui empêche de croire qu'on ait rien à diſſimuler, & la naïveté empêche de le ſavoir.

L'ingénuité peut être une ſuite de la ſotiſe, quand elle n'eſt pas l'effet de l'inexpérience; mais la naïvété n'eſt ſouvent que l'ignorance de choſes de convention, faciles à apprendre, quelquefois bonnes à dédaigner ; & la candeur eſt la premiere marque d'une belle ame. La naïveté & la candeur peuvent ſe trouver dans le plus beau génie, & alors elles en ſont l'ornement le plus précieux & le plus aimable.

Il n'eſt pas étonnant que le vulgaire qui n'eſt pas digne de reſpecter des avantages ſi rares, ſoit l'admirateur de la fineſſe de caractere, qui n'eſt ſouvent que le fruit de l'attention fixe & ſuivie d'un eſprit médiocre que l'intérêt anime. La fineſſe peut

marquer de l'efprit ; mais elle n'eft jamais dans un efprit fupérieur, à moins qu'il ne fe trouve avec un cœur bas. Un efprit fupérieur dédaigne les petits refforts, il n'emploie que les grands, c'eft-à-dire, les fimples.

On doit encore diftinguer la fineffe de l'efprit de celle du caractere. L'efprit fin eft fouvent faux, précifément parce qu'il eft trop fin ; c'eft un corps trop délié pour avoir de la confiftance. La fineffe imagine au lieu de voir ; à force de fuppofer, elle fe trompe. La pénétration voit, & la fagacité va jufqu'à prévoir. Si le jugement fait la bafe de l'efprit, fa promptitude contribue encore à fa jufteffe ; mais fi l'imagination domine, c'eft la fource d'erreur la plus féconde.

Enfin, la fineffe eft un menfonge en action, & le menfonge part toujours de la crainte ou de l'intérêt, & par conféquent de la baffeffe. On ne voit point d'homme puiffant & abfolu, quelque vicieux qu'il foit d'ailleurs, mentir à celui qui lui eft foumis, parce qu'il ne le craint pas. Si cela arrive, c'eft sûrement par une

vue d'intérêt ; auquel cas il ceſſe en ce point d'être puiſſant, & devient alors dépendant de ce qu'il deſire, & ne peut l'emporter par la force ouverte.

Il ne faut pas être ſurpris qu'un homme d'eſprit ſoit trompé par un ſot. L'un ſuit continûment ſon objet, & l'autre ne s'aviſe pas d'être en garde. La duperie des gens d'eſprit vient de ce qu'ils ne comptent pas aſſez avec les ſots, c'eſt-à-dire, de ce qu'ils les comptent pour trop peu.

On auroit plus de raiſon de s'étonner des fautes groſſieres où les gens d'eſprit tombent d'eux-mêmes. Leurs fautes ſont cependant encore moins fréquentes que celles des autres hommes, mais quelquefois plus graves & toujours plus remarquées. Quoiqu'il en ſoit, j'en ai cherché la raiſon, & je crois l'appercevoir dans le peu de rapport qui ſe trouve entre l'eſprit d'un homme & ſon caractere ; car ce ſont deux choſes très-diſtinctes.

La dépendance mutuelle de l'eſprit & du caractere peut être enviſagée ſous trois aſpects. On n'a pas le caractere de ſon

esprit, ou l'esprit de son caractere. On n'a pas assez d'esprit pour son caractere. On n'a pas assez de caractere pour son esprit.

Un homme, par exemple, sera capable des plus grandes vues, de concevoir, digérer & ordonner un grand dessein. Il passe à l'exécution, & il échoue, parce qu'il se dégoûte, qu'il est rebuté des obstacles mêmes qu'il avoit prévus, & dont il voyoit les ressources. On le reconnoît d'ailleurs pour un homme de beaucoup d'esptit, & ce n'est pas en effet par là qu'il a manqué. On est étonné de sa conduite, parce qu'on ignore qu'il est léger & incapable de suite dans le caractere; qu'il n'a que des accès d'ambition qui cédent à une paresse naturelle; qu'il est incapable d'une volonté forte à laquelle peu de choses résistent, même pour les gens bornés; & qu'enfin il n'a pas le caractere de son esprit. Sans manquer d'esprit, on manque à son esprit par légéreté, par passion, par timidité.

Un autre d'un caractere propre aux plus grandes entreprises, avec du courage &

de la conſtance, manquera de l'eſprit qui fournit les moyens ; il n'a pas l'eſprit de ſon caractere.

Voilà l'oppoſition du caractere & de l'eſprit. Mais il y a une autre maniere de faire des fautes, malgré beaucoup d'eſprit, même analogue au caractere ; c'eſt lorſqu'on n'a pas encore aſſez d'eſprit pour ce caractere.

Un homme d'un eſprit étendu & rapide aura des projets encore plus vaſtes : il faut néceſſairement qu'il échoue, parce que ſon eſprit ne ſuffit pas encore à ſon caractere. Il y a tel homme qui n'a fait que des ſotiſes, qui avec un autre caractere que le ſien, auroit paſſé avec juſtice pour un génie ſupérieur.

Mettons en oppoſition un homme dont l'eſprit a une ſphere peu étendue, mais dont le cœur exempt des paſſions vives ne le porte pas au-delà de cette ſphere bornée. Ses entrepriſes & ſes moyens ſont en proportion égale ; il ne fera point de faute, & ſera regardé comme ſage, parce que la réputation de ſageſſe dépend moins des choſes brillantes qu'on fait, que des ſotiſes qu'on ne fait point.

Peut-être y a-t-il plus d'efprit chez les gens vifs que chez les autres ; mais auffi ils en ont plus de befoin. Il faut voir clair & avoir le pied fûr quand on veut marcher vîte ; fans quoi, je le répete, les chûtes font fréquentes & dangereufes. C'eft par cette raifon que de tous les fots, les plus vifs font les plus infupportables.

Un caractere trop vif nuit quelquefois à l'efprit le plus jufte, en le pouffant au-delà du but, fans qu'il l'ait apperçu. On ne fe trouve pas humilié de cet excès, parce qu'on fuppofe que le moins eft renfermé dans le plus ; mais ici le plus & le moins ne font pas bieu comparés, & font de nature différente. Il faut plus de force pour s'arrêter au terme, que pour le paffer par la violence de l'impulfion. Voir le but où l'on tend, c'eft jugement ; y atteindre, c'eft jufteffe ; s'y arrêter, c'eft force ; le paffer, ce peut être foibleffe.

Les jugemens de l'extrême vivacité reffemblent affez à ceux de l'amour-propre qui voit beaucoup, compare peu, & juge mal. La fcience de l'amour-propre eft de toutes la plus cultivée & la moins perfec-

tionnée. Si l'amour-propre pouvoit admettre des regles de conduite, il deviendroit le germe de plusieurs vertus, & suppléroit à celles mêmes qu'il paroît exclure.

On objectera peut-être qu'on voit des hommes d'un flegme & d'un esprit également reconnus tomber dans des égaremens qui tiennent à l'extravagance ; mais on ne fait pas attention que ces mêmes hommes, malgré cet extérieur froid, sont des caracteres violens. Leur tranquillité n'est qu'apparente ; c'est l'effet d'un vice des organes, un maintien de hauteur ou d'éducation, une fausse dignité ; leur sang-froid n'est que l'orgueil.

On confond assez communément la chaleur & la vivacité, la morgue & le sang-froid. Cependant on est souvent très-violent, sans être vif. Le feu pénétrant du charbon de terre jete peu de flamme, c'est même en étouffant celle-ci qu'on augmente l'activité du feu ; la flamme au contraire peut être fort brillante, sans beaucoup de chaleur.

Le plus grand avantage pour le bon-

heur, eſt une eſpece d'équilibre entre les idées & les affections, entre l'eſprit & le caractere.

Enfin, ſi l'on reproche tant de fautes aux gens d'eſprit, c'eſt qu'il y en a peu qui par la nature ou l'étendue de leur eſprit aient celui de leur caractere, & malheureuſement celui-ci ne ſe change point. Les mœurs ſe corrigent, l'eſprit ſe fortifie ou s'altere; les affections changent d'objet, le même peut ſucceſſivement inſpirer l'amour ou la haine; mais le caractere eſt inaltérable, il peut être contraint ou déguiſé, il n'eſt jamais détruit. L'orgueil humilié & rampant eſt toujours de l'orgueil.

L'âge, la maladie, l'ivreſſe changent, dit-on, le caractere. On ſe trompe. La maladie & l'âge peuvent l'affoiblir, en ſuſpendre les fonctions, quelquefois le détruire, ſans jamais le dénaturer. Il ne faut pas confondre avec le caractere ce qui part de la chaleur du ſang, de la force du tempérament. Preſque tous les hommes, quoique de caracteres différens ou oppoſés, ſont courageux dans le jeune âge, & timides

des dans la vieilleſſe. On ne prodigue jamais tant ſa vie que lorſqu'on en a le plus à perdre. Que de guerriers dont le courage s'écoule avec le ſang ! N'en a-t-on pas vu qui, après avoir bravé mille fois le trépas, tombés dans une maladie de langueur, éprouvoient dans un lit toutes les âfres de la mort ?

L'ivreſſe, en égarant l'eſprit, n'en donne que plus de reſſort au caractere. Le vil complaiſant d'un homme en place, s'étant enivré, lui tint les propos d'une haine envenimée, & ſe fit chaſſer. On voulut excuſer l'offenſeur ſur l'ivreſſe : Je ne puis m'y tromper, répondit l'offenſé ; ce qu'il me dit étant ivre, il le penſe à jeun.

Après avoir examiné l'oppoſition qui peut ſe trouver entre le caractere & l'eſprit, ſous combien de faces ne pourroit-on pas enviſager la queſtion ? Combien de combinaiſons faudroit-il faire ! combien de détails à développer, ſi l'on vouloit montrer les inconvéniens qui réſultent de la contrariété du caractere & de l'eſprit avec la ſanté ! On n'imagine pas à quel

point la conduite qu'on suit, & les différens partis qu'on prend & qu'on abandonne dépendent de la santé. Un caractere fort, un esprit actif exigent une santé robuste. Si elle est trop foible pour y répondre, elle acheve par-là de se détruire. Il y a mille occasions où il est nécessaire que le caractere, l'esprit & la santé soient d'accord.

Tout ce que l'homme qui a le plus d'esprit peut faire, c'est de s'étudier, de se connoître, de consulter ses forces, & de compter ensuite avec son caractere; sans quoi les fautes, & même les malheurs ne servent qu'à l'abattre, sans le corriger, mais pour un homme d'esprit, ils sont une occasion de réfléchir. C'est, sans doute, ce qui a fait dire qu'il y a toujours de la ressource avec les gens d'esprit. La réflexion sert de sauve-garde au caractere, sans le corriger, comme les regles en servent au génie, sans l'inspirer. Elles font peu pour l'homme médiocre, elles préviennent les fautes de l'homme supérieur.

CHAPITRE XIV.

Sur l'Eſtime & le Reſpect.

CE que j'ai dit juſqu'ici des différens jugemens des hommes, m'engage à tâcher d'en pénétrer les cauſes.

Toutes les facultés de notre ame ſe réduiſent, comme on l'a vu, à ſentir & penſer; nous n'avons pas des idées ou des affections, car la haine même n'eſt qu'une révolte contre ce qui s'oppoſe à nos affections.

Dans les choſes purement intellectuelles, nous ne ferions jamais de faux jugemens, ſi nous avions préſentes toutes les idées qui regardent le ſujet dont nous voulons juger. L'eſprit n'eſt jamais faux, que parce qu'il n'eſt pas aſſez étendu, au moins ſur le ſujet dont il s'agit, quelque étendue qu'il pût avoir d'ailleurs ſur d'autres matieres; mais dans celles où nous avons intérêt, les idées ne ſuffiſent pas à la juſteſſe de nos jugemens. La juſteſſe de l'eſprit dépend alors de la droiture du

cœur, & du calme des passions ; car je doute qu'une démonstration mathématique parût une vérité à quelqu'un dont elle combattroit une passion forte ; il y supposeroit du parallogisme.

Si nous sommes affectés pour ou contre un objet, il est bien difficile que nous soyons en état d'en juger sainement. Notre intérêt plus ou moins développé, mieux ou moins bien entendu, mais toujours senti, fait la regle de nos jugemens.

Il y a des sujets sur lesquels la société a prononcé, & qu'elle n'a pas laissé à notre discussion. Nous souscrivons à ses décisions par éducation & par préjugé ; mais la société même s'est déterminée par les principes qui dirigent nos jugemens particuliers, c'est-à-dire, par l'intérêt. Nous consultons tous séparément notre intérêt personnel bien ou mal appliqué : la société a consulté l'intérêt commun qui rectifie l'intérêt particulier. C'est l'intérêt public, peut-être l'intérêt de ceux qui gouvernent, mais qu'il faut bien supposer justes, qui a dicté les loix & qui fait les

vertus ; c'eſt l'intérêt particulier qui fait les crimes, quand il eſt oppoſé à l'intérêt commun. L'intérêt public, fixant l'opinion générale, eſt la meſure de l'eſtime, du reſpect, du véritable prix, c'eſt-à-dire, du prix reconnu des choſes. L'intérêt particulier décide des jugemens les plus vifs & les plus intimes, tels que l'amitié & l'amour, les deux effets les plus ſenſibles de l'amour & de nous-mêmes. Paſſons à l'application de ces principes.

Qu'eſt-ce que l'eſtime ? ſi-non un ſentiment que nous inſpire ce qui eſt utile à la ſociété ? Mais quoique cette utilité ſoit néceſſairement relative à tous les membres de la ſociété, elle eſt trop habituelle & trop peu directe pour être vivement ſentie. Ainſi notre eſtime n'eſt preſque qu'un jugement que nous portons, & non pas une affection qui nous échauffe, telle que l'amitié que nous inſpirent ceux qui nous ſont perſonnellement utiles ; & j'entends par utilité perſonnelle, non-ſeulement des ſervices, des bienfaits matériels, mais encore le plaiſir & tout ce qui peut nous affecter agréablement, quoiqu'il puiſſe



dans la ſuite nous être réellement nuiſible. L'utilité, ainſi entendue doit, comme on juge bien, s'appliquer même à l'amour, le plus vif de tous les ſentimens, parce qu'il a pour objet ce que nous regardons comme le ſouverain bien, dans le tems que nous en ſommes affectés.

On m'objectera peut-être que ſi l'amour & l'eſtime ont la même ſource, & que ſuivant mon principe, ils ne différent que par les dégrés, l'amour & le mépris ne devroient jamais ſe réunir ſur le même objet ; ce qui, dira-t-on, n'eſt pas ſans exemples. On ne fait pas ordinairement la même objection ſur l'amitié ; on ſuppoſe qu'un honnête homme qui eſt l'ami d'un homme mépriſable, eſt dans l'ignorance à ſon égard, & non pas dans l'aveuglement ; & que s'il vient à être inſtruit du caractere qu'il ignoroit, il en fera juſtice en rompant. Je n'examinerai donc pas ce qui concerne l'amitié qui n'eſt pas toujours entre ceux où l'on croit la voir. Il y a bien de prétendues amitiés, bien des actes de reconnoiſſance qui ne ſont que

des procédés, quelquefois intéreſſés, & non pas des attachemens.

D'ailleurs, ſi je ſatisfais à l'objection ſur le ſentiment le plus vif, on me diſpenſera, je crois, d'éclaircir ce qui concerne des ſentimens plus foibles.

Je dis donc que l'amour & le mépris n'ont jamais eu le même objet à la fois : car je ne prends point ici pour amour ce deſir ardent, mais indéterminé, auquel tout peut ſervir de pâture, que rien ne fixe, & auquel ſa violence même interdit le choix ; je parle de celui qui lie la volonté vers un objet à l'excluſion de tout autre. Un amant de cette eſpece ne peut, dis-je, jamais mépriſer l'objet de ſon attachement, ſur-tout s'il s'en croit aimé : car l'amour-propre offenſé peut balancer, & même détruire l'amour. On voit, à la vérité, des hommes qui reſſentent la plus forte paſſion pour un objet qui l'eſt auſſi du mépris général ; mais loin de partager ce mépris, ils l'ignorent ; s'ils y ont ſouſcrit eux-mêmes avant leur paſſion, ils l'oublient enſuite, ſe rétractent de bonne foi, & crient à l'injuſtice. S'il leur arrive

dans ces orages si communs aux amans ; de se faire des reproches outrageans, ce sont des accès de fureur si peu réfléchis, qu'ils arrivent aux amans qui ont le plus de droit de se respecter.

L'aveuglement peut n'être pas continuel, & avoir des intervalles où un homme rougit de son attachement ; mais cette lueur de raison n'est qu'un instant de sommeil de l'amour qui se reveille bientôt pour la désavouer. Si l'on reconnoît des défauts dans l'objet aimé, ce sont de ceux qui gênent, qui tourmentent l'amour, & qui ne l'humilient pas. Peut-être ira-t-on jusqu'à convenir de sa foiblesse, & sera-t-on forcé d'avouer l'erreur de son choix ; mais c'est par impuissance de refuter les reproches, pour se soustraire à la persécution, & assurer sa tranquillité contre des remontrances fatigantes qu'on n'est plus obligé d'entendre, quand on est convenu de tout. Un amant est bien loin de sentir ou même de penser ce qu'on le force de prononcer, sur-tout s'il est d'un caractere doux. Mais pour peu qu'il ait de fermeté, il résistera avec courage. Ce qu'on lui

préſentera comme des taches humiliantes dans l'objet de ſa paſſion, il n'en ſera que des malheurs qui le lui rendront plus cher : la compaſſion viendra encore redoubler, anoblir l'amour, en faire une vertu, & quelquefois ce ſera avec raiſon, ſans qu'on puiſſe la faire adopter à des cenſeurs incapables de ſentiment, & de faire les diſtinctions fines &. honnêtes qui ſéparent le vice d'avec le malheur. Que ceux qui n'ont jamais aimé ſe tiennent pour dit, quelque ſupériorité d'eſprit qu'ils aient, qu'il y a une infinité d'idées, je dis d'idées juſtes, auxquelles ils ne peuvent atteindre, & qui ne ſont réſervées qu'au ſentiment.

Je viens de dire que des inſtans de dépit ne pouvoient pas être regardés comme un état fixe à l'ame, ni prouver que le mépris s'allie avec l'amour. Il me reſte à prévenir l'objection qu'on pourroit tirer des hommes qui ſentent continuellement la honte de leur attachement, & qui ſont humiliés de faire de vains efforts pour ſe dégager. Ces hommes exiſtent aſſurément, & en plus grand nombre qu'on ne croit;

mais ils ne font plus amoureux, quelque apparence qu'ils en aient.

Il n'y a rien que l'on confonde fi fort que l'amour, & qui y foit fouvent plus oppofé, que la force de l'habitude. C'eft une chaîne dont il eft plus difficile de fe dégager que de l'amour; fur-tout à un certain âge : car je doute qu'on trouvât dans la jeuneffe les exemples qu'on voudroit alléguer, non feulement parce que les jeunes gens n'ont pas eu le tems de contracter cette habitude, mais parce qu'ils en font incapables.

Le jeune homme qui aime l'objet le plus authentiquement méprifable, eft bien loin de s'en douter. Il n'a peut-être pas encore attaché d'idées aux termes d'eftime & de mépris; il eft emporté par la paffion. Voilà ce qu'il fent; je ne dirai pas, voilà ce qu'il fait : car alors il ne fait ni ne penfe rien, il jouit. Cet objet ceffe-t-il de lui plaire, parce qu'un autre lui plaît davantage, il penfera ou répétera tout ce qu'on voudra du premier.

Mais dans un âge mûr, il n'en eft pas ainfi, l'habitude eft contractée; on ceffe

d'aimer, & l'on reſte attaché. On mépriſe l'objet de ſon attachement, s'il eſt mépriſable, parce qu'on le voit tel qu'il eſt; & on le voit tel qu'il eſt, parce qu'on n'eſt plus amoureux.

Puiſque notre intérêt eſt la meſure de notre eſtime, quand il nous porte juſqu'à l'affection, il eſt bien difficile que nous y puiſſions joindre le mépris. L'amour ne dépend pas de l'eſtime; mais dans bien des occaſions l'eſtime dépend de l'amour.

J'avoue que nous nous ſervons très-utilement de perſonnes mépriſables que nous reconnoiſſons pour telles; mais nous les gardons comme des inſtrumens vils qui nous ſont chers, c'eſt-à-dire, utiles, & que nous n'aimons point; ce ſont même ceux dont les perſonnes honnêtes paient le plus ſcrupuleuſement les ſervices, parce que la reconnoiſſance ſeroit un poids trop humiliant.

C'eſt avec bien de la répugnance que j'oſerai dire que les gens naturellement ſenſibles ne ſont pas ordinairement les meilleurs juges de ce qui eſt eſtimable,

c'eſt-à-dire, de ce qui l'eſt pour la ſociété. Les parens tendres juſqu'à la foibleſſe ſont les moins propres à rendre leurs enfans bons citoyens. Cependant nous ſommes portés à aimer de préférence les perſonnes reconnues pour ſenſibles, parce que nous nous flattons de devenir l'objet de leur affection, & que nous nous préférons à la ſociété. Il y a une eſpece de ſenſibilité vague qui n'eſt qu'une foibleſſe d'organes plus digne de compaſſion que de reconnoiſſance. La vraie ſenſibilité ſeroit celle qui naîtroit de nos jugemens, & qui ne les formeroit pas.

J'ai remarqué que ceux qui aiment le bien public, qui affectionnent la cauſe commune, & s'en occupent ſans ambition, ont beaucoup de liaiſons & peu d'amis. Un homme qui eſt bon citoyen activement, n'eſt pas ordinairement fait pour l'amitié ni pour l'amour. Ce n'eſt pas uniquement parce que ſon eſprit eſt trop occupé d'ailleurs ; c'eſt que nous n'avons qu'une portion déterminée de ſenſibilité qui ne ſe répartit point ſans que les portions diminuent. Le feu de notre ame

ame eſt en cela bien différent de la flamme matérielle, dont l'augmentation & la propagation dépendent de la quantité de ſon aliment.

Nous voyons chez les peuples où le patriotiſme a régné avec le plus d'éclat, les peres immoler leurs fils à l'État : nous admirons leur courage, ou ſommes révoltés de leur barbarie, parce que nous jugeons d'après nos mœurs. Si nous étions élevés dans les mêmes principes, nous verrions qu'ils faiſoient à peine des ſacrifices, puiſque la patrie concentroit toutes leurs affections, & qu'il n'y a point d'objet vers lequel le préjugé de l'éducation ne puiſſe quelquefois nous porter. Pour ces républicains, l'amitié n'étoit qu'une émulation de vertu, le mariage une loi de ſociété, l'amour un plaiſir paſſager, la patrie ſeule une paſſion. Pour ces hommes, l'amitié ſe confondoit avec l'eſtime : celle-ci eſt pour nous, comme je l'ai dit, un ſimple jugement de l'eſprit, & l'autre un ſentiment.

Depuis que le patriotiſme a diſparu, rien ne peut mieux en retracer l'idée que

certains établissemens qui subsistent parmi nous, & ne sont nullement patriotiques relativement à la société générale. Voyez les communautés ; ceux ou celles qui les composent sont dévorés du zele de la maison. Leurs familles leur deviennent étrangeres, ils ne connoissent plus que celle qu'ils ont adoptée. Souvent divisés par des animosités personnelles, par des haines individuelles, ils se réunissent, & n'ont plus qu'un esprit, dès qu'il s'agit de l'intérêt du corps ; ils y sacrifieroient parens, amis, s'ils en ont, & quelquefois eux-mêmes. Les vertus monastiques cedent à l'esprit monacal. Il semble que l'habit qu'ils prennent soit le contraire de la robe de Nessus ; le poison de la leur n'agit qu'au dehors.

La fureur des partis se porte encore plus loin. Ils ne se bornent pas à leurs avantages réels, la haine contre le parti contraire est d'obligation ; c'est le seul devoir que la plupart soient en état de remplir, & dont ils s'acquittent religieusement, souvent pour des questions qu'ils n'entendent point, qui, à la vérité, ne méritent

pas d'être entendues, & n'en ſont adoptées & défendues qu'avec plus d'animoſité. Nous en avons de nos jours, & ſous nos yeux, des exemples frappans.

L'eſtime aujourd'hui tire ſi peu à conſéquence, eſt un ſi foible engagement, qu'on ne craint point de dire d'un homme qu'on l'eſtime & qu'on ne l'aime point ; c'eſt faire à la fois un acte de juſtice, d'intérêt perſonnel & de franchiſe : car c'eſt comme ſi l'on diſoit que ce même homme eſt un bon citoyen, mais qu'on a ſujet de s'en plaindre, ou qu'il déplaît, & qu'on ſe préfere à la ſociété ; aveu qui prouve aujourd'hui une eſpece de courage philoſophique, & qui autrefois auroit été honteux, parce qu'on aimoit alors ſa patrie, & par conſéquent ceux qui la ſervoient bien.

L'altération qui eſt arrivée dans les mœurs, a fait encore que le reſpect, qui, chez les peuples dont j'ai parlé, étoit la perfection de l'eſtime, en ſouffre l'excluſion parmi nous, & peut s'allier avec le mépris.

Le reſpect n'eſt autre choſe que l'aveu

de la ſupériorité de quelqu'un. Si la ſupériorité du rang ſuivoit toujours celle du mérite, ou qu'on n'eût pas preſcrit des marques extérieures de reſpect, ſon objet ſeroit perſonnel comme celui de l'eſtime, & il a dû l'être originairement, de quelque nature qu'ait été le mérite de mode. Mais comme quelques hommes n'eurent pour mérite que le crédit de ſe maintenir dans les places que leurs ayeux avoient honorées, il ne fut pas dès-lors poſſible de confondre la perſonne dans le reſpect que les places exigeoient. Cette diſtinction ſe trouve aujourd'hui ſi vulgairement établie, qu'on voit des hommes réclamer quelquefois par leur rang, ce qu'ils n'oſeroient prétendre pour eux-mêmes. *Vous devez*, dit on humblement, *du reſpect à ma place, à mon rang;* on ſe rend aſſez de juſtice pour n'oſer dire, *à ma perſonne.* Si la modeſtie fait auſſi tenir le même langage, elle ne l'a pas inventé, & elle n'auroit jamais dû adopter celui de l'aviliſſement.

La même réflexion fit comprendre que le reſpect qui pouvoit ſe refuſer à la perſonne, malgré l'élévation du rang, devoit

s'accorder, malgré l'abaiſſement de l'état, à la ſupériorité du mérite ; car le reſpect, en changeant d'objet dans l'application, n'a point changé de nature, & n'eſt dû qu'à la ſupériorité. Ainſi il y a depuis long-tems deux ſortes de reſpects, celui qu'on doit au mérite, & celui qu'on rend aux places, à la naiſſance. Cette derniere eſpece de reſpect n'eſt plus qu'une formule de paroles ou de geſtes, à laquelle les gens raiſonables ſe ſoumettent, & dont on ne cherche à s'affranchir que par ſotiſe, & par un orgueil puérile.

Le vrai reſpect n'ayant pour objet que la vertu, il s'enſuit que ce n'eſt pas le tribut qu'on doit à l'eſprit ou aux talens : on les loue, on les eſtime, c'eſt à-dire, qu'on les priſe, on va juſqu'à l'admiration ; mais on ne leur doit point de reſpect, puiſqu'ils pourroient ne pas ſauver toujours du mépris. On ne mépriſeroit pas préciſément ce qu'on admire, mais on pourroit mépriſer à certains égards ceux qu'on admire à d'autres. Cependant ce diſcernement eſt rare ; tout ce qui ſaiſit l'imagi-

nation des hommes, ne leur permet pas une justice si exacte.

En général, le mépris s'attache aux vices bas, & la haine aux crimes hardis, qui malheureusement sont au-dessus du mépris, & font quelquefois confondre l'horreur avec une sorte d'admiration. Je ne dis rien en particulier de la colere, qui n'a guere lieu que dans ce qui nous devient personel. La colere est une haine ouverte & passagere, la haine une colere retenue & suivie. En considérant les différentes gradations, il me semble que tout concourt à établir les principes que j'ai posés, & pour les résumer en peu de mots.

Nous estimons ce qui est utile à la société, nous méprisons ce qui lui est nuisible. Nous aimons ce qui nous est personellement utile, nous haïssons ce qui nous est contraire, nous respectons ce qui nous est supérieur, nous admirons ce qui est extraordinaire.

Il ne s'agit plus que d'éclaircir une équivoque très-commune sur le mot de *mépris*, qu'on emploie souvent dans une acception bien différente de l'idée ou du senti-

ment qu'on éprouve. On croit ſouvent, ou l'on veut faire croire qu'on mépriſe certaines perſonnes, parce qu'on s'attache à les dépriſer. Je remarque, au contraire, qu'on ne dépriſe avec affectation, que par le chagrin de ne pouvoir mépriſer, & qu'on eſtime forcément ceux contre qui l'on déclame. Le mépris qui s'annonce avec hauteur, n'eſt ni indifférence, ni dédain; c'eſt le langage de la jalouſie, de la haine & de l'eſtime voilées par l'orgueil; car la haine prouve ſouvent plus de motifs d'eſtime, que l'aveu même d'une eſtime ſincere.

CHAPITRE XV.

Sur le prix réel des choses.

Nous n'avons examiné dans le chapitre précédent que l'estime relative aux personnes ; faisons l'application de nos principes aux jugemens que nous portons du prix réel des choses, & alors estimer ne veut dire que priser.

Dans quelle proportion estimons ou prisons-nous les choses ? Dans celle de leur utilité combinée avec leur rareté ; & cette seconde façon de les considérer, c'est-à-dire, la rareté, est ce qui distingue le prix que nous mettons aux choses d'avec l'estime que nous faisons des personnes. En effet, notre estime pour un homme ne diminue pas, si nous en trouvons d'autres aussi estimables ; au lieu que le prix que nous mettons à une chose rare, diminue aussi-tôt qu'elle devient commune.

Cette distinction est si sûre, que nous n'estimons les personnes par leur rareté,

qu'en les conſidérant comme choſes. Telle eſt, par exemple, l'eſtime que nous avons pour les talens, dont nous faiſons alors abſtraction d'avec la perſonne.

Il faut encore obſerver à l'égard des choſes, comme j'ai fait à l'égard des perſonnes, que le plaiſir, ſoit réel, ſoit de convention, que ces choſes peuvent nous faire en flattant nos ſens ou notre amour-propre, ſe rapporte à leur utilité, c'eſt toujours avec la rareté qu'elle ſe combine pour le prix que nous y mettons. Ajoutons que l'utilité ſe meſure encore par ſon étendue ; de façon que de deux choſes, dont l'utilité & la rareté ſont égales, l'utilité qui eſt commune à un plus grand nombre d'hommes, mérite le plus d'eſtime ; & ces trois mobiles du prix que nous mettons aux choſes, l'utilité, l'étendue de cette utilité, & la rareté, ſe combinent à l'infini, & toujours par les mêmes loix.

Eclairciſſons ces principes par des exemples. Des choſes de premiere néceſſité, telles que le pain & l'eau, ne peuvent pas être rares, ſans quoi elles ne ſeroient pas néceſſaires ; n'étant pas rares, elles ne peu-

vent attirer notre estime ; mais si par malheur elles cessent pour un tems d'être communes, quel prix n'y mettons-nous point ? Ce principe fait la regle du commerce.

Comment décidons-nous du prix de toutes les choses matérielles ? par la même loi. Nous prisons beaucoup un diamant : en quoi consiste son utilité ? Dans son éclat, dans le léger plaisir de la parure, & sur-tout dans la vanité frivole qui résulte de l'opinion d'opulence & de ses effets. Mais d'un autre côté, la rareté est de la premiere classe, & les degrés de rareté peuvent compenser ou surpasser les degrés d'utilité que d'autres auroient. D'ailleurs, sous un autre aspect, l'utilité du diamant est très-grande, puisqu'il est dans la classe des richesses, qui sont représentatives de toutes les utilités physiques.

Passons aux talens ; par où les prisons-nous ? Par la combinaison de leur utilité, soit pour les commodités, soit pour les plaisirs ; par le nombre de ceux qui en jouissent, & la rareté des hommes qui les exercent.

Les arts ou métiers de premiere nécessité

ſont peu eſtimés, parce que tout le monde eſt en état de les exercer, & qu'ils ſont abandonnés à la partie de la ſociété, malheureuſement la plus mépriſée.

On n'a pas pour les laboureurs l'eſtime que la reconnoiſſance, la compaſſion, l'humanité devroient inſpirer. Mais en ſuppoſant, par impoſſible, qu'il n'y eût à la fois qu'un homme capable de procurer les moiſſons, on en feroit un Dieu, & la vénération ne diminueroit que lorſqu'il auroit communiqué ſes lumieres, & qu'il auroit acquis par-là plus de droit à la reconnoiſſance. On pourroit, après ſa mort, rendre à ſa mémoire ce qu'on auroit ravi à ſa perſonne. C'eſt ce qui a procuré les honneurs divins à certains inventeurs ; il y a pluſieurs divinités dans le paganiſme qui n'ont pas eu d'autre origine.

A l'égard des arts de pur agrément, & dont toute l'utilité conſiſte dans les plaiſirs qu'ils procurent, dans quel ordre d'eſtime les rangeons-nous ? N'eſt-ce pas ſuivant les degrés de plaiſir & le nombre des hommes qui peuvent en jouir ?

Il y a peu d'arts auxquels les hommes en gé-

néral soient plus sensibles qu'à la musique ; & le plaisir qu'elle leur fait dépendant de l'exécution, il semble qu'ils devroient préférer ceux qui exécutent les pieces à ceux qui les composent : mais, d'un autre côté, les compositeurs sont les plus rares, & leur utilité est plus étendue. Leurs compositions peuvent se transporter par-tout, & y être exécutées ; au lieu que le talent de l'exécution, quelque supérieur qu'il puisse être, se trouve borné au plaisir de peu de personnes, du moins en comparaison du compositeur.

La rareté d'une chose sans aucune espece d'utilité ne peut mériter d'estime. Celui qui lançoit des grains de millet au travers d'une aiguille, étoit vraisemblablement unique ; mais cette adresse n'étoit d'aucune utilité : la curiosité qu'il pouvoit exciter n'étoit pas même une curiosité de plaisir. Il y a des choses qu'on veut voir, non par le plaisir qu'elles font, mais pour savoir si elles sont.

Pourquoi les ouvrages d'esprit, en faisant abstraction de leur utilité principale, méritent-ils plus d'estime, & font-ils plus de

réputation

réputation que des talens plus rares? C'eſt par l'avantage qu'ils ont de ſe répandre, & d'être par-tout également goûtés par ceux qui ſont capables de les ſentir. Corneille n'eſt peut-être pas un homme plus rare que Lully, que Rameau; cependant leurs noms ne ſont pas ſur la même ligne, parce qu'il y a un plus grand nombre d'hommes à portée de jouir des ouvrages de Corneille, que de ceux de Rameau, de Lully, & que le plaiſir qui naît des ouvrages d'eſprit, développant celui des lecteurs, ou leur touchant le cœur, flatte le ſentiment & l'amour-propre, & doit, en plus d'occaſions, l'emporter ſur le plaiſir des ſens que les talens nous cauſent.

Ce n'eſt pas que dans nos jugemens nous faſſions une analyſe ſi exacte, & une comparaiſon ſi géométrique; une juſtice naturelle nous les inſpire, & l'examen réfléchi les confirme.

Qu'on parcoure les ſciences & les arts, qu'on les peſe dans cette balance, on verra que l'eſtime qu'on en fait part toujours des mêmes principes, qui s'étendent juſques

fur la politique & la fcience du gouvernement.

On a recherché bien des fois quel étoit le meilleur : les uns fe déterminent pour l'un ou pour l'autre par leur goût particulier ; d'autres jugent que la forme du gouvernement doit dépendre du local & du caractere des peuples. Cela peut être vrai ; mais quelque forme que l'on préfére, il y a toujours une premiere regle prife de l'utilité étendue. *Le meilleur des gouvernemens n'eft pas celui qui fait les hommes les plus heureux ; mais celui qui fait le plus grand nombre d'heureux.*

Combien faut-il faire de malheureux pour fournir les matériaux de ce qui fait ou devroit faire le bonheur de quelques particuliers, qui même ne favent pas en jouir ? Ceux à qui le fort des hommes eft confié doivent toujours ramener leurs calculs à la fomme commune, c'eft-à-dire, au peuple. Ce qu'il faut pour le bonheur phyfique d'un feigneur, fuffiroit fouvent pour faire celui de tout fon village.

Tout eft & doit être calcul dans notre

conduite ; ſi nous faiſons des fautes, c'eſt parce que notre calcul, ſoit défaut de lumieres, ſoit ignorance ou paſſion, n'embraſſe pas tout ce qui doit entrer dans le réſultat.

Ce n'eſt pas que les paſſions mêmes ne calculent, & quelquefois très-finement ; mais elles n'évaluent pas tous les tems qui devroient entrer dans le calcul, & de-là naiſſent les erreurs ; je m'explique.

La ſageſſe de la conduite dépend de l'expérience, de la prévoyance & du jugement des circonſtances : on doit donc faire attention au paſſé, au préſent & à l'avenir ; & les paſſions n'enviſagent qu'un de ces objets à la fois, le préſent ou l'avenir, & jamais le paſſé. Quelques exemples rendent cette vérité ſenſible.

L'amour ne s'occupe que du préſent ; il cherche le plaiſir actuel, oublie les maux paſſés, & n'en prévoit point pour l'avenir.

La colere, la haine & la vengeance qui en eſt la ſuite, jugent comme l'amour. Ces paſſions prennent toujours le meilleur parti poſſible pour leur bonheur préſent ;

l'avenir seul fait leur malheur : l'ambition, au contraire, n'envisage que l'avenir ; ce qui étoit le but de son espérance, n'est plus qu'un moyen pour elle, dès qu'il est arrivé.

L'avarice juge comme l'ambition, avec cette différence, que l'une est agitée par l'espérance, & l'autre par la crainte. L'ambitieux espere de proche en proche parvenir à tout ; l'avare craint de tout perdre : ni l'un ni l'autre ne savent jouir.

L'avarice n'est, comme les autres passions, qu'un redoublement de l'amour de soi-même ; mais elle agit toujours avec timidité & défiance. L'avare, craignant tous les maux, desire ardemment les richesses qu'il regarde comme l'échange de tous les biens. Il n'est cependant pas aussi dur à lui-même qu'on le suppose : il calcule trés-finement ; conclut assez juste, d'après un faux principe, & trouve bien des jouissances dans ses privations. Il n'y a rien dont il ne se prive dans l'espérance de jouir de tout. Dans le tems qu'il se refuse un plaisir, il jouit confusément de tous ceux qu'il sent qu'il peut se procurer.

Les vraies privations ſont forcées ; celles de l'avare ſont volontaires. L'avarice eſt la plus vile, mais non pas la plus malheureuſe des paſſions.

On ne ſauroit trop s'attacher à corriger ou régler les paſſions qui rendent les hommes malheureux, ſans les avilir ; & l'on doit rendre de plus en plus odieuſes celles qui, ſans les rendre malheureux, les aviliſſent, & nuiſent à la ſociété, qui doit être le premier objet de notre attachement.

CHAPITRE XVI.

Sur la Reconnoissance, & sur l'Ingratitude.

ON se plaint du grand nombre des ingrats, & l'on rencontre peu de bienfaiteurs ; il semble que les uns devroient être aussi communs que les autres. Il faut donc de nécessité, ou que le petit nombre de bienfaiteurs qui se trouvent, multiplie prodigieusement leurs bienfaits, ou que la plupart des accusations d'ingratitude soient mal fondées.

Pour éclaircir cette question, il suffira de fixer les idées qu'on doit attacher aux termes de bienfaiteur & d'ingrat. *Bienfaiteur* est un de ces mots composés, qui portent avec eux leur définition.

Le bienfaiteur est celui qui fait du bien, & les actes qu'il produit peuvent se considérer sous trois aspects ; les bienfaits, les graces & les services.

Le bienfait est un acte libre de la part

de ſon auteur, quoique celui qui en eſt l'objet puiſſe en être digne.

Une grace eſt un bien auquel celui qui le reçoit, n'avoit aucun droit, ou la rémiſſion qu'on lui fait d'une peine méritée.

Un ſervice eſt un ſecours par lequel on contribue à faire obtenir quelque bien.

Les principes qui font agir le bienfaiteur, ſont ou la bonté, ou l'orgueil, ou même l'interêt.

Le vrai bienfaiteur céde à ſon penchant naturel, qui le porte à obliger, & il trouve dans le bien qu'il fait une ſatisfaction qui eſt à la fois, & le premier mérite & la premiere récompenſe de ſon action ; mais tous les bienfaits ne partent pas de la bienfaiſance. Le bienfaiteur eſt quelquefois auſſi éloigné de la bienfaiſance, que le prodigue l'eſt de la générosité ; la prodigalité n'eſt que trop ſouvent unie avec l'avarice, & un bienfait peut n'avoir d'autre principe que l'orgueil.

Le bienfaiteur faſtueux cherche à prouver, aux autres & à lui-même, ſa ſupériorité ſur celui qu'il oblige. Inſenſible à

l'état des malheureux, incapable de vertu, on ne doit attribuer les apparences qu'il en montre, qu'aux témoins qu'il en peut avoir.

Il y a une troisieme espece de bienfait, qui, sans avoir ni la vertu, ni l'orgueil pour principes, part d'un espoir intéressé. On cherche à captiver d'avance ceux dont on prévoit qu'on aura besoin. Rien de plus commun que ces échanges intéressés, rien de plus rare que les services.

Sans affecter ici de divisions paralleles & symétriques, on peut envisager les ingrats, comme les bienfaiteurs, sous trois aspects différens.

L'ingratitude consiste à oublier, à méconnoître, ou à reconnoître mal les bienfaits, & elle a sa source dans l'insensibilité, dans l'orgueil ou dans l'intérêt.

La premiere espece d'ingratitude est celle de ces ames foibles, légeres, sans consistance. Affligées par le besoin présent, sans vue sur l'avenir, elles ne gardent aucune idée du passé; elles demandent sans peine, reçoivent sans pudeur, & oublient sans remords. Dignes de mé-

pris, ou tout au plus de compaſſion, on peut les obliger par pitié, & l'on ne doit pas les eſtimer aſſez pour les haïr.

Mais rien ne peut ſauver de l'indignation celui qui ne pouvant ſe diſſimuler les bienfaits qu'il a reçus, cherche cependant à méconnoître ſon bienfaiteur. Souvent après avoir réclamé les ſecours avec baſſeſſe, ſon orgueil ſe révolte contre tous les actes de reconnoiſſance qui peuvent lui rappeler une ſituation humiliante ; il rougit du malheur, & jamais du vice. Par une ſuite du même caractere, s'il parvient à la proſpérité, il eſt capable d'offrir par oſtentation ce qu'il refuſe à la juſtice ; il tâche d'uſurper la gloire de la vertu, & manque aux devoirs les plus ſacrés.

A l'égard de ces hommes moins haïſſables que ceux que l'orgueil rend injuſtes, & plus mépriſables encore que les ames légeres & ſans principes, dont j'ai parlé d'abord, ils font de la reconnoiſſance un commerce intéreſſé ; ils croient pouvoir ſoumettre à un calcul arithmétique les ſervices qu'ils ont reçus. Ils ignorent, parce que pour le ſavoir il faudroit ſentir ;

ils ignorent, dis-je, qu'il n'y a point d'équation pour les sentimens; que l'avantage du bienfaiteur sur celui qu'il a prévenu par ses services est inapréciable; qu'il faudroit pour rétablir l'égalité, sans détruire l'obligation, que le public fût frappé par des actes de reconnoissance si éclatans, qu'il regardât comme un bonheur pour le bienfaiteur les services qu'il auroit rendus; sans cela ses droits seront toujours imprescriptibles, il ne peut les perdre que par l'abus qu'il en feroit lui-même.

En considérant les différens caracteres de l'ingratitude, on voit en quoi consiste celui de la reconnoissance. C'est un sentiment qui attache un bienfaiteur, avec le desir de lui prouver ce sentiment par des effets, ou du moins par un aveu du bienfait qu'on publie avec plaisir dans les occasions qu'on fait naître avec candeur, & qu'on saisit avec soin. Je ne confonds point avec ce sentiment noble une ostentation vive & sans chaleur, une adulation servile, qui paroît & qui est en effet une nouvelle demande plutôt qu'un remercîment. J'ai

vu de ces adulateurs vils, toujours avides & jamais honteux de recevoir, exagérans les services, prodiguans les éloges pour exciter, encourager les bienfaiteurs, & non pour les récompenser. Ils feignent de se passionner, & ne sentent rien; mais ils louent. Il n'y a point d'homme en place qui ne puisse voir autour de lui quelques-uns de ces froids enthousiastes, dont il est importuné & flatté.

Je sais qu'on doit cacher les services & non pas la reconnoissance; elle admet, elle exige quelquefois une sorte d'éclat noble, libre & flatteur; mais les transports outrés, les élans déplacés sont toujours suspects de fausseté ou de sottise, à moins qu'ils ne partent du premier mouvement d'un cœur chaud, d'une imagination vive, ou qu'ils ne s'adressent à un bienfaiteur, dont on n'a plus rien à prétendre.

Je dirai plus, & je le dirai librement: je veux que la reconnoissance coûte à un cœur, c'est-à-dire, qu'il se l'immole avec peine, quoiqu'il la ressente avec plaisir, quand il s'en est une fois chargé. Il n'y a

point d'hommes plus reconnoissans que ceux qui ne se laissent pas obliger par tout le monde ; ils savent les engagemens qu'ils prennent, & ne veulent s'y soumettre qu'à l'égard de ceux qu'ils estiment. On n'est jamais plus empressé à payer une dette, que lorsqu'on l'a contractée avec répugnance, & celui qui n'emprunte que par nécessité, gémiroit d'être insolvable.

J'ajouterai qu'il n'est pas nécessaire d'éprouver un sentiment vif de reconnoissance, pour en avoir les procédés les plus exacts & les plus éclatans. On peut par un certain caractere de hauteur, fort différent de l'orgueil, chercher, à force de services, à faire perdre à son bienfaiteur, ou du moins à diminuer la supériorité qu'il s'est acquise.

En vain objecteroit-on que les actions sans les sentimens ne suffisent pas pour la vertu. Je répondrai que les hommes doivent songer d'abord à rendre leurs actions honnêtes, leurs sentimens y seront bientôt conformes ; il leur est plus ordinaire de penser d'après leurs actions, que d'agir d'après leurs principes. D'ailleurs cet amour-

amour-propre, bien entendu est la source des vertus morales, & le premier lien de la société.

Mais puisque les principes des bienfaits sont si différens, la reconnoissance doit-elle toujours être de la même nature ? Quels sentimens doit-on à celui qui, par un mouvement d'une pitié passagere, aura accordé une parcelle de son superflu à un besoin pressant ; à celui qui, par ostentation ou foiblesse, exerce sa prodigalité, sans acception de personne, sans distinction de mérite ou de besoin ; à celui qui, par inquiétude, par un besoin machinal d'agir, d'intriguer, de s'entremettre, offre à tout le monde indifféremment ses démarches, ses soins, ses sollicitations ?

Je consens à faire des distinctions entre ceux que je viens de représenter ; mais enfin, leur devrai-je les mêmes sentimens qu'à un bienfaiteur éclairé, compatissant, réglant même sa compassion sur l'estime, le besoin & les effets qu'il prévoit que ses services pourront avoir ; qui prend sur lui-même, qui restreint de plus en plus son nécessaire pour fournir à une nécessité

plus urgente, quoiqu'étrangere pour lui ? On doit plus estimer les vertus par leurs principes que par leurs effets. Les services doivent se juger moins par l'avantage qu'en retire celui qui est obligé, que par le sacrifice que fait celui qui oblige.

On se tromperoit fort de penser qu'on favorise les ingrats en laissant la liberté d'examiner les vrais motifs des bienfaits. Un tel examen ne peut jamais être favorable à l'ingratitude, & ajoute quelquefois du mérite à la reconnoissance. En effet, quelque jugement qu'on soit en droit de porter d'un service, à quelque prix qu'on puisse le mettre du côté des motifs, on n'en est pas moins obligé aux mêmes devoirs pratiques du côté de la reconnoissance, & il en coûte moins pour les remplir par sentiment que par devoir.

Il n'est pas difficile de connoître quels sont ces devoirs, les occasions les indiquent, on ne s'y trompe guere, & l'on n'est jamais mieux jugé que par soi même ; mais il y a des circonstances délicates où l'on doit être d'autant plus attentif, qu'on pourroit manquer à l'honneur, en croyant

ſatisfaire à la juſtice. C'eſt lorſqu'un bienfaiteur, abuſant des ſervices qu'il a rendus, s'érige en tyran, & par l'orgueil & l'injuſtice de ſes procédés, va juſqu'à perdre ſes droits. Quels ſont alors les devoirs de l'obligé ? les mêmes.

J'avoue que ce jugement eſt dur, mais je n'en ſuis pas moins perſuadé que le bienfaiteur peut perdre ſes droits, ſans que l'obligé ſoit affranchi de ſes devoirs, quoiqu'il ſoit libre de ſes ſentimens. Je comprends qu'il n'aura plus d'attachement de cœur, & qu'il paſſera peut-être juſqu'à la haine ; mais il n'en ſera pas moins aſſujéti aux obligations qu'il a contractées.

Un homme humilié par ſon bienfaiteur eſt bien plus à plaindre qu'un bienfaiteur qui ne trouve que des ingrats. L'ingratitude afflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcere ; ils reſſentent plus de compaſſion que de haine, le ſentiment de leur ſupériorité les conſole.

Mais il n'en eſt pas ainſi dans l'état d'humiliation où l'on eſt réduit par un bienfaiteur orgueilleux ; comme il faut

alors fouffrir fans fe plaindre, méprifer & honorer fon tyran, un ame haute eft intérieurement déchirée, & devient d'autant plus fufceptible de haine, qu'elle ne trouve point de confolation dans l'amour-propre; elle fera donc plus capable de haïr que ne le feroit un cœur bas & fait pour l'aviliffement. Je ne parle ici que du caractere général de l'homme, & non fuivant les principes d'une morale épurée par la religion.

On refte donc toujours à l'égard d'un bienfaiteur, dans une dépendance dont on ne peut être affranchi que par le public.

Il y a, dira-t-on, peu d'hommes qui foient un objet d'intérêt ou même d'attention pour le public. Mais il n'y a perfonne qui n'ait fon public, c'eft-à-dire, une portion de la fociété commune, dont on fait foi-même partie. Voilà le public dont on doit attendre le jugement fans le prévenir, ni même le folliciter.

Les réclamations ont été imaginées par les ames foibles; les ames fortes y renoncent, & la prudence doit faire

craindre de les entreprendre. L'apologie en fait de procédés qui n'eſt pas forcée, n'eſt dans l'eſprit du public que la précaution d'un coupable; elle ſert quelquefois de conviction; il en réſulte tout au plus une excuſe, rarement une juſtification.

Tel homme qui, par une prudence honnête, ſe taît ſur ſes ſujets de plaintes, ſe trouveroit heureux d'être forcé de ſe juſtifier : ſouvent d'accuſé il deviendroit accuſateur, & confondroit ſon tyran. Le ſilence ne ſeroit plus alors qu'une inſenſibilité mépriſable. Une défenſe ferme & décente contre un reproche injuſte d'ingratitude, eſt un devoir auſſi ſacré que la reconnoiſſance pour un bienfait.

Il faut cependant avouer qu'il eſt toujours malheureux de ſe trouver dans de telles circonſtances; la plus cruelle ſituation eſt d'avoir à ſe plaindre de ceux à qui on doit.

Mais on n'eſt pas obligé à la même réſerve à l'égard des faux bienfaiteurs : j'entends de ces prétendus protecteurs qui, pour en uſurper le titre, ſe prévalent

de leur rang. Sans bienfaisance, peut-être sans crédit, sans avoir rendu service, ils cherchent à force d'ostentation, à se faire des cliens qui leur sont quelquefois utiles, & ne leur sont jamais à charge. Un orgueil naïf leur fait croire qu'une liaison avec eux est un bienfait de leur part. Si l'on est obligé par honneur & par raison de renoncer à leur commerce, ils crient à l'ingratitude, pour en éviter le reproche. Il est vrai qu'il y a des services de plus d'une espece ; une simple parole, un mot dit à propos, avec intelligence, ou avec courage, est quelquefois un service signalé, qui exige plus de reconnoissance que beaucoup de bienfaits matériels, comme un aveu public de l'obligation est quelquefois aussi l'acte le plus noble de la reconnoissance.

On distingue aisément le bienfaiteur réel, du protecteur imaginaire ; une sorte de décence peut empêcher de contredire ouvertement l'ostentation de ce dernier ; il y a même des occasions où l'on doit une reconnoissance de politesse aux démonstrations d'un zele qui n'est qu'exté-

rieur. Mais si l'on ne peut remplir ces devoirs d'usage qu'en ne rendant pas pleinement la justice, c'est-à-dire, l'aveu qu'on doit au vrai bienfaiteur, cette reconnoissance faussement appliquée ou partagée, est une véritable ingratitude, qui n'est pas rare, & qui a sa source dans la lâcheté, l'intérêt, ou la sotise.

C'est une lâcheté que de ne pas défendre les droits de son vrai bienfaiteur. Ce ne peut être que par un vil intérêt qu'on souscrit à une obligation usurpée : on se flatte par-là d'engager un homme vain à la réaliser un jour ; enfin, c'est une étrange sotise que de se mettre gratuitement dans la dépendance.

En effet, ces prétendus protecteurs, après avoir fait illusion au public, se la font ensuite à eux-mêmes, & en prennent avantage pour exercer leur empire sur de timides complaisans ; la supériorité du rang favorise l'erreur à cet égard, & l'exercice de la tyrannie la confirme. On ne doit pas s'attendre que leur amitié soit le retour d'un dévouement servile. Il n'est pas rare qu'un supérieur se laisse subjuguer

& avilir par son inférieur ; mais il l'est beaucoup plus qu'il se prête à l'égalité, même privée ; je dis l'égalité privée, car je suis très-éloigné de chercher à proscrire par une humeur cinique les égards que que la subordination exige. C'est une loi nécessaire de la société, qui ne révolte que l'orgueil, & qui ne gêne point les ames faites pour l'ordre. Je voudrois seulement que la différence des rangs ne fût pas la regle de l'estime comme elle doit l'être des respects, & que la reconnoissance fût un lien précieux qui unît, & non pas une chaine humiliante qui ne fît sentir que son poids. Tous les hommes ont leurs devoirs respectifs ; mais tous n'ont pas la même disposition à les remplir ; il y en a de plus reconnoissans les uns que les autres, & j'ai plusieurs fois entendu avancer à ce sujet une opinion qui ne me paroît ni juste ni décente. Le caractere vindicatif part, dit-on, du même principe que le caractere reconnoissant, parce qu'il est également naturel de se ressouvenir des bons & des mauvais services.

Si le ſimple ſouvenir du bien & du mal qu'on a éprouvé étoit la regle du reſſentiment qu'on en garde, on auroit raiſon ; mais il n'y a rien de ſi différent, & même de ſi peu dépendant l'un de l'autre. L'eſprit vindicatif part de l'orgueil ſouvent uni au ſentiment de ſa propre foibleſſe ; on s'eſtime trop, & l'on craint beaucoup. La reconnoiſſance marque d'abord un eſprit de juſtice, mais elle ſuppoſe encore une ame diſpoſée à aimer, pour qui la haine ſeroit un tourment, & qui s'en affranchit plus encore par ſentiment que par réflexion. Il y a certainement des caracteres plus *aimans* que d'autres, & ceux-là ſont reconnoiſſans par le principe même qui les empêche d'être vindicatifs. Les cœurs nobles pardonnent à leurs inférieurs par pitié, à leurs égaux par générosité. C'eſt contre leurs ſupérieurs, c'eſt-à-dire, contre les hommes plus puiſſans qu'eux, qu'ils peuvent quelquefois garder leur reſſentiment, & chercher à le ſatisfaire ; le péril qu'il y a dans la vengeance leur fait illuſion, ils croient y voir de la gloire. Mais ce qui prouve qu'il n'y a point de

haine dans le cœur, c'eſt que la moindre ſatisfaction les déſarme, les touche & les attendrit.

Pour réſumer en peu de mots les principes que j'ai voulu établir. Les bienfaiteurs doivent des égards à ceux qu'ils ont obligés; & ceux-ci contractent des devoirs indiſpenſables. On ne devroit donc placer les bienfaits qu'avec diſcernement; mais du moins on court peu de riſque à les répandre ſans choix, au lieu que ceux qui les reçoivent prennent des engagemens ſi ſacrés, qu'ils ne ſauroient être trop attentifs à ne les contracter qu'à l'égard de ceux qu'ils pourront eſtimer toujours. Si cela étoit, les obligations feroient plus rares qu'elles ne le ſont; mais toutes ſeroient remplies. J'ajouterai que ſi chacun faiſoit tout le bien qu'il peut faire, ſans s'incommoder, il n'y auroit point de malheureux.

DISCOURS

DE

M. DUCLOS,

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé M o n g a u l t, *le Jeudi 26 Janvier 1747.*

DISCOURS

DISCOURS
DE
M. DUCLOS,
PRONONCÉ
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Lorſqu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé MONGAULT, *le Jeudi* 26 *Janvier* 1747.

MESSIEURS,

Après les hommages que tant d'hommes illuſtres vous ont rendus, on pourroit croire que la matiere en eſt épuiſée. L'empreſſement avec lequel on ſe rend à vos aſſemblées publiques, l'attention, la curioſité même qu'on y apporte, paroiſſent autoriſer cette idée. Il ſemble qu'on y vienne, non pour juger un ouvrage ordinaire,

mais pour être témoin d'une difficulté vaincue, & qui devient chaque jour plus insurmontable par les succès.

J'avoue, MESSIEURS, que je n'ai jamais envisagé sous cet aspect le devoir que je remplis aujourd'hui, je ne l'ai point regardé comme devant être une preuve de talent propre à justifier votre choix, ce n'est point à une loi que je crois obéir; je céde à un sentiment plus noble & plus digne de vous, MESSIEURS. Les bienfaits exigent la reconnoissance; ceux qui sont capables de la ressentir ne sauroient la rendre trop publique, & le devoir dont je viens m'acquitter, se perpétuera par le principe qui l'a fait naître. Des engagemens de citoyen *, auxquels tous les autres sont subordonnés, ont suspendu mon hommage; mais je jouis enfin du plaisir de vous marquer ma reconnoissance, & l'honneur que je reçois en est le plus sûr garant.

La gloire d'être assis parmi vous est l'ob-

* L'auteur, lors de son élection, étoit aux États de Bretagne, en 1746.

jet de tous ceux qui cultivent les lettres, le principe de leur émulation, la récompenſe de leurs ſuccès, quelquefois un encouragement dans leurs travaux. Ce ne peut être qu'à ce dernier motif que je dois la grace que vous m'accordez ; mais vous ne pourriez pas toujours réparer vos pertes, ſi vous ne comptiez pas que vos bienfaits peuvent devenir pour ceux qui les reçoivent un moyen de les mériter.

Je ne chercherai donc point à me diſſimuler la diſtance qu'il y a de moi à mon prédéceſſeur : peut-être faut-il ſe propoſer un terme au-deſſus de ſes forces, pour être en état de les employer toutes, & je n'en ai point à négliger.

M. l'abbé Mongault, élevé dans les meilleures écoles, en fut bientôt l'ornement. Des maîtres illuſtres ſe glorifioient de lui avoir donné les premieres leçons, & l'auroient préſenté comme une preuve de l'excellence de leur méthode, ſi un tel diſciple eût pu tirer à conſéquence. Par un retour heureux, l'honneur qu'il avoit fait à ſes maîtres lui procura celui d'élever

un prince * , dont la modeſtie nous interdit un éloge qui ne déplairoit qu'à lui ſeul.

M. l'abbé Mongault ne dut qu'à lui la préférence qu'il obtint ſur ſes concurrens. Un prince d'un génie élevé avoit intérêt de faire un bon choix : M. l'abbé Mongault n'avoit beſoin que d'être connu ; il l'étoit, il fut choiſi. Loin de ſe relâcher alors des études auxquelles il devoit ſa célébrité, il en fit une utile application au devoir précieux dont il venoit d'être chargé. Il ſavoit d'ailleurs qu'une réputation d'éclat n'eſt jamais dans un état de conſiſtance ; ſi elle ne croît, elle s'éclipſe. Il s'étoit déja fait un nom par la traduction d'Hérodien : il l'augmenta par celle des des lettres de Cicéron à Atticus, & fit voir qu'un traducteur, qui eſt toujours un citoyen utile, peut être encore un critique éclairé, un philoſophe & un auteur diſtingué. Il y a des genres où il eſt facile de réuſſir à un certain point ; mais la ſupério-

* M. le Duc d'Orléans, fils du Régent. Il vivoit alors, & eſt mort en 1752.

rité eſt peut-être en tout genre d'un mérite égal, quoique différent.

On trouve dans les traductions de M. l'abbé Mongault, la pureté & l'élégance du ſtyle; & dans les notes, une érudition choiſie, la préciſion, la juſteſſe & le goût.

Quelque plaiſir qu'on eût à lire ſes ouvrages, on ne le préféroit point à celui de converſer avec l'auteur; & l'on ſait combien il eſt rare de trouver des hommes ſupérieurs à leurs écrits.

Le caractere de M. l'abbé Mongault avoit avec ſon eſprit la conformité qu'il auroit dans tous les hommes, s'ils ne le défiguroient pas. Ses idées, ſes vertus, ſes défauts mêmes, tout étoit à lui. Le commerce du monde l'avoit inſtruit, & ne l'avoit pas changé, puiſqu'il ne l'avoit pas corrompu. Il ne confondoit pas les dehors d'une fauſſe politeſſe avec l'eſtime, ni de frivoles attentions avec l'amitié. Jamais il ne refuſa ſa reconnoiſſance aux ſervices, ni ſes éloges au mérite; mais il accordoit moins ſon amitié par retour que par attrait. Il ne recher-

choit pas fort vivement des amis nouveaux, parce qu'il étoit sûr de ne perdre aucun de ceux qu'il avoit.

Pensant librement, il parloit avec franchise, ne cédoit point au sentiment d'autrui par foiblesse, contredisoit par estime, ne se rendoit qu'à la conviction. Il étoit un exemple qu'un caractere vrai, fût-il mêlé de défauts, est plus sûr de plaire continûment, qu'une complaisance servile qui dégoûte à la fin, ou une fausse vertu qui tôt ou tard se démasque. Né avec ce discernement prompt qui pénetre les hommes, il joignoit à la sagacité qui saisit le ridicule, l'indulgence qui le fait pardonner; au talent d'une plaisanterie fine, un talent encore plus rare, celui d'en connoître les bornes.

Avec moins d'esprit qu'il n'en avoit, il auroit pu usurper la réputation d'en avoir davantage; en se rendant redoutable dans la société, il ne cessa jamais d'y être aimable. Sa faveur auprès des grands fut toujours égale, parce qu'elle étoit méritée. On ne déplaît sans sujet, que lorsqu'on a plû sans motif. Je parlerois de

ses liaisons intimes avec les gens de lettres, si l'amitié entr'eux devoit être un sujet d'éloges. Leur devoir est d'éclairer les hommes ; leur intérêt, de vivre dans une union qui réduise leurs ennemis à une jalousie impuissante & peut-être respectueuse. C'étoit à ces titres que M. l'abbé Mongault remplissoit si dignement parmi vous, MESSIEURS, une place où vous daignez m'admettre. Plus jaloux de votre gloire que de la grace que vous m'accordez, je n'aurois osé ni la rechercher, ni la recevoir, si je n'éprouvois depuis plusieurs années quels secours on trouve dans une compagnie littéraire. Je sens avec la plus vive reconnoissance ce que je dois à l'academie des belles-lettres : j'y vois tous mes confreres, comme autant de bienfaiteurs, trop habitués à l'être pour s'en appercevoir eux-mêmes. J'ose me flater que mon attachement leur est connu ; mais je voudrois avoir autant d'occasions de le publier, que j'en ai de l'augmenter chaque jour.

J'espere, MESSIEURS, que je ne vous devrai pas moins : les hommes tels

que vous s'engagent par leurs propres bienfaits. Peut-on ignorer d'ailleurs les avantages néceſſairement attachés aux académies? Les hommes n'ont adouci leur état qu'en vivant en ſociété; les ſciences & les lettres ont dû tirer les mêmes ſecours de la réunion des lumieres. Le premier eſſor de l'eſprit eſt toujours accompagné d'une préſomption qui peut d'abord lui ſervir d'aiguillon, mais qui doit auſſi l'égarer. Le commerce avec les hommes illuſtres, la comparaiſon qu'on ne peut s'empêcher de faire de ſoi-même avec eux, la réflexion, les progrès mêmes, en inſpirant la confiance, font connoître des difficultés. Plus on s'éleve, plus l'horizon s'étend; plus on apperçoit d'objets, & plus on en conçoit où l'on ne peut atteindre. L'école du mérite doit être celle de la modeſtie. En effet, ſi les hommes ſont injuſtes en leur faveur, ce n'eſt pas dans le ſentiment intérieur qu'ils ont d'eux-mêmes, c'eſt dans le jugement qu'ils en prononcent, & dans l'idée qu'ils en veulent donner aux autres; il eſt rare que l'amour-propre aille plus loin.

Le concert des efprits ne fert pas uniquement à les rendre plus retenus & plus sûrs ; c'eft du choc des opinions que fort la lumiere de la vérité, qui fe communique, fe réfléchit, fe multiplie, développe & fortifie les talens. Le génie même, cette efpece d'inftinct, fupérieur à l'efprit, plus hardi que la raifon, quelquefois moins fûr, toujours plus brillant ; le génie, dis-je, qui eft indépendant de celui qui en eft doué, reçoit ici des fecours. On ne l'infpire pas ; mais des préceptes fages peuvent en régler la marche, prévenir fes écarts, augmenter fes forces en les réuniffant, & les diriger vers leur objet.

Si l'on réfléchit d'ailleurs fur les occupations qui vous font communes, on verra que le foin de polir & de perfectionner la langue, n'a d'autre objet que de rendre l'efprit exact & précis.

Les langues, qui paroiffent l'effet du hafard & du caprice, font affujetties à une logique d'autant plus invariable, qu'elle eft naturelle & prefque machinale. C'eft en la développant qu'on éclaircit les idées, & rien ne contribue tant à les multiplier,

que de les ranger dans leur ordre naturel. En remontant au principe commun des langues, on reconnoît, malgre le préjugé contraire, que leur premier avantage est de n'avoir point de génie particulier *, espece de servitude qui ne pourroit que resserrer la sphere des idées.

La langue françoise, élevée dans Corneille, élégante dans Racine, exacte dans Boileau, facile dans Quinault, naïve dans la Fontaine, forte dans Bossuet, sublime

* Le génie d'une langue est une expression assez équivoque, qu'il est bon d'éclaircir.

Si, par le génie d'une langue, on entend la propriété d'exprimer des idées, que d'autres langues ne pourroient pas rendre, le génie d'une langue est une chimere. Il n'y a point de langues de peuples policés, au moyen desquelles un homme de génie ne puisse rendre ses idées, & tout ce que son esprit conçoit clairement.

Si par le génie d'une langue, on n'entend que la syntaxe, la forme grammaticale des différens idiômes, qui fait que les uns, tels que le grec & le latin, emploient des cas, pour marquer les divers rapports sous lesquels un objet est envisagé, & que d'autres, tels que le François & l'Italien, &c. parviennent au même but, au moyen des prépositions, ou de la place des mots, chaque langue a son génie.

aussi souvent qu'il est permis aux hommes de l'être, prouve assez que les langues n'ont que le génie de ceux qui les emploient. Quelque langue que ces hommes illustres eussent adoptée, elle auroit reçu l'empreinte de leur génie ; & si l'on prétend que le caractere distinctif du François est d'être simple, clair & naturel, on ne fait pas attention que ces qualités sont celles de la conversation, qu'elles sont nécessaires au commerce intime des hommes, & que le François est de tous le plus sociable.

Quelques peuples paroissent avoir cédé à leurs besoins mutuels, en formant des sociétés ; il semble que le François n'ait consulté que le plaisir d'y vivre. C'est par-là que notre langue est devenue la langue politique de l'Europe.

Des nations policées ont été obligées de faire des loix pour conserver leur langue naturelle dans leurs actes publics. La nécessité fait étudier les langues étrangeres, on se fait même honneur de les savoir ; il seroit honteux d'ignorer le François, qui, chez ces mêmes peuples, fait partie de

l'éducation commune. Je suis très-éloigné de vouloir fonder notre gloire sur la destruction de celle de nos rivaux, & d'abuser de leur exemple en l'imitant; mais il m'est permis de ne pas dissimuler ici de pareilles vérités.

On ne sauroit donc trop reconnoître le soin que vous prenez, MESSIEURS, de perfectionner une langue si générale, & dont l'étendue même est le plus grand obstacle au dessein de la fixer, du moins autant qu'une langue vivante peut être fixée; car il faut avouer que le caprice, qui ne peut rien sur les principes généraux, décide continuellement de l'usage & de l'application des termes.

Les auteurs de génie doivent à la vérité ralentir les révolutions du langage : on adopte & on conserve long-tems les expressions de ceux dont on admire les idées, & c'est l'avantage qu'ils ont sur des écrivains qui ne seroient qu'elégans ou corrects ; mais enfin tout cede au tems & à l'inconstance : un travail aussi difficile que le vôtre renaît continuellement, puisqu'il s'agit de déterminer l'état actuel & l'état

successif

fucceffif de la langue. Que d'objets ne faut-il pas embraffer à la fois, lorfqu'on voit dans un même peuple les différentes conditions former prefque autant de dialectes particuliers ! Il faut l'attention la plus fuivie, la difcuffion la plus fine, le difcernement le plus fûr, pour découvrir & faire appercevoir le véritable ufage des termes, affigner leur propriété, diftinguer des nuances qui échappent à des yeux ordinaires, & qui ne font faifies que par une vue attentive, nette & exercée. Il arrive néceffairement alors que les idées fe rangent dans un ordre méthodique ; on apprend à diftinguer les termes qui ne font pas faits pour s'unir, d'avec ceux dont l'union naturelle modifie les idées & en exprime de nouvelles. C'eft ainfi qu'un petit nombre de couleurs primitives en forment une infinité d'autres également diftinctes. En s'appliquant à parler avec précifion, on s'habitue à penfer avec jufteffe.

Tels font, MESSIEURS, les fervices que vous rendez aux lettres, aux fciences & aux arts ; vos lumieres fe communiquent de proche en proche à ceux

mêmes qui ne croient pas vous les devoir. Il est vrai que les services continus sont ceux qui conservent le moins d'éclat ; mais les bienfaiteurs généreux ne s'informent pas s'il y a des ingrats, & l'ingratitude marquée ne sert pas moins que la reconnoissance, de monument aux bienfaits.

Quelque grands que soient les vôtres, on ne devoit pas moins attendre d'une compagnie où Corneille, Racine, Bossuet, Fénelon, la Fontaine, Boileau, la Bruyere, & tant d'autres grands hommes dictoient les préceptes, & prodiguoient les exemples dans leurs ouvrages, qui sont les vrais mémoires de l'académie Françoise ; & ce qui fait le comble & la preuve de leur gloire, leurs disciples ont été des hommes dignes d'être leurs successeurs.

Le premier *, dont les jours sont si chers, je ne dis pas à l'académie, un tel homme appartient à l'Europe, semble n'avoir pas assez vécu pour la quantité & le mérite de ses ouvrages. Esprit trop étendu pour pouvoir être renfermé dans les bor-

* M. de Fontenelle.

nes du talent, il s'eſt maintenu au milieu des lettres & des ſciences dans une eſpece d'équilibre, propre à répandre la lumiere ſur tout ce qu'il a traité. Il mérita, preſque en naiſſant, des jaloux; mais ſes ennemis ont ſuccombé ſous l'indignation publique, & s'il en pouvoit encore avoir, on les regarderoit comme des aveugles, qui n'exciteroient plus que la compaſſion.

Corneille & Racine ſembloient avoir fixé les places, & n'en plus laiſſer à prétendre dans leur carriere. Vous avez vu l'auteur d'Electre, de Radamiſte & d'Atrée s'élever auprès d'eux. Quand les places ſont une fois marquées, l'eſprit peut les remplir, il n'appartient qu'au génie de les créer.

Les étrangers, jaloux de la littérature Françoiſe, & qui ſemblent décider la ſupériorité en notre faveur, par les efforts qu'ils font pour nous la diſputer, ne nous demandoient qu'un poëme épique. L'ouvrage qui fait ceſſer leur reproche doit augmenter leur jalouſie.

Moliere & Quinault avoueroient les ouvrages de ceux qui ont marché ſur leurs

traces ; quelques-uns ont ouvert des routes nouvelles, & leurs succès ont réduit les critiques à n'attaquer que le genre.

Des savans, qui connoissent trop les hommes pour ignorer qu'il ne suffit pas d'être utile pour leur plaire, & que le lecteur n'est jamais plus attentif que lorsqu'il ne soupçonne pas qu'on veuille l'instruire, présentent l'érudition sous une forme agréable.

Des philosophes animés du même esprit cachent les préceptes de la morale sous des fictions ingénieuses, & donnent des leçons d'autant plus sûres, qu'elles sont voilées sous l'appas du plaisir, espece de séduction nécessaire pour corriger les hommes, à qui le vice ne paroît odieux, que lorsqu'ils le trouvent ridicule.

Ceux qui unissent ici un rang élevé à une naissance illustre, seroient également distingués, si le sort les eût fait naître dans l'obscurité. Occupé de leurs qualités personnelles, on ne se rappelle leurs dignités que par réflexion, & l'académie n'en retire pas moins d'utilité que d'éclat, semblable à ces palais d'une architecture noble, où les ornemens font partie de la solidité.

Tant de talens divers, des conditions ſi différentes, doivent avoir pour lien néceſſaire & pour principes d'égalité, une eſtime réciproque qui vous aſſure celle du public.

Vous faites voir qu'il faut être digne de l'attention, quand on en devient l'objet. L'admiration n'eſt qu'un mouvement ſubit que la réflexion cherche à juſtifier & ſouvent à déſavouer ; les hommes n'accordent une eſtime continue que par l'impoſſibilité de la refuſer, & leur ſévérité eſt juſte à cet égard. L'eſprit doit être le guide le plus ſûr de la vertu ; on ne pourroit la trahir que par un défaut de lumiere, quelques talens qu'on eût d'ailleurs, & ce n'eſt qu'en pratiquant ſes maximes qu'on obtient le droit de les annoncer.

S'il ſuffiſoit, MESSIEURS, de ſentir le prix de vos leçons, pour en être digne, j'oſerois y prétendre. Permettez-moi cependant un aveu qui naît uniquement de ma reconnoiſſance. Les biens les plus précieux par eux-mêmes, ſont ceux dont on doit moins altérer le prix, & je n'aurois jamais aſpiré à la gloire dont vous m'avez comblé pendant mon abſence, ſi

ceux d'entre vous, dont j'ai l'honneur d'être plus particuliérement connu, n'eussent fait naître, ou du moins enhardi mes premiers desirs. Si je n'eusse déja éprouvé vos bontés, j'aurois craint que les personnes qui m'honorent de leur amitié, estimables par les qualités de l'esprit, respectables par celles du cœur, ne vous eussent donné de moi une opinion plus avantageuse que je ne la mérite.

Ce seroit ainsi, MESSIEURS, qu'on pourroit surprendre vos suffrages, que personne n'est en droit de contraindre: en effet, qui sont ceux qui composent cette compagnie? Les uns respectables par les premieres dignités de l'Etat ne doivent guere connoître d'égards que ceux dont ils sont l'objet, & se dépouillant ici de de tous les titres étrangers à l'Académie, s'honorent de l'égalité: les autres, uniquement livrés à l'étude, retireroient bien peu d'avantage du sacrifice qu'ils font de la fortune, s'ils ne conservoient pas le privilege d'une ame libre: j'ajouterai de plus que le roi s'étant déclaré votre protecteur, l'usage de votre liberté devient

le premier devoir de votre reconnoiſſance.

Votre fondateur, MESSIEURS, ſi jaloux d'ailleurs de l'autorité, ſentit mieux que perſonne que les lettres doivent former une république dont la liberté eſt l'ame, & que les hommes qui en ſont dignes, ſont les plus ennemis de la licence. C'eſt par un ſentiment ſi honorable pour vous, que la mémoire du Cardinal de Richelieu doit vous être chere. Que pourroit-on dire de plus à ſa gloire, que le fait même dont on ne paroît pas aſſez frappé ? L'éloge d'un particulier a été mis au rang des devoirs, ſans qu'on ait été étonné d'un pareil projet, & ce qui n'eſt pas moins glorieux pour vous que pour lui, ce devoir a toujours été rempli.

L'honneur d'avoir ſuccédé à ce grand miniſtre, & ſur-tout d'avoir été choiſi parmi vous, rendra immortel le nom du Chancelier Seguier ; mais Louis le Grand jugea bientôt que votre reconnoiſſance n'avoit pas peu contribué à mériter à des ſujets l'honneur d'être à votre tête, & qu'il n'appartenoit qu'à votre roi d'être votre protecteur. Ce monarque mit par-là

le comble à votre gloire, & ne crut pas donner atteinte à la sienne; lui dont le caractere propre, si j'ose le dire, fut d'être roi, & qui n'a pas moins illustré les lettres par la matiere que ses actions leur ont fournie, que par les graces dont il les a comblées.

Votre gloire, MESSIEURS, ne pouvoit plus croître; mais ce qui est encore plus rare, suivant le sort des choses humaines, elle s'est maintenue dans le même éclat. L'auguste successeur de LOUIS LE GRAND a bien voulu vous adopter, & semble avoir regardé votre compagnie comme un apanage de la royauté.

Quel bonheur pour vous, MESSIEURS, de lui rendre par reconnoissance & par amour le tribut d'éloges, que ses ennemis ne sauroient lui refuser! Il n'en a point qui ne soient ses admirateurs. Ils ont la douleur de succomber sous les armes d'un vainqueur, qui ne se glorifie pas même de la victoire. Il l'envisage comme un malheur pour l'humanité, & ne voit dans le titre de héros que la cruelle néces-

ſité de l'être. L'intérêt qu'il prend aux hommes prouve qu'il eſt fait pour commander à tous. Peu touché de la gloire des ſuccès, il gémit des malheurs de la guerre ; ſupérieur à la gloire même, né pour elle, il n'en eſt point ébloui : il combat, il triomphe, & ſes vœux ſont pour la paix. Senſible, reconnoiſſant, digne & capable d'amitié, roi & citoyen à la fois, qualités ſi rarement unies, il aime ſes ſujets autant qu'il en eſt aimé, & ſon peuple eſt fait pour ſon cœur. Le François eſt le ſeul qui, ſervant ſon prince par amour, ne s'apperçoit pas s'il a un maître ; il aime, & tous ſes devoirs ſe trouvent remplis : par-tout ailleurs on obéit. La félicité publique doit être néceſſairement le fruit d'une union ſi chere entre le monarque & le peuple. Que LOUIS ſoit toujours l'unique objet de nos vœux ; ſi les ſiens ſont remplis, nous n'en aurons point à former pour nous-mêmes.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,*

Directeur de l'Académie Françoise,

AU DISCOURS DE M. DUCLOS.

MONSIEUR,

Je ne dois point au caprice du sort l'honneur de présider à cette assemblée; l'académie Françoise a voulu confier à vos amis le soin de vous marquer son estime. Elle auroit choisi entre eux, pour parler en son nom, si elle n'eût été sensible qu'à sa gloire, un homme * dont les talens sont connus, dont les succès sont assurés, & qui, né à la cour, pouvoit négliger les

* Aujourd'hui Cardinal, & Archevêque d'Alby.
* M. le Duc de Nivernois.

lettres s'il avoit moins d'efprit, & leur donner un nouvel éclat, s'il étoit moins modefte.

En me réfervant l'honneur de vous recevoir dans fon fein, l'académie, MONSIEUR, n'a point confulté mes forces; elle ne s'eft fouvenue que de mes fentimens; elle a envifagé comme une récompenfe de mon zele & de mon refpect pour elle, le plaifir que j'aurois de vous couronner à fes yeux, & de mefurer le tribut d'eftime qu'elle m'ordonne de vous rendre aux éloges qu'infpire l'amitié.

Ces lieux ont affez retenti des louanges de l'efprit & du génie; c'eft à l'amitié, c'eft à ce fentiment refpectable que je confacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi! je n'ai point à craindre de vous trop louer; vous n'aurez point à rougir de mes louanges: l'éloge d'un ami eft toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut, à fon gré, diffimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, fuppofer des vertus; mais l'ami ne fuppofe rien dans fon ami, il fent tout ce qu'il

exprime, & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé; plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention; l'illusion qui le suit, le charme en même tems qu'il l'égare.

C'est pour me défendre, autant qu'il est en moi, d'une illusion si flatteuse que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différens ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y regne est un esprit de lumiere & de feu qui vole rapidement à son but, qui dévore tous les obstacles, dissipe toutes les ténebres, & ne néglige quelquefois de s'arrêter sur les divers accidens qui précedent, accompagnent ou suivent les objets, que pour présenter plus vivement les objets mêmes. Il n'est permis qu'à des juges sans prévention, d'apprécier la noble hardiesse d'un écrivain qui s'écarte des routes communes, non par la singularité, mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles, qui attaque l'empire injuste des préjugés, & respecte avec soumission toutes les loix de l'autorité légitime.

Je

Je laisse à vos justes admirateurs, le soin d'applaudir à votre esprit; mon devoir est de parler de votre cœur, de développer, de faire encore mieux connoître cette partie de vous même, si intéressante pour nous, & sans laquelle, en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeller pour la gloire des lettres, ce tems à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables : le public & l'académie même partagés entre un écrivain célebre & un homme * qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat, s'occupoient sans cesse des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs intérêts, & attendoient avec une impatience mêlée de crainte, le moment marqué pour le triomphe.

Jamais victoire ne fut mieux disputée; jamais au milieu des sollicitations les plus

* M. l'Abbé de la Ville, ci-devant ministre du roi en Hollande.

mens, cette ſimplicité de mœurs, ce fond de franchiſe & de probité qui déconcerte ſouvent la diſſimulation, & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi, MONSIEUR, de m'occuper ſi long tems de vous ; peut-être un jour, placé où je ſuis, verrez-vous entrer dans ce ſanctuaire des muſes, un ami ; vous ſentirez alors combien il eſt difficile d'abréger ſon éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célebre prédéceſſeur ; vous avez ſaiſi tous les traits qui peignent ſon eſprit, qui caractériſent ſes ouvrages, & je les affoiblirois, ſi j'eſſayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'abbé Mongault, dans ſes excellentes traductions, a ſu aſſervir avec tant d'art la langue Françoiſe au génie de la langue Latine & de la langue Grecque, que les expreſſions ſeules ſont changées, & que l'eſprit de l'original, conſervé tout entier, ſemble avoir repris une nouvelle vie : Hérodien dans ſon hiſtoire, Cicéron dans ſes lettres, parlent comme des François, & ne ceſſent

pas, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de penser comme des anciens.

M. l'abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison : sévere critique des originaux dont il faisoit de si belles copies, il apperçut des défauts dans l'orateur Latin, & un grand nombre de fautes dans l'historien Grec; il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple : sans doute, la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cette espece d'idolâtrie, si commune aux traducteurs.

Venez, MONSIEUR, nous consoler de la perte d'un écrivain si estimable; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours : comme lui, vous appartenez à une colonie florissante, qui, sortie autrefois du sein de l'académie Françoise, nous rend par reconnoissance es trésors de lumiere qu'elle reçut de nous : venez nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours, & portez-lui en échange ces principes de goût, ces finesses de l'art d'écrire, qui font l'objet de nos recherches.

Vous verrez regner dans nos assemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la différence des conditions ; la docilité la plus grande, malgré la supériorité des lumieres ; la concorde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'académie, toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis que l'injustice de leur prévention, & louer, même de bonne foi, les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez, enfin, dans ce temple des muses, les vertus exciter autant d'émulation que les talens, Oui, MONSIEUR, l'estime d'un roi, protecteur des arts, les bontés d'un monarque pere de son peuple, sont pour l'académie Françoise des motifs d'ambition, plus puissans que les applaudissemens de l'univers & les louanges de la postérité. Admis au pied du trône, vous bénirez avec nous le regne de la justice ; vous célébrerez les succès de la guerre, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flaterie ne fume point devant notre maître : le roi méprise

AVIS

Aux Amateurs.

Recueil de Contes, 4 vol. avec une jolie vignette à la tête de chaque Conte, gravée par les meilleurs Artistes de Paris.

Œuvres de J. J. Rousseau, 29 vol. ornées de superbes gravures.

Idem, papier de Hollande.

On vendra séparément,

L'Émile, 4 vol.
Nouvelle Héloïse, 7 vol.
Confessions, 3 vol.
Pieces diverses, 4 vol.
Mélanges, 6 vol.
Dialogues, 2 vol.
Considérations sur la Pologne, 1 vol.
Contrat Social, 1 vol.
Discours sur l'inégalité des conditions, 1 vol.

On a tiré quelques exemplaires de l'Emile, 4 vol. *in*-8., & de la Nouvelle Héloïse, 7 vol. *in*-8.

Il paroît des Œuvres de Voltaire, 17 vol. que l'on vendra séparément dans l'ordre ci-après.

Théatre, 8 vol.
Contes & Romans Philosophiques, 3 vol.
La Henriade, 1 vol.
Ses Poésies, 5 vol.
Fond du sac, 2 vol.

Les Poésies de Sapho, 1 vol.
Œuvres choisies de la Fontaine, 6 vol.

On vendra séparément,

Fables, 2 vol.
Contes, 2 vol.
Les Amours de Psyché, 1 vol.
Œuvres choisies, contenant un choix de ses

Poésies & des Lettres, un Eloge de cet Auteur; par M. de Chamfort, 1 vol.
Œuvres de Bernis, 2 vol.
Œuvres complettes de Gessner, avec le portrait & trois frontispices gravés, 3 vol.
Idem. Sur papier fin, avec 18 figures très-joliment gravées, 3 vol.
Œuvres de Chaulieu, 2 vol.
Œuvres de J. B. Rousseau, 2 vol.
Œuvres de Vergier, 3 vol.
Œuvres de Piron, 3 vol.
Œuvres de Racine, 3 vol.
Œuvres de Gresset, 2 vol.
Œuvres de Boileau, 2 vol.
Œuvres de Lafare, 1 vol.
Œuvres choisies de Mad. Deshoulieres, 1 vol.
Œuvres choisies de l'Abbé de Saint-Réal, 4 vol.
Œuvres de Mathurin Regnier, 2 vol.
Œuvres de Grécourt, 4 vol.
Œuvres de Boufflers, 1 vol.
Œuvres de Villette, 1 vol.
Œuvres choisies de Mad. de Grafigny, 2 vol.
L'Art d'aimer, de Bernard, 1 vol.
Histoire de Gil Blas de Santillane, par M. Le Sage, 4 vol. fig.
La vie de Marianne, 4 vol.
Le Cousin de Mahomet, 2 vol.
Les Amours d'Ismene & d'Isménias, 1 vol.
Les Amours de Daphnis & Chloé, 1 vol.
Les Saisons de M. de St. Lambert, 1 vol.
—— *Idem*. de Tompson, 1 vol. fig.
Lettres & Epîtres amoureuses d'Héloïse & d'Abeilard, 2 vol.
Lettres de Ninon de Lenclos, 2 vol.
Le Bonheur, Poëme, de M. Helvétius, revu & corrigé d'après le véritable manuscrit de l'Auteur, 1 vol.
La Jérusalem délivrée, Poëme du Tasse, nouvelle Traduction. 2 vol.
Les Bijoux indiscrets, 2 vol. fig.
Mémoires du Chevalier de Grammont, 2 vol.
Richardet, Poëme, 2 vol.
Morale de Confucius, 1 vol.

On a tiré quelques exemplaires de cet Ouvrage, *in 8*.

La Dunciade, Poëme, par M. Paliſſot, avec celle de Pope, 1 vol.
Recueil de Poéſies fugitives, & Contes nouveaux, de MM. Piis & Barré, 1 vol.
Odes Anacréontiques, & Contes en vers, & autres pieces de Poéſies fugitives, ſuivies de Côme de Médicis, 1 vol.
Les Jardins, Poëme, par l'Abbé Delille, 1 vol. fig.
Idem, papier de Hollande.
Idem, *in*-8. papier de Hollande.
Les chef-d'œuvres de Pierre & Thomas Corneille, avec les deux portraits, 5 vol.
L'Art d'aimer d'Ovide, nouvelle Traduction en proſe, 1 vol.
Aventures plaiſantes de Guſman d'Alfarache, 2 vol. fig.
Contes Moraux, par M. Marmontel, avec 27 fig. 3 vol.
Béliſaire, 1 vol. fig.
Voyage de Chapelle & Bachaumont, 1 vol.
Eſprit de Montagne, 2 vol.
Chanſons choiſies, 5 vol. Le cinquieme contient les airs notés.
Lettres Perſanes, avec le Temple de Gnide, 2 vol.
La Henriade Traveſtie, & autres Poéſies, 1 vol.
Les Caracteres de la Bruyere, avec la clef, 3 vol.
Œuvres de Fontenelle. 2 vol. contenant la Pluralité des Mondes & ſes Dialogues.
Voyage ſentimental, 1 vol. fig.
Œuvres de Moliere, 7 vol.
Genevieve de Cornouailles, *ou* le Damoiſel ſans nom, par M. Mayer, 1 vol.
Laure & Felino; la leçon d'Amour, ou les dix Tableaux, & Cabeſtaing, par M. Mayer, 1 vol.
Olinde, 1 vol.
Maximes & Réflexions Morales de M. de la Rochefoucauld. 1 vol.
Conſidérations ſur les Mœurs de ce ſiecle, par M. Duclos, 1 vol.
Hipocratis Aphoriſmi, 2 vol. Grec & Latin.
La Vie & les Opinions de Triſtram Shandy, 2 vol.

Petite Bibliotheque de campagne, ou Collection des Romans, dans le format *in*-18. Cette Col-

lection, composée de 24 volumes, petit format, contient les Ouvrages suivans :

Œuvres complettes de Fielding, 23 vol. figures ; savoir :

Amélie, 5 vol.
Aventures de Joseph Andrews, 3 vol.
Jonatham Wild le Grand, 2 vol.
Tom Jones, 5 vol.
Julien l'Apostat, 1 vol.
Aventures de Roderick Random, 4 vol.
La Vie de David le Simple, 3 vol.

Werther, 1 vol.

SOUS PRESSE.

Aventures de Robinson Crusoé, 4 vol. fig.
Clarisse Harlove, 10 vol. fig.
Œuvres de Regnard, 4 vol.
Lettres de Grandisson, 6 vol. fig.

On trouve chez le même Libraire.

Œuvres de Miss. Burney, 10 vol. *in-18*, dont
Evelina. 3 vol.
Cecilia. 7 vol.

Histoire des Allemands, de M Schmidt, Traduction Françoise de M. de la Veaux, Professeur-Royal à Berlin, tome I.

Petite Bibliotheque des Théatres, tirée sur de très-beau papier de la Manufacture Royale du Sieur Reveillon, contenant 12 vol. par an, non compris celui des Etrennes de Polymnie, ornée des Pieces Lyriques & des portraits des Auteurs. Le prix de la souscription de chaque année est de 33 liv. pour Paris, & 36 pour la Province, port franc par-tout le Royaume.

Nota. La premiere année de souscription de cet Ouvrage vient de finir.


ROMA
ISTITUTO DI



